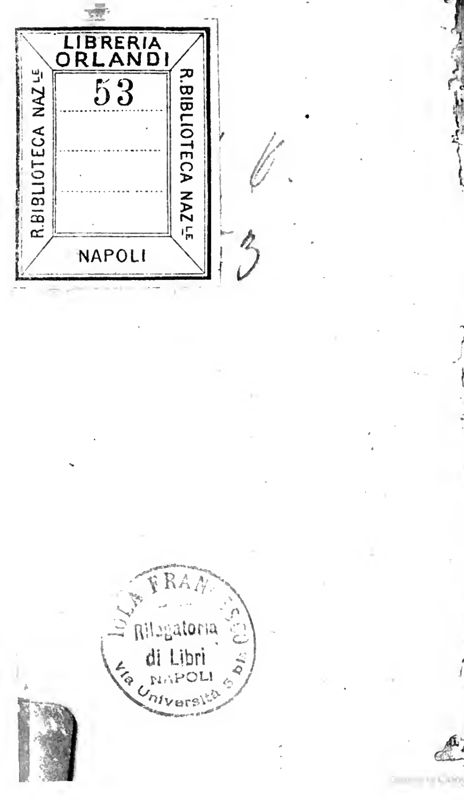

VITT. EM. III



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

STERNE.

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLO.



Elle n'est plus!

OEUVRES COMPLÈTES

DE STERNE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS;

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE NEUF GRAVURES.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,
LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N°. 8.
1818.

PRÉFACE.

Le *Voyage Sentimental* qui précède ces lettres, est une production immortelle d'un homme qui réunissait à beaucoup de sensibilité une égale et vaste portion de génie : cet homme est M. Sterne. Sa réputation est si grande en Angleterre, qu'on a vu un de ses admirateurs promettre, il y a quelques mois, une somme considérable à quiconque lui apporterait une ligne de Sterne qui lui serait inconnue.

Il n'y a point d'Anglaise qui ne fasse sa lecture la plus chère du *Sentimental Journey* : on n'en parle jamais sans admiration, et même sans une espèce d'attendrissement.

Sterne avait une manière d'observer et de voir qui lui était particulière : le fait le plus simple prenait sous sa plume une forme intéressante et pathétique : c'est surtout par les détails qu'il se distingue : il est le premier chez les Anglais, et peut-être le premier des écrivains, qui a senti combien les plus légères circonstances, une attitude, un geste, un trait de physionomie, pouvaient animer un sujet. Tout en

lui était original, jusqu'à ses Sermons qu'il a fait imprimer sous le nom d'Yorick, et qui renferment la morale la plus pure, présentée bien naïvement, bien simplement : il prêchait aux hommes la philantropie, la charité, la sensibilité.

Son style lui est aussi propre que sa manière de voir : on le croirait décousu, parce qu'il est sans apprêt ; mais il est sublime quelquefois. D'un seul mot il pénètre ; mais ce mot part de l'ame ; c'est presque toujours son cœur qui conduit sa plume : mais si l'esprit consiste à découvrir dans les objets de nouveaux rapports, des faces nouvelles, je

ne connais pas d'homme qui ait plus d'esprit que Sterne.

Son extérieur était mélancolique et sombre, sa santé faible et délicate ; cependant son humeur avait des saillies de gaieté : on retrouve en lui, et tour à tour, Cervantes, Montaigne, Rabelais; mais de plus, il possède cette fleur de sentiment, cette souplesse de pensée que je ne saurais définir. Qu'on lise dans son Tristram Shandy l'histoire de Lefèvre, et ma définition est inutile.

Sterne avait beaucoup d'érudition ; il passa les deux tiers de sa vie à étudier, et il avait près de quarante ans, lorsqu'il écrivit son premier ouvrage.

Il s'agit maintenant de quelques lettres échappées à cet homme de génie : qu'on ne soit pas surpris du ton passionné qui règne dans quelques-unes. Tous les sentimens d'affection se confondaient dans son ame, et n'y conservaient aucune nuance distincte: l'amitié y prenait aisément la forme de l'amour ; c'est-à-dire, qu'il éprouvait pour une amie ce qu'il aurait senti pour son amante: c'étaient les mêmes épanchemens, les mêmes transports et les mêmes peines. On le verra dans ses lettres écrites à mistriss Elisabeth Draper, épouse de M. Daniel Draper, à présent chef de la factorerie anglaise à Surate, homme esti-

mable et très-considéré dans cette partie du globe. Eliza, trop délicate pour résister au brûlant climat de l'Inde, vint en Angleterre respirer l'air natal; le hasard lui procura la connaissance de Sterne: il découvrit en elle un esprit si bien fait pour le sien, si doux et si tendre, qu'une espèce de sympathie les rapprocha et les unit de l'amitié la plus vive et la plus pure qui ait jamais existé. Il l'aimait comme son amie, il mettait son orgueil à la nommer sa pupille, et à la diriger par ses avis: santé, besoins, réputation, tous les intérêts d'Eliza lui devinrent personnels; ses enfans furent les siens, et il lui eût fait volontiers

le sacrifice de son pays, de ses biens et de sa vie, si ce sacrifice eût pu contribuer à son bonheur. Aussi leurs lettres sont pleines des plus tendres expressions d'amour, mais de cet amour qu'on a nommé platonique, et traité de chimère : j'aime à le voir exister, et que Sterne en soit le modèle.

On remarquera peut-être que ces lettres ont différentes signatures : ici Sterne, là Yorick, et plusieurs fois ton Bramine. Tout le monde sait que les Bramines forment la principale caste ou tribu des Indiens idolâtres, et que c'est dans cette caste que sont ces prêtres si fameux par leur vie austère et leur enthou-

siasme : ainsi, il convient d'observer que, comme M. Sterne était prébendaire d'Yorck, et qu'Eliza habitait dans les Indes, elle avait pris l'habitude de l'appeller son Bramine, et celui-ci prenait quelquefois ce titre dans la signature de ses lettres à cette dame.

LETTRES

D'YORICK A ELIZA,

D'ÉLIZA A YORICK,

ET

LETTRES DIVERSES.

5 2

ÉLOGE

D'ELIZA DRAPER,

PAR L'ABBÉ RAYNAL.

Territoire d'Anjinga, tu n'es rien ; mais tu as donné naissance à Éliza. Un jour ces entrepôts de commerce, fondés par les Européens sur les côtes d'Asie, ne subsisteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti sur leurs débris, avant que quelques siècles se soient écoulés. Mais, si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga restera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pousseront vers ces rivages, diront : c'est là que naquit Éliza Draper ; et s'il est un Breton parmi eux, il se hâtera d'ajouter

avec orgueil, et qu'elle y naquit de parens anglais.

Qu'il me soit permis d'épancher ici ma douleur et mes larmes! Eliza fut mon amie. O lecteur, qui que tu sois, pardonne-moi ce mouvement involontaire! laisse-moi m'occuper d'Eliza. Si je t'ai quelquefois attendri sur les malheurs de l'espèce humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami, sans te connaître; sois un moment le mien. Ta douce pitié sera ma récompense.

Eliza finit sa carrière dans la patrie de ses pères, à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleste se sépara d'un corps céleste. Vous qui visitez le lieu où reposent ses cendres sacrées, écrivez sur le marbre qui les couvre : *Telle année, tel mois, tel jour, à telle heure, Dieu retira son souffle à lui, et Eliza mourut.*

Auteur original, son admirateur et son ami, ce fut Eliza qui t'inspira tes ouvrages, et qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux Sterne, tu n'es plus, et moi je suis resté! Je t'ai pleuré avec Eliza; tu la pleurerais avec moi; et si le ciel eût voulu que vous m'eussiez survécu tous les deux, tu m'aurais pleuré avec elle.

Les hommes disaient qu'aucune femme n'a-

vait autant de grâce qu'Eliza. Les femmes le disaient aussi. Tous louaient sa candeur; tous louaient sa sensibilité; tous ambitionnaient l'honneur de la connaître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignorait.

Anjinga, c'est à l'influence de ton heureux climat qu'elle devait, sans doute, cet accord presque incompatible de volupté et de décence qui accompagnait toute sa personne, et qui se mêlait à tous ses mouvemens. Le statuaire, qui aurait eu à représenter la volupté, l'aurait prise pour modèle. Elle en aurait également servi à celui qui aurait eu à peindre la pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel sombre et nébuleux de l'Angleterre n'avait pu l'éteindre. Quelque chose que fît Eliza, un charme invincible se répandait autour d'elle. Le désir, mais le désir timide la suivait en silence. Le seul homme honnête aurait osé l'aimer, mais n'aurait osé le lui dire.

Je cherche partout Eliza. Je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agrémens épars parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est devenue celle qui les réunissait? Dieux qui épuisâtes vos dons pour former une Eliza, ne la fîtes-vous que pour un moment, pour être un moment admirée, et pour être toujours regrettée?

Tous ceux qui ont vu Eliza la regrettent.

Moi, je la pleurerai tout le temps qui me reste à vivre. Mais est-ce assez de la pleurer? ceux qui auront connu sa tendresse pour moi, la confiance qu'elle m'avait accordée, ne me diront-ils point : *Elle n'est plus, et tu vis?*

Eliza devait quitter sa patrie, ses parens, ses amis pour venir s'asseoir à côté de moi, et vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étais promise! quelle joie je me faisais de la voir recherchée des hommes de génie! chérie des femmes du goût le plus difficile! Je me disais Eliza est jeune, et tu touches à ton dernier terme. C'est elle qui te fermera les yeux. Vaine espérance! ô renversement de toutes les probabilités humaines! ma vieillesse a survécu à ses beaux jours. Il n'y a plus personne au monde pour moi. Le destin m'a condamné à vivre et à mourir seul.

Eliza avait l'esprit cultivé; mais cet art, on ne le sentait jamais. Il n'avait fait qu'embellir la nature; il ne servait en elle qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaisait plus; à chaque moment elle intéressait davantage. C'est l'impression qu'elle avait faite aux Indes; c'est l'impression qu'elle faisait en Europe. Eliza était donc très-belle? Non, elle n'était que belle; mais il n'y avait point de beauté qu'elle n'effaçât, parce qu'elle était la seule comme elle.

Elle a écrit ; et les hommes de sa nation, qui ont mis le plus d'élégance et de goût dans leurs ouvrages, n'auraient pas désavoué le petit nombre de pages qu'elle a laissées.

Lorsque je vis Eliza, j'éprouvai un sentiment qui m'était inconnu. Il était trop vif pour n'être que de l'amitié ; il était trop pur pour être de l'amour. Si c'eût été une passion, Eliza m'aurait plaint ; elle aurait essayé de me ramener à la raison, et j'aurais achevé de la perdre.

Eliza disait souvent qu'elle n'estimait personne autant que moi. A présent, je le puis croire.

Dans ses derniers momens, Eliza s'occupait de son ami ; et je ne puis tracer une ligne sans avoir sous les yeux le monument qu'elle m'a laissé. Que n'a-t-elle pu douer aussi ma plume de sa grâce et de sa vertu ? il me semble du moins l'entendre : « Cette Muse sévère qui te « regarde, me dit-elle, c'est l'histoire dont « la fonction auguste est de déterminer l'opi- « nion de la postérité. Cette divinité volage qui « plane sur le globe, c'est la Renommée qui « ne dédaigna pas de nous entrenir un mo- « ment de toi : elle m'apporta tes ouvrages, et « prépara notre liaison par l'estime. Vois ce « phénix immortel parmi les flammes : c'est le « symbole du génie qui ne meurt point. Que

« ces emblèmes t'exhortent sans cesse à te mon-
« trer le défenseur DE L'HUMANITÉ, DE LA VÉ-
« RITÉ, DE LA LIBERTÉ. »

Du haut des cieux, ta première et dernière patrie, Eliza, reçois mon serment. JE JURE DE NE PAS ÉCRIRE UNE LIGNE, OU L'ON NE PUISSE RECONNAITRE TON AMI.

LETTRES

D'YORICK A ÉLIZA.

LETTRE PREMIÈRE.

Yorick a Éliza.

Éliza recevra mes livres avec ce billet... Les sermons sont sortis tout brûlans de mon cœur : je voudrais que ce fût-là un titre pour pouvoir les offrir au sien..... Les autres sont sortis de ma tète, et je suis plus indifférent sur leur réception.

Je ne sais comment cela se fait ; mais je suis à moitié pris d'amour pour vous... Je devrais l'être tout-à-fait ; car je n'ai jamais vu dans personne plus de qualités estimables, ni estimé ni connu de femme dont on pût mieux penser que de vous. Ainsi, adieu,

Votre fidèle et affectionné
serviteur,

L. Sterne.

LETTRE II.

Eliza a Yorick.

Mon Bramine,

J'ai reçu votre *Voyage Sentimental*... J'admire le pouvoir de votre imagination : elle a réveillé des sensations en moi, dont je ne me croyais pas capable..... Vous me rendez fière, et vous me faites aimer ma propre sensibilité.

J'ai mouillé de mes larmes vos pathétiques pages . . . mais c'étaient des larmes de plaisir ; mon cœur découlait, pour ainsi dire, de mes yeux... O ! vous avez excité tous les nobles sentimens de mon ame.

La route que vous suivez est la plus simple pour reculer les bornes de l'entendement humain ; vous persuadez la raison en touchant le cœur.... Les plus grands éloges qu'un auteur puisse recevoir, sont les soupirs et les larmes de ses lecteurs... Combien d'éloges de ce genre ne vous ai-je pas donnés !

Je vous prie, si vous m'estimez, de ne point me flatter..... Je suis déjà si vaine ! et la louange d'un homme de sens est trop dangereuse.

Je suis, dans la plus grande étendue du mot, votre amie,

Eliza.

LETTRE III.

Yorick a Eliza.

Je ne saurais être en repos, Eliza, quoique j'irai vous voir à midi, jusqu'à ce que je sache des nouvelles de votre santé.... Puisse ton visage chéri, à ton lever, sourire comme le soleil de ce matin sur l'horizon!..... Je fus hier bien alarmé, bien triste d'apprendre votre indisposition, et bien trompé dans mon attente de ne pouvoir être introduit auprès de vous... Rappelez-vous, chère Eliza, qu'un ami a le même droit qu'un médecin. L'étiquette de la ville, me direz-vous, en ordonne autrement..... Et qu'importe? La délicatesse et la décence ne consistent pas toujours à observer ses froides maximes.

Je sors pour aller déjeuner, à onze heures je serai de retour, et j'espère trouver une seule ligne de ta main, qui m'apprendra que tu es mieux, et que tu seras bien aise de voir

ton Bramine.

A neuf heures.

LETTRE IV.

Eliza a Yorick.

Mon Bramine,

Je vous apprends avec plaisir que je suis mieux, parce que je crois que vous aurez du plaisir à le savoir.

Un ami, dites-vous, a le même droit qu'un médecin.

Vous avez donc un double droit, et comme ami, et comme médecin : le plus estimable des médecins, le médecin de l'ame, venez donc voir Eliza, apportez avec vous le meilleur des cordiaux. . . . celui du sentiment. . . . Si votre conversation ne fait pas disparaître mon mal, elle pourra me faire oublier que je suis malade. . . . Je suis sûre, du moins, de ne sentir aucune douleur, tant que vous serez avec moi.

Ainsi, vous voir est le désir et l'intérêt d'Eliza.

A dix heures.

LETTRE V.

YORICK A ELIZA.

ELIZA, j'ai reçu ta dernière hier au soir, revenant de chez le lord Bathurst, où j'ai dîné, où j'ai parlé de toi pendant une heure sans interruption : le bon vieux lord m'écoutait avec tant de plaisir, qu'il a, trois différentes fois, *toasté* votre santé. Quoiqu'il soit dans sa quatre-vingt-cinquième année, il dit qu'il espère de vivre encore assez de temps pour devenir l'ami de ma belle disciple indienne, et la voir éclipser en richesses toutes les autres femmes du Nabad, autant qu'elle les surpasse déjà en beauté, et, ce qui vaut mieux, en vrai mérite... Je l'espère aussi....

Ce seigneur est mon vieux ami......... Vous savez qu'il fut toujours le protecteur des gens d'esprit et de génie; il avait tous les jours à sa table ceux du dernier siècle, Adisson, Steele, Pope, Swift, Prior, etc..... La manière dont il s'y prit pour faire ma connaissance est aussi singulière que polie. Il vint à moi un jour que j'étais à faire ma cour à la princesse de Galles... « J'ai envie de vous connaître, M. Sterne; mais « il est bon que vous sachiez un peu qui je « suis..... Vous avez entendu parler, continua- « t-il, de ce vieux lord Bathurst, que vos « Pope et vos Swift ont tant chanté; j'ai passé « ma vie avec des génies de cette trempe;

« mais je leur ai survécu ; et, désespérant de
« trouver leurs égaux, il y a quelques années
« que j'ai fermé mes livres avec la résolution
« de ne plus les ouvrir ; mais vous m'avez
« fait naître le désir de les ouvrir encore une
« fois avant que je meure : ce que je fais...
« Ainsi venez au logis, et dînez avec moi. »

Ce seigneur, je l'avoue, est un prodige ; car à son âge il a tout l'esprit et la vivacité d'un homme de trente ans ; il possède, au suprême degré, l'heureuse faculté de plaire aux hommes et celle de se plaire avec eux : ajoutez à cela qu'il est instruit, courtois et sensible. Il m'a entendu parler de toi, Eliza, avec une satisfaction peu commune : il n'y avait qu'un tiers avec nous, qui était susceptible de sensibilité aussi......... et nous avons passé jusqu'à neuf heures, l'après-dînée la plus *sentimentale* ; mais, Eliza, tu étais l'étoile qui nous dirigeait, tu étais l'ame de nos discours ! . . . . Et, lorsque je cessais de parler de toi, tu remplissais mon cœur, tu échauffais chaque pensée qui sortait de mon sein ; car je n'ai pas honte de reconnaître tout ce que je te dois..... O la meilleure des femmes ! les peines que j'ai souffertes à ton sujet pendant toute la nuit dernière, sont au delà du pouvoir de l'expression.... Le ciel nous donne, sans doute, des forces proportionnées au poids dont il nous charge. O mon enfant ! toutes les peines qui peuvent naître de la double affliction de l'ame

et du corps, sont tombées sur toi; et tu me dis cependant que tu commences à te trouver mieux. Ta fièvre a disparu; ton mal et ta douleur de côté ont cessé; puissent ainsi s'évanouir tous les maux qui traversent le bonheur d'Eliza... ou qui peuvent lui donner un seul moment d'alarme ! Ne crains rien... espère tout, Eliza... mon affection jettera une influence balsamique sur ta santé ; elle te fera jouir d'un principe éternel de jeunesse et d'agrément, au delà même de tes espérances.

Tu as donc placé sur ton bureau le portrait de ton Bramine; et tu veux le consulter dans tes doutes, dans tes craintes ?..... O reconnaissante et bonne fille ! Yorick sourit avec satisfaction sur tout ce que tu fais... son portrait ne peut remplir toute l'étendue du contentement qu'il éprouve.

Qu'il est digne de toi ce petit plan de vie si doux que tu t'es formé pour la distribution de la journée !... En vérité, Eliza, tu ne me laisses rien à faire pour toi, rien à reprendre, rien à demander...... qu'une continuation de cette admirable conduite qui t'a gagné mon estime, et m'a rendu pour toujours ton ami.

Puissent les roses promptement revenir sur tes joues, et la couleur des rubis sur tes lèvres ! Mais, crois-moi, Eliza, ton mari, s'il est l'homme bon et sensible que je désire qu'il soit, te pressera contre son sein avec une affection plus honnête et vive; il baisera ton

pauvre visage pâle et défait, avec plus de transport que lorsque tu étais dans toute la fleur de ta beauté..... Il le doit, ou j'ai pitié de lui..... Ses sensations sont bien étranges, s'il ne sent pas tout le prix d'une aimable créature comme toi!

Je suis bien aise que miss Light vous soit une compagne dans le voyage : elle peut adoucir vos momens de peine.... J'apprends avec plaisir, que vos matelots sont de bonnes gens. Vous pourriez vivre, Eliza, avec ce qui est contraire à ton naturel, qui est aimable et doux... Il civiliserait des sauvages . . . mais il serait dommage qu'on te donnât un tel devoir à remplir....

Comment pouvez-vous chercher des excuses à votre dernière lettre! elle me devient plus chère, par les raisons mêmes que vous employez pour la justifier..... Ecrivez-m'en toujours de pareilles, mon enfant : laissez-les s'exprimer avec la négligence facile d'un cœur qui s'ouvre de lui-même..... Dites tout, le comment, le pourquoi; ne cachez rien à l'homme qui mérite votre confiance et votre estime.... Telles sont les lettres que j'écris à Eliza.... Ainsi, je pourrai toujours vivre avec toi sans art, et plein d'une vive affection, si la Providence nous permet d'habiter la même section du globe; car je suis, autant que l'honneur et l'affection me permettent de l'être,

ton Bramine.

LETTRE VI.

ELIZA A YORICK.

Obligeant Yorick,

J'AI lu votre lettre, comme je lis toutes celles qui me viennent de vous, avec un vrai plaisir... Je suis bien contente du détail que vous me faites sur ce bon et digne seigneur, le lord Bathurst.... Une demi-douzaine d'hommes tels que lui feraient perdre à la vieillesse ce caractère de bourru qu'on lui donne, et la rendraient le plus désirable période de la vie.

La société que ce lord avait su se faire, et les amis qu'il a eus, prouvent assez son bon jugement.... La manière dont il a fait votre connaissance suffirait pour rendre son nom respectable.

Je rends grâces au lord Bathurst pour la bonne opinion qu'il a de moi;... mais je ne brille ici que d'une lumière empruntée...... ses éloges ne sont dus qu'à l'image flatteuse que votre imagination lui a formée de moi;... et j'ai reçu de vous l'éclat dont ce lord a bien voulu être ébloui.

Vous dites une bien juste vérité, lorsque vous m'écrivez que le ciel nous donne des for-

ces proportionnées au fardeau qu'il nous impose... Je l'ai bien éprouvé... J'ai vu mon courage s'accroître avec mon mal, et, tandis que ma santé déclinait, ma confiance envers la Providence devenait plus ardente.

Mais je suis mieux,.... Dieu merci... Vous m'exhortez à l'espérance.... J'espère :... elle est un baume salutaire pour mon ame,... doucement elle adoucit mes angoisses.

Le temps arrive où je dois quitter l'Angleterre... Je voudrais bien que vous fussiez du voyage.... Votre conversation raccourcirait les heures d'ennui ; elle adoucirait la rudesse des vagues ;... alors plus de terreur pour moi sur l'élément terrible que je vais affronter, je ne craindrais plus les dangers qui vont environner ma prison flottante.

Cependant pourquoi désirer que vous abandonniez votre paisible retraite et votre bonheur domestique,..... pour vous livrer à un élément incertain, et chercher un ciel orageux? Cruelle pensée!.... Eliza doit être satisfaite de porter dans son cœur l'image d'Yorick, de thésauriser dans son ame les douces instructions de son ami..... Cette image vivante la protégera contre l'inconstance des climats, contre les vagues menaçantes : alors elle sera dans le vrai sens de l'expression,

L'ELIZA D'YORICK.

LETTRE VII.

Eliza a Yorick.

Tendre Yorick,

Mes nerfs sont si faibles, ma main est si tremblante, que je crains bien que vous ne puissiez lire ni entendre ce griffonage... Je suis bien mal,.... en vérité, je suis bien mal.

Présentez mon tendre souvenir à monsieur et mistriss James;.... ils sont dans mon cœur,.... ils ont avec mon Bramine une égale portion de ma sincère amitié:.... que le ciel vous préserve tous des épreuves cruelles dont il accable mon être souffrant et débile.

Mais ne croyez pas, Yorick, que je me plaigne... Non.

Dieu bienfaisant, je te remercie de mes peines:... Tu me châties pour mon bien.... Mon ame vaine s'était égarée dans les flatteuses pensées de l'avenir.... Tu la ramènes pour fixer son attention sur le point qu'elle habite... O garde-moi du péché de murmure! Je te demande des forces pour supporter mes maux avec patience.

La famille des *** est venue me voir;... ce

sont de bien aimables gens, et je les aime autant que je les considère... Qu'ils étaient affectés de ma situation ! je crois qu'ils la sentaient plus vivement que moi.

Je suis prise d'un étrange vertige, et je finis ma lettre. Adieu.

ELIZA.

LETTRE VIII.

YORICK A ELIZA.

JE vous écris, Eliza, de chez M. James, tandis qu'il s'habille : son aimable femme est à mes côtés, qui vous écrit aussi.... J'ai reçu, avant le dîner, votre billet mélancolique ; ..... il est mélancolique, en effet, mon Eliza, de lire un si triste récit de ta maladie..... Tu éprouvais assez de maux sans ce surcroît de douleur. Je crains que ta pauvre ame n'en soit abattue, et ton corps aussi, sans espoir de recouvrement.... Que le ciel te donne du courage ! Nous n'avons parlé que de toi, Eliza, de tes douces vertus, de ton aimable caractère : nous en avons parlé pendant toute l'après-dînée.

Mistriss James et ton Bramine ont mêlé leurs larmes plus de cent fois en parlant de tes peines, de ta douceur et de tes grâces : c'est

un sujet qui ne peut tarir entre nous. Oh ! c'est une bien bonne amie !

Les * * *, je te le dis de bonne foi, sont de méchantes gens ; j'en ai appris assez pour frémir à la seule articulation du nom... Comment avez-vous pu, Eliza, les quitter, ou plutôt souffrir qu'ils vous quittassent avec les impressions défavorables qu'ils ont ?... Je croyais t'en avoir dit assez pour te donner le plus profond mépris pour eux jusqu'au dernier terme de ta vie. Cependant tu m'écris, et tu le disais encore il y a peu de jours à mistriss James, que tu croyais qu'ils t'aimaient tendrement...... Son amour pour Eliza, sa délicatesse et la crainte de troubler ton repos, lui ont fait taire les plus éclatantes preuves de leur bassesse... Pour l'amour du ciel, ne leur écris point, ne souille pas ta belle âme par la fréquentation de ces cœurs corrompus.... Ils t'aiment ! quelles preuves en as-tu ? sont-ce leurs actions qui le montrent, ou leur zèle pour ces attachemens qui t'honorent et font tout ton bonheur ? Se sont-ils montrés délicats pour ta réputation ? Non ; ... mais ils pleurent, ils disent des choses tendres... Mille fois adieu à toutes ces simagrées..... Le cœur honnête de mistriss James se révolte contre l'idée que tu as de leur rendre une visite... Je t'estime, je t'honore pour chaque acte de ta vie, excepté cette aveugle partialité pour des êtres indignes d'un seul de tes regards.

Pardonne à mon zèle, tendre fille ; accorde-moi la liberté que je prends ; elle naît de ce fonds d'amour que j'ai, que je conserverai pour toi jusqu'à l'heure de ma mort.... Réfléchis, mon Eliza, sur les motifs qui me portent à te donner sans cesse des avis.... Puis-je en avoir aucun qui ne soit produit par la cause que j'ai dite ? Je crois que vous êtes une excellente femme, et qu'il ne vous manque qu'un peu plus de fermeté, et une plus juste opinion de vous-même, pour être le meilleur caractère de femme que je connaisse. Je voudrais pouvoir vous inspirer une portion de cette vanité dont vos ennemis vous accusent, parce que je crois que, dans un bon esprit, l'orgueil produit de bons effets.

Je ne vous verrai peut-être plus, Eliza ; . . . mais je me flatte que vous songerez quelquefois à moi avec plaisir, parce que vous devez être persuadée que je vous aime ; et je m'intéresse si fort à votre droiture, que j'apprendrais avec moins de peine la nouvelle d'un malheur qui vous serait arrivé, que le plus léger écart de ce respect que vous devez à vous-même.... Je n'ai pu garder cette remontrance dans mon sein ;... elle s'en est échappée. Ainsi, adieu : que le ciel veille sur mon Eliza !

Ton Yorick.

LETTRE IX.

ELIZA A YORICK.

Mon Bramine,

Je me trouve beaucoup mieux aujourd'hui, ma tête est plus tranquille.

Acceptez mes remercîmens ;...... faites-les agréer à monsieur et mistriss James, pour le tendre intérêt que vous prenez tous à ma maladie...... Quoique mes expressions soient bien faibles, mon cœur n'en est pas moins plein de reconnaissance.

Vous avez été trompé, cher Yorick..... Je ne saurais me persuader que la famille des *** mérite la sévérité avec laquelle vous la traitez... Je ne puis penser mal de personne, sans en avoir le sujet..... Ce serait être misérable, en effet, que de vivre l'esclave du soupçon.... Je suis certaine que mon Bramine ne voudrait pas concevoir une mauvaise opinion de qui que ce soit, sans un juste fondement ;... mais on peut le tromper..... Son cœur est si bon, si ouvert, si franc, que les *** lui auront été présentées sous un faux jour.

Je vais être singulièrement importune... J'ai besoin de vous pour me faire quelques commissions ;..... excusez votre Eliza ; elle n'ose

vous donner cette peine, cependant elle ne peut se confier à personne qu'à vous.

Je voudrais que vous eussiez de M. Zumps les adresses nécessaires pour me faire parvenir sûrement mon piano-forte..... Son harmonie adoucira mes peines dans le voyage.

Je désirerais une douzaine de crochets à vis en cuivre, pour les mettre dans mon cabinet, et y suspendre plusieurs choses qui me sont utiles.....

Il me faudrait aussi un livre blanc pour faire mon journal, et y tracer les réflexions que m'inspirera la mélancolie pendant le voyage.

Une chaise à bras ne me serait pas inutile.

J'espère que vous aurez assez de bonté pour m'envoyer tout cela à l'adresse de M. Abraham Walker, pilote à Déal.

Quoique ma santé aille tous les jours de mieux en mieux, mon esprit n'a pas encore repris toute sa tranquillité; mais je ne veux pas donner trop de peine à un ami qui sent si vivement tout ce qui me regarde.

Mes plus tendres amitiés à mistriss James;... c'est une bien douce et bien aimable femme... Mes complimens à M. James... Le ciel les comble tous deux de ses bénédictions,... puissent les sourires de la gaieté, de la santé et du bonheur les suivre sans cesse!

Dieu est mon éternel appui; c'est à lui que je m'adresse pour obtenir les forces dont j'ai

besoin ;... et, tant que je respirerai l'air de la mortalité, mes regards seront tournés vers vous, Yorick... Vous êtes mon maître, mon ami, mon bon génie... Que notre mutuelle affection continue d'être pure et durable, jusqu'à la dissolution de nos corps fragiles!..... Mais s'il existe jamais une espèce de liaison entre les ames, puissions-nous jouir de ce transport délicat et céleste, le seul que connaissent les anges, lorsqu'ils participent à la gloire de leur éternel créateur !

Puisses-tu jouir, mon Yorick, d'une félicité non interrompue, jusqu'au moment où l'ange de la mort te transportera sur ses ailes dans les régions du bonheur! Adieu.

ELIZA.

LETTRE X.

YORICK A ELIZA.

A qui mon Eliza peut-elle donc s'adresser dans ses peines, qu'à l'ami qui l'aime bien tendrement..... Pourquoi cherchez-vous, Eliza, à couvrir de vos excuses l'emploi chéri que vous me donnez ? Yorick serait offensé, bien justement offensé, si vous chargiez un autre que lui des commissions qu'il peut faire. J'ai vu Zumps, et votre piano-forte doit être accordé d'après la moyenne corde de la basse de

votre guitarre, qui est C. J'ai aussi un petit marteau et une paire de pincettes pour entrelacer et tendre vos cordes ; puisse chacune d'elles, mon Eliza, par sa vibration, faire résonner dans votre ame la plus douce espérance !

J'ai acheté pour vous dix jolis petits crochets de cuivre..... Il y en avait douze ; mais je vous en ai dérobé deux, pour les mettre dans ma propre cabane à *Conwould*.... Je n'accrocherai jamais mon chapeau, jamais je ne le décrocherai sans songer à vous.... J'ai aussi acheté deux crochets de fer beaucoup plus forts que ceux de cuivre pour y suspendre vos globes.

J'écris à M. Abraham Walker, pilote à Déal, pour lui donner avis que je lui adresse un paquet qui les contient, et je le charge de le faire retirer dès que la voiture de Déal arrivera.... Je lui donne aussi la forme du fauteuil qui peut vous être le plus commode, et je le prie d'acheter le plus propre et le mieux fait qui soit dans Déal... Vous recevrez tout cela par le premier bateau qu'il fera partir. Je voudrais pouvoir ainsi, Eliza, prévenir tous tes besoins, satisfaire tous tes désirs ; ce serait pour moi une heureuse occupation....

Le journal est comme vous le désirez ; il n'y manque plus que les charmantes idées qui doivent le remplir..... Pauvre chère femme..... modèle de douceur et de patience, je fais bien

plus que vous plaindre ;.... car je perds et ma philosophie et ma fermeté, lorsque je considère vos peines !... Ne croyez pas que j'aie parlé hier au soir trop durement des *** ; j'en avais le sujet ; d'ailleurs, un bon cœur ne peut en aimer un mauvais..... Non, il ne le peut ; mais adieu à ce texte désagréable.

Ce matin j'ai fait une visite à mistriss James ; elle vous aime bien tendrement : elle est alarmée sur ton compte, Eliza ;... elle dit que tu lui parais plus mélancolique et plus sombre, à mesure que ton départ approche ;... elle te plaint ;... je ne manquerai pas de la voir tous les dimanches, tant que je serai en ville...

Comme cette lettre est peut-être la dernière que je t'écrirai, de bon cœur je te dis adieu..... Puisse le Dieu de bonté veiller sur tes jours, et être ton protecteur, maintenant que tu es sans défense ! et, pour ta consolation journalière, grave bien dans ton cœur cette vérité : « Que « quelle que soit la portion de douleur et de « peine qui t'est destinée, elle sera pleinement « compensée dans une égale mesure de bon« heur, par l'être que tu as si sagement choisi « pour ton éternel ami. »

Adieu, adieu, Eliza ! tant que je vivrai, compte sur moi, comme sur le plus ardent et le plus désintéressé de tes amis terrestres.

YORICK.

LETTRE XI.

Eliza a Yorick.

Cher Bramine,

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance,... et j'ai vingt-cinq ans; mais les années, lorsqu'elles sont passées, ne paraissent que quelques heures, les momens de peine sont les seuls que nous comptons; leur pesanteur nous accable, lentement ils s'écoulent, trop lentement à notre gré, quoique leur marche constante nous dérobe une portion de notre existence; mais que les heures de joie sont rapides!.... Tous nos plaisirs ne sont que des songes d'un instant.

Que la rapidité du temps est terrible pour l'esprit qui se nourrit dans l'incertitude et le vice:... lorsque chaque minute les dépouille de leur existence bien-aimée et les entraîne.

Ils ne savent où..... C'est dans le néant, disent-ils; mais ce néant même les épouvante: telle est la situation du sceptique.

Mais l'aile rapide du temps n'alarme point cette ame, qui fait de la vertu ses plus chères délices... L'homme de bien marche sans crainte vers l'heure qui doit le délivrer de sa prison d'argile et des douleurs de la mortalité.... Le

temps lui paraît un ennemi qui s'oppose à son passage vers les régions célestes du bonheur.

Le temps que j'ai vécu n'est rien ; . . . il ne m'appartient plus ;... ce n'est qu'un point gravé sur la mémoire.

Ainsi je dois m'occuper de ce qui me reste à vivre ; je dois faire jaillir la vertu de chacun de mes égaremens passés... Puisse chaque nouveau soleil levant me voir croître en sagesse, et briller d'une vertu plus mûre, jusqu'à ce que je sois jugée digne de cet état qui est la pureté même !

Je courbe ma tête sous le poids de la douleur avec patience et résignation... Je remercie l'auteur suprême de la nature de ce qu'il m'envoie des avis si utiles.

La vertu vit satisfaite, quoique le ciel soit en courroux : ce courroux annonce un sourire de bonté.... Un jour passé dans les larmes présage une année de joie ; les malheurs nous sont envoyés pour nous corriger, et non pour nous détruire..... Qui sent les pointes d'une heure d'adversité, ne les trouve que des moyens de force pour mieux en surmonter la peine.

Que le ciel bénisse mes amis et mes ennemis, et me donne la paix de l'ame !

ELIZA.

Cette lettre n'a jamais eu de réponse, ou la réponse ne s'est point trouvée.

LETTRE XII.

YORICK A ÉLIZA.

Ma chère Eliza,

Je commence ce matin un nouveau journal, vous pourrez le voir; car si je n'ai pas le bonheur de vivre jusqu'à votre retour en Angleterre, je vous le laisserai comme un legs.... Mes pages sont mélancoliques..... Mais j'en écrirai d'agréables; et si je pouvais t'écrire des lettres, elles seraient agréables aussi; mais bien peu, je doute, pourraient te parvenir : cependant tu recevras de moi quelques lignes à chaque courrier, jusqu'à ce que de ta main tu me fasses un signe pour m'ordonner de ne plus écrire.

Apprends-moi quelle est ta situation, et de quelle sorte de courage le ciel t'a douée?.... Comment vous êtes-vous arrangée pour le passage? Tout va-t-il bien?...... Ecrivez, écrivez-moi tout. Comptez de me voir à Déal avec mistris James, si vous y êtes retenue par vent contraire.... En effet, Eliza, je volerais vers vous s'il se présentait la moindre occasion de vous rendre service; et même pour votre seul contentement.

Dieu de grâce et de miséricorde, considère

les angoisses d'une pauvre enfant.... donne-lui des forces, protège-la dans tous les dangers auxquels sa tendre forme peut être exposée: elle n'a d'autre protecteur que toi sur un élément dangereux; que ton bras la soutienne, que ton esprit la console jusqu'au terme de son voyage!

J'espère, Eliza, que ma prière est entendue; car le firmament paraît me sourire, tandis que mes yeux s'élèvent pour toi vers le ciel.... Je quitte à l'instant mistriss James, et j'ai parlé de toi pendant trois heures.... elle a votre portrait, elle le chérit; mais Mariot et quelques autres bons juges conviennent que le mien vaut mieux, et qu'il porte l'expression d'un plus doux caractère.... Mais qu'il est loin encore de l'original!.... Cependant j'avoue que celui de mistriss James est un portrait fait pour le monde; et le mien, tout juste ce qu'il doit être pour plaire à un ami ou à un philosophe sensible.... Dans le premier, vous paraissez brillante et parée avec tout l'avantage de la soie, des perles et de l'hermine.... Dans le mien, simple comme une vestale, ne vous montrant que la bonne fille que la nature vous a faite; ce qui me paraît moins affecté et m'est bien plus agréable que de voir mistriss Draper, le visage animé, et toutes ses grâces en jeu, allant à une conquête avec un habit de jour de naissance.

Si je m'en souviens bien, Eliza, vous fîtes

des efforts peu communs pour rassembler sur votre visage tous les charmes de votre personne, le jour que vous vous fîtes peindre pour mistriss James; vos couleurs étaient brillantes, vos yeux avaient plus d'éclat qu'ils n'en ont ordinairement.... je vous priai d'être simple et sans parure, lorsque vous vous feriez peindre pour moi.... sachant bien, comme je vous voyais sans prévention, que vous ne pouviez tirer aucun avantage de l'aide du ver à soie, ni du secours du bijoutier....

Laissez-moi vous répéter une vérité que vous m'avez déjà, je crois, entendu dire.... La première fois que je vous vis, je vous regardai comme un objet de compassion, et comme une femme bien ordinaire. L'arrangement de votre parure, quoique de mode, vous allait mal et vous défigurait.... mais rien ne peut vous défigurer davantage, que de vouloir vous faire admirer et paraître jolie.... Non, vous n'êtes pas jolie, Eliza, et votre visage n'est pas fait de manière à plaire à la dixième partie de ceux qui le regardent.... mais vous avez quelque chose de plus que la beauté; et je ne crains pas de vous dire que je n'ai jamais vu une figure si intelligente, si bonne, si sensible; et il n'y eut et n'y aura jamais dans votre compagnie, pendant trois heures, un homme tendre et *sentimental*, qui ne soit ou ne devienne votre admirateur ou votre ami; bien entendu que vous ne preniez aucun caractère étranger au vôtre,

et que vous paraissiez la créature simple et sans art, que la nature veut que vous soyez. Vous avez dans vos yeux et dans votre voix quelque chose de plus touchant, de plus persuasif qu'aucune autre femme que j'aie vue, ou dont j'aie entendu parler.... mais ce degré de perfection inexprimable et ravissant ne peut toucher que les hommes de la plus délicate sensibilité.

Si votre mari était en Angleterre, et si l'argent pouvait m'acheter cette grâce, je lui donnerais de bon cœur cinq cents livres, pour vous laisser assise auprès de moi deux heures par jour, tandis que j'écrirais mon voyage sentimental; je suis sûr que l'ouvrage en serait meilleur, et que je serais remboursé plus de sept fois de ma somme.....

Je ne donnerais pas neuf sous de votre portrait, tel que les Newhams l'ont fait exécuter..... c'est la ressemblance d'une franche coquette; vos yeux, et votre visage du plus parfait ovale que j'aie jamais vu, qui par leur perfection doivent frapper l'homme le plus indifférent, parce qu'ils sont vraiment plus beaux que tous ceux que j'ai vus dans mes voyages, sont entièrement défigurés, les premiers par leurs regards affectés, et le visage par son étrange physionomie et l'attitude de la tête; ce qui est une preuve du peu de goût de l'artiste ou de votre ami.

Les ***, qui justifient le caractère que je

leur ai donné une fois, d'être aussi tenaces que la poix ou la glu, ont envoyé une carte à Mistriss***, pour lui apprendre qu'ils iraient chez elle vendredi.... Elle leur a fait dire qu'elle était engagée.... Second message pour l'inviter à se trouver le soir à Ranelagh. Elle a fait répondre qu'elle ne pouvait pas s'y rendre.... elle pense que si elle leur laisse prendre le moindre pied chez elle, elle ne pourra jamais se défaire de leur connaissance, et elle a résolu de rompre avec eux tout à la fois. Elle les connaît; elle sait bien qu'ils ne sont ni ses amis ni les vôtres, et que le premier usage qu'ils feraient de leur entrée chez elle serait de vous sacrifier, s'ils le pouvaient, une seconde fois.

Ne permets pas, chère Eliza, qu'elle soit plus ardente pour tes propres intérêts que tu ne l'es pour toi même. Elle me charge de vous réitérer la prière que je vous ai faite de ne pas leur écrire. Vous lui causerez, et à votre Bramine, une peine inexprimable : sois assurée qu'elle a un juste sujet de l'exiger; j'ai mes raisons aussi; la première est que je serais on ne peut pas plus fâché si Eliza manquait de cette force d'ame que Yorick a tâché de lui inspirer.

J'avais promis de ne plus prononcer leur nom désagréable; et si je n'en avais reçu l'ordre exprès de la part d'une tendre femme qui vous est attachée, et qui vous aime, je n'aurais pas

manqué à ma parole. Je t'écrirai demain encore, à toi, la meilleure et la plus aimable des femmes. Je te souhaite une nuit paisible; mon esprit ne te quittera point pendant ton sommeil. Adieu.

LETTRE XIII.

ELIZA A YORICK.

LAISSEZ-MOI voir votre journal.... envoyez-le moi avant que je quitte l'Angleterre....et loin, bien loin soit le temps où vous pourriez me le laisser comme un legs!.... Je serai heureuse en lisant vos douloureuses pages : elles humanisent le cœur.

Je sens comme vous avez senti, lorsque je lis ce que vous écrivez.... et c'est sentir avec la sensibilité la plus délicate.

La sympathie de sentiment nous donne les plus grands plaisirs.... De telles douleurs sont des douleurs désirables..... Lorsque votre plume fera monter les larmes dans mes yeux, et les forcera de couler, lorsqu'elle fera mon cœur sangloter.... je dirai, ici mon Bramine a pleuré.... Lorsqu'il écrivit ce passage, son cœur était ému.... Que je puisse saisir la douce contagion de chaque mot émané du cœur, et mouiller de nouveau la feuille déjà humide!

Ensuite j'aurai pour moi les épanchemens

agréables de ton imagination.... je me réjouirai dans les brillantes saillies de ton esprit ; ton humeur inimitable calmera le trouble pathétique de mon cœur.... l'épaisse larme ne tremblera plus long-temps dans mon œil.... la tendre angoisse ne pesera plus sur mon ame.... Yorick dissipera les douleurs que le Bramine aura causées.

Cette lecture délicieuse répandra la plus douce influence sur les heures ennuyeuses de mon passage..... et, par le secours de mon Yorick, j'imaginerai que l'Inde est la moitié moins éloignée de l'Angleterre qu'elle ne l'est réellement.

Vous me promettez quelque chose d'obligeant et de tendre à chaque poste.... Eh bien! soyez sûr que jamais ma main ne fera un signe pour rendre le messager muet.

Je suis beaucoup, beaucoup mieux ; et Dieu merci, je sens en moi un courage qui me rend digne d'être votre disciple et votre amie.

Mon logement est supportable.... je ne saurais m'en plaindre.

Vous pourrez donc venir à Déal avec les James, si je suis retenue par les vents contraires.

Chaque jour, depuis votre lettre, j'ai prié le ciel d'intéresser en ma faveur les élémens, afin que je puisse jouir encore une fois de la vue de mes amis.

Ainsi, tandis que le capitaine, les matelots

et les autres passagers sollicitent un vent favorable, je m'oppose secrètement à leur prière, et j'importune le ciel pour qu'il retienne notre vaisseau dans le port.

Je ne donnerai point mon opinion sur mes différens portraits, dans les diverses attitudes demandées par mes amis.... Je me fis peindre pour les obliger.... et je respecte leurs divers jugemens.

Mais ils peuvent être assurés que tel que soit le portrait, l'original leur est dévoué.

Lorsque je songe à l'amitié distinguée que vous avez pour moi, et que je réfléchis sur cette pureté d'ame avec laquelle vous embrassez mes intérêts les plus simples, je ne puis que me glorifier dans le compliment que je reçois de vous.... « Vous n'êtes point jolie, Eliza..... » Que je suis heureuse de devoir votre affection au pur sentiment, et non à la beauté qui passe et se flétrit!

Ce compliment est le plus flatteur que j'aie jamais reçu, et que je désire de recevoir.... il n'est pas composé de ces lieux communs dont on se sert dans le monde, ni adressé à quelques traits plus ou moins jolis d'un visage.... C'est un éloge général, fait pour la personne entière... fait pour le cœur.

Cependant je ne dois pas avoir la vanité de le croire vrai dans toute son étendue.... Vous me peignez avec la prévention d'un ami, et quelque partialité pour mes défauts.

Je veux néanmoins relire souvent un portrait, quelque flatté qu'il soit, que votre main a tracé.... Persuadée que c'est ainsi que vous voulez que je sois.... je ferai mes efforts pour atteindre à cette beauté de coloris, et à cette perfection, autant que mes facultés pourront me le permettre.

Vous me parlez de mon mari ; ce nom m'est cher, et j'ai senti tout mon sang refluer vers mon cœur. Toutes mes pensées ont été tournées vers l'Inde...... J'ai soupiré sur la distance.... et je voudrais effacer tout ce que j'ai dit dans la première partie de ma lettre.

Mais pourquoi l'effacerais-je?.... Oserais-je toucher à un seul mot, à l'expression du moindre sentiment? L'amour et l'amitié ne sont-ils pas également sacrés?..... Apprends, Eliza, à les conserver dans toute leur pureté.... Rends-toi digne d'un tel mari.... d'un tel ami.

Oui, mon Yorick, mon mari t'accorderait ma compagnie, si elle pouvait servir au progrès de ton ouvrage.... il ne voudrait pas priver les hommes de l'avancement et du plaisir que tu peux leur procurer.

Ne me parlez plus des *** ; je cède à votre zèle..... Que ne voudrais-je pas accorder à votre amitié?.... Mais quittons ce sujet ingrat ; je ne veux plus m'en occuper ni leur écrire.

J'attends avec impatience la lettre qui m'est promise pour demain.

Adieu, le meilleur des hommes, l'ami le plus sincère.... Que le ciel veille sur tes loisirs, tes heures de retraite et de travail! Adieu.

A huit heures du matin.

LETTRE XIV.

Eliza a Yorick.

Mon Bramine

J'ai reçu le paquet.... Vous avez pris beaucoup de peine.... et mon cœur est pénétré de reconnaissance.

Le vaisseau dans lequel je dois faire mon trajet, est fort propre; ma cabine est petite, mais commode....On doit la peindre en blanc.... ainsi il me faut débarquer et chercher à terre un logement.

A chaque courrier, j'attends de mon Bramine quelques lignes de tendresse et d'amitié.

Puisse le ciel veiller sur votre santé, pour le bien de l'espèce humaine, et le bonheur d'Eliza! Adieu.

LETTRE XV.

Eliza a Yorick.

Obligeant Yorick,

C'est un grand bonheur pour moi que miss Light s'embarque dans notre navire.... je n'ai rien vu de plus aimable et de plus doux que cette jeune dame.... et sa compagnie me devient tous les jours plus chère.

Nous avons aussi un militaire au service de la compagnie.... Il vint hier, sans cérémonie et sans être invité, prendre le thé avec nous.... Je crus ne devoir montrer aucun ressentiment... mais je le raillai un peu sur sa hardiesse, en lui disant que c'était sans doute une des qualités les plus utiles à un soldat.

Il s'est excusé sur son impolitesse, sans cependant en faire l'aveu de bonne grâce.

Il me paraît épris de miss Light, et je ne doute point qu'avant quinze jours de trajet, il ne soit très-amoureux d'elle.

Les autres passagers sont tous gens aimables, et les officiers se conduisent avec beaucoup de décence et de politesse.

Mon Yorick.... mon cher ami, partagez mes pensées avec celui à qui je suis liée par le de-

voir.... Ne m'oubliez pas dans vos prières.... Occupez-vous d'Eliza pendant la veille, et laissez-moi, comme une ombre chère, chanter votre imagination pendant votre sommeil.... Je suis toute à vous. Adieu, adieu.

ELIZA.

P. S. Comme mon séjour ici ne sera pas long, saisissez toutes les occasions de m'écrire... Adieu.

LETTRE XVI.

YORICK A ÉLIZA.

Vous ne pouviez pas, Eliza, vous conduire autrement à l'égard du jeune officier. Il était contre toute politesse, je dis même contre l'humanité, de lui fermer votre porte. Il est donc susceptible, Eliza, d'une tendre impression, et, avant qu'il soit quinze jours, tu crois qu'il sera éperdument amoureux de miss Light!..... Oh! je crois, moi, et il est mille fois plus probable, que c'est de toi qu'il est amoureux, parce que tu es mille fois plus aimable.... Cinq mois avec Eliza, et dans le même lieu, et un jeune officier!... tout sert mon opinion....

Le soleil, s'il pouvait s'en défendre, ne voudrait point éclairer les murs d'une prison; mais

ses rayons sont si purs, Eliza, si célestes, que je n'ai jamais entendu dire qu'ils fussent souillés pour cela. Il en sera de même des tiens, mon enfant chéri, dans cette situation et dans toutes celles où tu seras exposée, jusqu'à ce que tu sois fixée pour ta vie.... mais ta discrétion, ta prudence, la voix de l'honneur, l'ame d'Yorick et ton ame te donneront les plus sages conseils.

On arrange donc tout pour le départ!.... mais ne peut-on pas nettoyer et laver votre cabine sans la peindre? La peinture est trop dangereuse pour vos nerfs; elle vous tiendra trop long-temps hors de votre appartement, où j'espère que vous passerez plusieurs momens heureux.

Je crains que les meilleurs de vos contremaîtres ne le soient que par comparaison avec le reste des matelots.... Il en fut ainsi des.... vous savez de qui je veux parler, parce que votre prudence fut en défaut lorsque...... mais je ne veux pas vous mortifier. S'ils se conduisent décemment, et s'ils sont réservés, c'est assez, et autant que vous pouvez en attendre. Tu manqueras de secours et de bons avis, et il est nécessaire que tu les ayes...... Garde-toi seulement des intimités; les bons cœurs sont ouverts, ils sont faciles à surprendre.... Que le ciel te donne du courage dans toutes les terribles épreuves auxquelles il te met!...

Tu es le meilleur de ses ouvrages.... Adieu, aime-moi, je t'en prie, et ne m'oublie jamais. Je suis, mon Eliza, et je serai pour la vie, dans le sens le plus étendu de ce mot,

ton ami, YORICK.

P. S. Vous aurez peut-être l'occasion de m'écrire du Cap-Verd, par quelque vaisseau hollandais ou français.... De manière ou d'autre votre lettre me parviendra sans doute.

LETTRE XVII.

YORICK A ELIZA.

Ma chère Eliza,

OH ! je suis bien inquiet sur votre cabine...... La couleur fraîche ne peut que faire du mal à vos nerfs ; rien n'est si nuisible en général que le blanc de plomb. . . . . Prenez soin de votre santé, mon enfant, et de long-temps ne dormez pas dans cette chambre ; il y en aurait assez pour que vous fussiez attaquée d'épilepsie.

J'espère que vous avez quitté le vaisseau, et que mes lettres vous rencontreront sur la route de Déal, courant la poste... Lorsque vous les aurez toutes reçues, ma chère Eliza, mettez-les en ordre.... Les huit ou neuf premières ont leur

numéro ; mais les autres n'en ont point. Tu pourras les arranger en suivant l'heure ou le jour. Je n'ai presque jamais manqué de les dater. Lorsqu'elles seront rassemblées dans une suite chronologique, il faut les coudre et les mettre sous une enveloppe. Je me flatte qu'elles seront ton refuge, et que tu daigneras les lire et les consulter, lorsque tu seras fatiguée des vains propos de vos passagers... Alors tu te retireras dans ta cabine pour converser une heure avec elles et avec moi.

Je n'ai pas eu le cœur ni la force de les animer d'un simple trait d'esprit ou d'enjouement ; mais elles renferment quelque chose de mieux, et, ce que vous sentirez aussi-bien que moi, de plus convenable à votre situation ;... beaucoup d'avis et quelques vérités utiles.... Je me flatte que vous y apercevrez aussi les touches simples et naturelles d'un cœur honnête, bien plus expressives que des phrases artistement arrangées... Ces lettres, telles qu'elles sont, te donneront une plus grande confiance en Yorick, que n'aurait pu le faire l'éloquence la plus recherchée.... Repose-toi donc entièrement, Eliza, sur elles et sur moi.

Que la pauvreté, la douleur et la honte soient mon partage, si je te donne jamais lieu, Eliza, de te repentir d'avoir fait ma connaissance !...

D'après cette protestation, que je fais en présence d'un Dieu juste, je le prie de m'être

aussi bon dans ses grâces, que j'ai été pour toi honnête et délicat.... Je ne voudrais pas te tromper, Eliza; je ne voudrais pas te ternir dans l'opinion du dernier des hommes, pour la plus riche couronne du plus fier des monarques.

Souvenez-vous que tant que j'aurai la plus chétive existence, que tant que je respirerai, tout ce qui est à moi, vous pouvez le regarder comme à vous.... Je serais cependant fâché, pour ne point blesser votre délicatesse, que mon amitié eût besoin d'un pareil témoignage... L'argent et ceux qui le comptent ont le même but dans mon opinion, celui de dominer.

J'espère que tu répondras à cette lettre; mais si tu en es empêchée par les élémens qui t'entraînent loin de moi, j'en écrirai une pour toi; je la ferai telle que tu l'aurais écrite, et je la regarderai comme venue de mon Eliza.

Que l'honneur, le bonheur, la santé et les consolations de toute espèce fassent voile avec toi!... O la plus digne des femmes! je vivrai pour toi et ma Lydia.... Deviens riche pour les chers enfans de mon adoption. Acquiers de la prudence, de la réputation, et du bonheur, s'il peut s'acquérir, pour le partager avec eux, et eux avec toi,... pour le partager avec ma Lydia, pour la consolation de mon vieil âge....

Une fois pour toujours, adieu.... Conserve ta santé, poursuis constamment le but que

nous nous sommes proposé, la vertu et l'amour, ... et ne te laisse point dépouiller de ces facultés que le ciel t'a données pour ton bien-être.

Que puis-je ajouter de plus dans l'agitation d'esprit où je me trouve?.... et déjà cinq minutes se sont écoulées depuis le dernier coup de cloche de l'homme de la poste... Que puis-je ajouter de plus?... que de te recommander au ciel, et de me recommander au ciel avec toi dans la même prière, ... dans la plus fervente des prières, ... afin que nous puissions être heureux, et nous rencontrer encore, sinon dans cette vie, au moins dansl'autre....

Adieu, ... je suis à toi, Eliza, à toi pour jamais : compte sur l'amitié tendre et durable

D'YORICK.

LETTRE XVIII.

ELIZA A YORICK.

Mon Yorick,

J'ESPÈRE que vos craintes sur ma santé et la couleur fraîche de ma cabine sont maintenant dissipées.... Mais, puisque telle est la volonté d'Yorick, ... je promets de prendre soin de

ma santé, un soin particulier, et pour l'amour de lui.

J'ai reçu vos lettres avec une satisfaction de cœur peu commune.... Je les ai reçues, et arrangées dans l'ordre que vous m'avez prescrit..: cet ordre n'était pas difficile à trouver, les dates m'ont servi dès que les numéros ont manqué.

Je les ai mises sous un couvert... Je les porterai sur mon cœur;... elles seront, en effet, pour moi, un tendre asile.... Mes tendres et silencieux amis,... je les lirai avec attendrissement,... je les consulterai, je leur obéirai.... Je les ai déjà amoncelées comme un trésor dans ma mémoire, et j'en éprouve les effets bienfaisans.

Ont-elles besoin d'autre ame que celle du sentiment et de la vérité? Ton cœur honnête et sensible s'y montre à chaque ligne, et les rend vivantes de sensibilité... La mienne renaît à chaque phrase, et sympathise avec ton ame.... Je me joins avec une égale sincérité à ta protestation, et j'implore du ciel la même colère, si ma candeur n'a pas été égale à la tienne.

Si je suis entraînée par les élémens qui me dérobent à mes amis, vous écrirez une lettre pour moi, et vous la regarderez comme venue de moi.

Écris, mon Yorick;... écris lorsque j'aurai quitté ce rivage!... lorsque je lutterai contre les vagues incertaines de ce fier élément;....

lorsque j'aurai perdu de vue les côtes blanchâtres de la terre qui te porte, terre heureuse par ta naissance;... écris une lettre pour ton Eliza.... Que ton imagination s'exerce dans sa plus grande étendue.... Imagine tout ce qui est tendre et obligeant, honnête et délicat,... l'affection la plus vive et la plus tendre, et ne crois pas que les pouvoirs de ton ame puissent surpasser dans leur expression les sentimens qui sont dans mon cœur.

Vous priez le ciel qu'il nous rende heureux, et nous fasse rencontrer encore dans ce monde ou dans l'autre.

Je donne plus d'étendue à votre prière..... Puissions-nous nous revoir encore sur cette terre, et après dans le séjour céleste!

ELIZA.

LETTRE XIX.

YORICK A ELIZA.

AH! plût à Dieu qu'il vous fût possible, mon Eliza, de différer d'une année votre voyage dans les Indes!... car je suis assuré dans mon cœur que ton mari n'a jamais pu fixer un temps si précis pour ton départ.

Je crains que M. B*** n'ait un peu exagéré... je n'aime plus cet homme; son aspect me tue...

Si quelque mal allait t'arriver, de quoi n'aurait-il pas à répondre? J'ignore quel est au monde l'être qui méritât plus de pitié, ou que je pourrais haïr davantage... Il serait un monstre à mes yeux!... Oh! plus qu'un monstre..... Mais, Eliza, compte sur moi; que l'idée de tes enfans ne soit pas un souci de plus pour toi.... Je serai le père de tes enfans.

Mais, Eliza, si tu es si malade encore.... songe à ne retourner dans l'Inde que dans un an.... Écrivez à votre mari;... exposez-lui la vérité de votre situation.... S'il est l'homme généreux et tendre que vous m'avez annoncé en lui,... je crois qu'il sera le premier à louer votre conduite. On m'a dit que toute sa répugnance pour vous laisser vivre en Angleterre, ne provient que de l'idée qu'il a malheureusement conçue que vous pourriez faire des dettes à son insu, qu'il serait obligé de payer... Quelle crainte!... Est-il possible qu'une créature aussi céleste que vous l'êtes, soit sacrifiée à quelques cents livres de plus ou de moins?.... Misérables considérations!... O mon Eliza, si je le pouvais décemment, je voudrais le dédommager jusqu'au moindre sou de toute la dépense que tu as pu lui causer!... Avec joie, je lui céderais les moyens que j'ai de subsister.... J'engagerais mes bénéfices, et ne me réserverais que les trésors dont le ciel a fourni ma tête pour ma subsistance future.

Vous devez beaucoup, je l'avoue, à votre

mari.... Vous devez quelque chose aux apparences et à l'opinion des hommes ; mais, Eliza, croyez-moi, vous devez bien autant à vous-même.... Quittez Déal et la mer, si vous continuez d'être malade ; je serai gratuitement votre médecin.... Vous ne seriez pas la première de votre sexe que j'aurais traitée avec succès....

Je ferai venir ma femme et ma fille ; elles pourront vous conduire, et chercher avec vous la santé à Montpellier, aux eaux de Barrège, à Spa, partout où vous voudrez.... Elles suivront tes directions, Eliza, et tu pourras faire des parties de plaisir dans tel coin du monde où ta fantaisie voudra te mener..... Nous irons pêcher ensemble sur les bords de l'Arno ; nous nous égarerons dans les rians et fleuris labyrinthes de ses vallées ; et alors tu pourras, comme je l'ai déjà entendu une ou deux fois, de ta voix douce et flexible, nous chanter, *je suis perdue, je suis perdue*,... mais nous te retrouverons, mon Eliza.

Vous rappelez-vous l'ordonnance de votre médecin ?.... Je m'en souviens bien, elle était telle que la mienne.... « Faites un exercice « modéré ; allez respirer l'air pur du midi de la « France, ou celui encore plus doux du pays « de Naples.... Associez-vous pour la route « quelques amis honnêtes et tendres...» Homme sensible ! il pénétrait dans vos pensées ;... il savait combien la médecine serait trompeuse et vaine pour une femme dont le mal n'a pris sa

source que dans les afflictions de l'ame. Je crains bien, chère Eliza, que vous ne deviez avoir confiance qu'au temps seul : puisse-t-il vous donner la santé, à vous qui méritez les faveurs de la charmante déesse, par vos vœux enthousiastes envers elle !

Je vous révère, Eliza, pour avoir gardé dans le secret certaines choses qui, dévoilées, auraient fait votre éloge.... Il y a une certaine dignité dans la vénérable affliction, qui refuse d'appeler à elle la consolation et la pitié.... Vous avez très-bien soutenu ce caractère, et je commence à croire, amie aimable et philosophe, que vous avez autant de vertus que la veuve de mon oncle Tobie. Mon intention n'est pas d'insinuer par-là que mon opinion n'est pas mieux fondée que la sienne le fut sur celles de madame Wadman ; et je ne crois pas possible à un *Trim* de me convaincre qu'elle est également en défaut ; je suis sûr que tant qu'il me restera une ombre de raison, cela ne sera pas.

En parlant de veuves,.... je vous en prie, Eliza, si vous l'êtes jamais, ne songez pas à vous donner à quelque riche nabab,.... parce que j'ai dessein de vous épouser. Ma femme ne peut vivre long-temps ; elle a déjà parcouru en vain toutes les provinces de France, et je ne connais pas de femme que j'aimasse mieux que vous pour la remplacer.... Il est vrai que ma constitution me rend vieux de plus de quatre-vingt-quinze ans, et vous n'en avez que vingt-

cinq.... La différence est grande ; mais je tâcherai de compenser le défaut de jeunesse par l'esprit et la bonne humeur.... Swift n'aima jamais sa Stella, Scarron sa Maintenon, ou Waller sa Sacharissa, comme je voudrais t'aimer et te chanter, ô femme de mon choix ! tous ces noms, quelque fameux qu'ils soient, disparaîtraient devant le tien, Eliza.... Mandez-moi que vous approuvez ma proposition, et que, semblable à cette maîtresse dont parle *le Spectateur*, vous aimeriez mieux chausser la pantoufle d'un vieux homme, que de vous unir au gai et jeune voluptueux.... Adieu ma Simplicia.

Je suis tout à vous,

TRISTRAM.

LETTRE XX.

ELIZA A YORICK.

Mon tendre Tristram,

Je voudrais faire pour vous tout ce qui dépendrait de moi, tout ce qui serait renfermé dans les bornes de mon devoir . . . mais il m'est impossible de différer mon voyage... Les ordres que j'ai reçus son irrévocables, et je dois me soumettre.

M. B..... n'exagère rien ; je me trouve beaucoup mieux ; et mes enfans, je l'espère, ne seront pas orphelins ; mais je vous remercie de votre générosité.... Je suis sensible autant qu'on peut l'être à l'élan de votre ame en leur faveur.

L'on vous a trompé sur le caractère de mon mari... il n'est pas si parcimonieux que vous l'imaginez ; et, s'il ne s'agissait que de la dépense, je pourrrais respirer long-temps encore l'air de l'Europe.... Des considérations plus tendres le forcent de presser mon retour dans l'Inde.... Soyez sûr que je ne suis pas sacrifiée à des vues d'intérêt.

Vous avouez que je dois beaucoup à mon mari... je ne suis que les suggestions de mon devoir, pour acquitter cette dette... la dette la

plus sacrée que je connaisse, et contractée de la manière la plus solennelle.

J'avoue que quelque égard que l'on doive à l'opinion publique.... les apparences et cette opinion respectable me retiendraient bien peu, si les circonstances me permettaient de quitter Déal pour aller rendre ce que je dois à l'amitié.

Vous serez toujours mon médecin, mais non pour la santé du corps. Abandonnez ce soin à ceux qui en font leur occupation...... Laissez-leur faire leurs observations et leurs prétendues recherches pour s'engraisser des angoisses et des tourmens d'un pauvre malade. . . . Que mon Yorick prenne pour lui la noble tâche de prescrire des ordonnances pour mon esprit, et de guérir les maux de l'ame.... C'est un emploi dans lequel on ne peut l'égaler, et auquel le ciel semble l'avoir particulièrement destiné, en lui donnant la faculté d'amollir et de fondre la dureté et l'insensibilité du monde corrompu.

Que ta fille et ta femme soient mieux occupées qu'à promener les douleurs de ton Indienne!...... Puissent-elles partager long-temps ton bonheur domestique! Si elles sentent comme je sens, elles regardent sans doute comme chose facile et agréable, tout ce qui peut te consoler et te plaire.

Je ne puis plus être de l'avis des médecins, quant au changement d'air et du lieu.... Je l'ai

essayé sans succès d'un bout du globe à l'autre bout.... Si leur remède était bon, l'air de l'Angleterre et ta conversation auraient eu plus d'effet que l'air de France ou de Naples ; mais il m'est impossible d'habiter ces lieux-ci plus long-temps.

Les peines de l'ame, produites par une trop grande sensibilité, et une bien faible constitution... voilà, je crois, un ensemble auquel les observations des plus habiles médecins tenteraient en vain de remédier.

Si je dois exciter la compassion de quelqu'un, que ce soit la tienne... cependant je ne voudrais pas que tu puisses jamais sentir de la pitié pour rien.

Ton cœur est si bon, si tendre, que si tu avais sujet de plaindre quelqu'un, je suis sûre que ton ame serait bien plus affectée que celle de l'objet de ta sensibilité. . . . Je voudrais qu'il n'y eût que les cœurs de pierre qui pussent avoir de la pitié, et ils en sont incapables.

Votre gaieté ne vous abandonne point... Vous me demandez, si jamais je deviens veuve, le ciel éloigne cet instant ! si je donnerai ma main à quelque riche nabab.

Je crois que je ne donnerai jamais plus ma main..... parce que je crains que mon cœur ne puisse aller avec elle... mais quant aux nababs, je les méprise tous.

Ces ames, qui se sont baignées dans le sang, pour acquérir d'immenses richesses ou du pouvoir, ont-elles quelque rapport avec l'ame d'Eliza?.... La sensible Indienne d'Yorick peut-elle supporter l'idée d'aucune espèce d'union avec les meurtriers de ses frères?..... Non.... que plutôt la honte et la misère soient mon partage.

Je méprise les richesses, comme la source commune et funeste du luxe et de l'orgueil..... L'or n'est utile et bon que dans les mains de la vertu, lorsqu'elle les étend pour soulager les malheureux... ou lorsque l'humanité, d'un œil tendre et inquiet, cherche la cabane du pauvre, pour y verser son superflu, pour ordonner à la larme qui tremble dans l'œil de la douleur, de se changer en expression de joie et de couler le long d'une joue, qui commence à sourire de reconnaissance.

Oui, mon Bramine, si j'étais veuve.... et si tu étais libre, je crois que je te donnerais ma main de préférence à aucun homme vivant.... Je m'unirais à ton ame.... Je m'unirais à mon ami, à mon bon génie.

Eh! qu'importe la différence des années? l'ame qui marche vers l'immortalité est toujours jeune; et ton ame, j'en suis sûre, a plus de vigueur que celle du commun des hommes.

Un grand poëte a dit : (*)

(*) Dryden.

« On ne peut assigner de cause certaine à « l'amour : ce rapport n'existe pas sur le visa« ge, mais dans l'ame des amans. »

Rapsodie à part.... J'espère que mistriss St... ne survivra pas à ce beau projet d'union... Vous dites qu'elle n'a plus rien à espérer des provinces de France... Tant mieux... Elle obtiendra la santé de son air natal à bien meilleur marché.

Cependant ton âge ne serait point un obstacle à notre union, et le soin de délier ta pantoufle me serait plus agréable que les attentions que pourrait avoir pour moi un jeune homme ardent et volage; mais je ne veux point que mistriss St.... ne puisse voir tout ceci... pour l'amour de ta paix domestique.

Je quitte la plaisanterie... et je suis bien sincèrement, bien sérieusement, avec la plus grande pureté d'affection, ton immuable

ELIZA.

P. S. Mon cœur battra d'impatience pour une réponse.... Soyez prompt à calmer ses battemens.

LETTRE XXI.

Yorick a Eliza.

Ma chère Elisa,

J'ai été sur le seuil des portes de la mort.... Je n'étais pas bien la dernière fois que je vous écrivis, et je craignais ce qui m'est arrivé en effet ; car dix minutes après que j'eus envoyé ma lettre, cette pauvre et maigre figure d'Yorick fut prête à quitter le monde. Il se rompit un vaisseau dans ma poitrine, et le sang n'a pu être arrêté que ce matin vers les quatre heures ; tes beaux mouchoirs des Indes en sont tout remplis . . . Il venait, je crois, de mon cœur... Je me suis endormi de faiblesse... A six heures je me suis éveillé, ma chemise était trempée de larmes. Je songeais que j'étais indolemment assis sur un sofa, que tu étais entrée dans ma chambre avec un suaire dans ta main, et que tu m'as dit :.... « Ton esprit a « volé vers moi dans les dunes, pour me don- « ner des nouvelles de ton sort ; je viens te « rendre le dernier devoir que tu pouvais at- « tendre de mon affection filiale, recevoir ta « bénédiction et le dernier souffle de ta vie... » Après cela tu m'as enveloppé du suaire ; ta

étais à mes pieds prosternée ; tu me suppliais de te bénir. Je me réveille ; dans quelle situation, bon Dieu ! mais tu compteras mes larmes ; tu les mettras toutes dans un vase.... Chère Eliza, je te vois, tu es pour toujours présente à mon imagination, embrassant mes faibles genoux, élevant sur moi tes beaux yeux, pour m'exhorter à la patience et me consoler ; toutes les fois que je parle à Lydia, les mots d'Esaü, tels que tu les as prononcés, résonnent sans cesse à mon oreille. . . « Bénissez-moi donc aussi, mon père... » Que la bénédiction céleste soit ton éternel partage, ô précieuse fille de mon cœur !

Mon sang est parfaitement arrêté, et je sens renaître en moi la vigueur, principe de la vie. Ainsi, mon Eliza, ne sois point alarmée . . . Je suis bien, fort bien . . . J'ai déjeuné avec appétit, et je t'écris avec un plaisir qui naît du prophétique pressentiment que tout finira à la satisfaction de nos cœurs.

Jouis d'une consolation durable dans cette pensée que tu as si délicatement exprimée, que le meilleur des êtres ne peut combiner une telle suite d'événemens, purement dans l'intention de rendre misérable pour la vie sa créature affligée ! L'observation est juste, bonne et bien appliquée.... Je souhaite que ma mémoire en justifie l'expression...

« Eliza, qui vous apprit à écrire d'une manière

si touchante?.... Vous en avez fait un art dans sa perfection. . . . Lorsque je manquerai d'argent, et que la mauvaise santé ne permettra plus à mon génie de s'exercer... je pourrai faire imprimer vos lettres, comme *les essais d'une infortunée Indienne*... Le style en est neuf, et seul il serait une forte recommandation pour leur débit; mais leur tournure agréable et facile, les pensées délicates qu'elles renferment, la douce mélancolie qu'elles produisent, ne peuvent être égalées, je crois, dans cette section du globe, ni même, j'ose dire, par aucune femme de vos compatriotes...

J'ai montré votre lettre à mistriss B.... et à plus de la moitié de nos littérateurs.... Vous ne devez point m'en vouloir pour cela, parce que je n'ai voulu que vous faire honneur en cela... Vous ne sauriez imaginer combien vos productions épistolaires vous ont fait d'admirateurs qui n'avaient pas encore fait attention à votre mérite extérieur. Je suis toujours surpris, quand je songe comment tu as pu acquérir tant de grâces, tant de bonté et de perfection..... Si attachée, si tendre, si bien élevée!... Oh! la nature s'est occupée de toi avec un soin particulier; car tu es, et ce n'est pas seulement à mes yeux, et le meilleur et le plus beau de ses ouvrages.

Voici donc la dernière lettre que tu dois recevoir de moi; j'apprends par les papiers publics que le comte de Chatham est entré dans

les dunes, et je crois que le vent est favorable... Si cela est, femme céleste, reçois mon dernier adieu... Chéris ma mémoire... Tu sais combien je t'estime, et avec quelle affection je t'aime, de quel prix tu m'es. Adieu...... et, avec mon adieu, laisse-moi te donner encore une règle de conduite, que tu as entendu sortir de mes lèvres sous plus de mille formes; mais je la renferme dans ce seul mot :

RESPECTE-TOI!

Adieu encore une fois, Eliza! qu'aucune peine de cœur ne vienne placer une ride sur ton visage, jusqu'à ce que je puisse te revoir; que l'incertitude ne trouble jamais la sérénité de ton ame, ou ne réveille une pénible pensée au sujet de tes enfans..... car ils sont ceux d'Yorick..... et Yorick est ton ami pour toujours. Adieu, adieu, adieu.

P. S. Rappelle-toi que l'espérance abrége et adoucit toutes les peines... Ainsi, tous les matins, à ton lever, chante, je t'en prie, chante avec la ferveur dont tu chanterais une hymne, mon Ode à l'Espérance, et tu t'asseyeras à la table de ton déjeuner avec moins de tristesse.

Que le bonheur, le repos et *Hygée* te sui-

vent dans ton voyage! puisses-tu revenir bientôt avec la paix et l'abondance, pour éclairer les ténèbres dans lesquelles je vais passer mes jours! je suis le dernier à déplorer ta perte : que je sois le premier à te féliciter sur ton retour!

Porte-toi bien!

LETTRE XXII ET DERNIÈRE.

Éliza a Yorick.

Mon Bramine,

Cette lettre est la dernière que tu recevras de moi, tandis que je vois encore la côte d'Angleterre..... Ile de bienfaisance et de liberté, ile (je le dis pour sa gloire) qui donna le jour à mon Yorick.

Comme je fus alarmée au premier mot de votre lettre!.... Votre mal m'a inspiré le plus vif attendrissement.

Un vaisseau rompu dans son sein.... O terreur! mon sang a bouillonné dans mes veines, et s'est fixé pres de mon cœur, lorsque j'en ai su la nouvelle.

O les mouchoirs que tu tiens de moi, que n'avaient-ils la vertu souveraine de dissiper ton mal!...... J'ai été heureuse, lorsque j'ai su que vous aviez dormi.... mais ce songe! Ciel, ne permets pas qu'il soit *prophétique*; préserve-moi du devoir pénible d'assister à la dissolution.

Tes larmes, je les conserverai dans un cristal...... Je pleurerai pour toi, et ces larmes se-

ront les tiennes, parce qu'elles seront versées pour toi.

Votre imagination a pénétré dans mes pensées, dans mes sensations.... elle m'a vue telle que je serais, si j'étais près de vous.... J'embrasserais vos genoux, je les presserais, et mes regards chercheraient à vous consoler.... car je ne pourrais que vous regarder : il me serait impossible de parler.

Je me joins à toi, pour bénir l'enfant de ton adoption.... notre Lydia.

Qu'il soit loué à jamais, l'être bienfaisant qui a guéri ta maladie et arrêté ton sang..... celui qui ranima dans ton sein les sources de la vie.

Oui, je l'espère, tout se terminera à la satisfaction de nos deux ames.... Je ne veux point, non je ne puis douter de la bonté, de la sagesse de celui qui te donna l'être.

Et vous me demandez qui m'apprit l'art d'écrire.... Ce fut mon Yorick. Si Eliza a quelque mérite.... Si son style a quelque charme.... si ses lignes coulent avec une liberté facile.... l'éloge vous en est dû, il vous appartient tout entier.

J'ai pris toute la peine possible pour vous dérober vos pensées... votre manière.... le choix et la délicatesse de vos expressions.... je prenais une plume, et je voulais toujours être Yorick.

Je dois cependant vous gronder..... Je le

dois, mon Yorick, pour avoir montré mes lettres..... Vous êtes blâmable d'exposer ainsi au grand jour les faiblesses d'Eliza.

Elle développe son cœur pour toi ; elle le laisse ouvert à tes yeux ; mais elle ne voudrait point qu'il fût ainsi montré sans voile, dans la plénitude de sa franchise.... Sans apprêt, elle laisse aller sa plume, et tout le monde, mon Yorick, n'est pas si bien intentionné.

Vous me dites qu'ils m'admirent..... fausse flatterie...... Leurs éloges sont trompeurs.... C'est à vous qu'ils s'adressent.... Ils vous trouvent aveugle sur mes défauts.... ils ont découvert votre prévention extrême pour tout ce qui vient de moi ; ils ne veulent pas vous troubler dans vos songes : ils vous admirent, ils vous considèrent.... Voudraient ils contrarier votre opinion.... c'est le respect qu'on a pour Yorick, qui produit les louanges données au faible mérite de son Eliza.

Nous sommes dans les dunes.... le vent est favorable.... Il annonce que nous mettrons à la voile cette nuit.... le capitaine lui-même vient de me l'apprendre... Je passe les momens qui me restent à épancher mon ame dans son sein.

Adieu, le plus estimable des hommes..... Bonne et sensible créature.... Adieu. Je respecterai, je chérirai ta mémoire. Toujours tu me seras présent. Mon estime répond à la tienne.

Je t'aime d'une égale affection.... Qu'Eliza soit toujours chère a ton cœur.

Je me respecterai pour l'amour d'Yorick, de mon Yorick qui est mon ami pour la vie.

Tous les matins je veux chanter ton hymne à l'espérance... et cependant je pleurerai sur notre séparation.....Adieu, mon Bramine, mon fidèle mentor, adieu.

Que la prospérité soit ta compagne, que la paix couronne tes journées, c'est le souhait de ton éternelle amie Eliza. Adieu, adieu.

P. S. J'écrirai par le premier vaisseau qui fera voile pour l'Angleterre.... Je ferai mon possible pour écrire. Adieu.

FIN DES LETTRES A ÉLIZA.

LETTRES DE STERNE.

LETTRE PREMIÈRE.

A. W. C. *Ecuyer.*

Coxwould, le 1 juillet 1764.

Je suis arrivé sain et sauf à mon petit hermitage ; et j'ai la certitude que vous ne tarderez pas à venir m'y joindre : puisque, pendant six mois, nous avons ensemble parcouru le cercle des plaisirs, il faut également que vous soyez de moitié dans ma solitude. Vous y trouverez le repos dont, tout jeune que vous êtes, vous devez avoir besoin ; nous aurons, à votre choix, de l'esprit, de l'érudition ou du

sentiment ; mes jeunes laitières vous feront des bouquets, et tous les jours, après le café, je vous menerai visiter mes nones ; cependant, n'allez pas tout de suite donner carrière à votre imagination ; laissez plutôt agir la mienne, ou du moins souffrez qu'elle vous raconte comment un charmant cloitre s'est élevé tout à coup dans une de ces régions fantastiques. Qu'est-ce que cela signifie, direz-vous? un moment. Je vais vous l'apprendre.

Il faut donc que vous sachiez qu'en prenant par la porte de derrière de ma maison, je me trouve bientôt engagé dans un sentier qui conduit à travers des prairies et des bosquets touffus ; je le suis, et, environ vingt minutes après, j'arrive aux ruines d'un monastère où jadis un certain nombre de vierges consacrèrent leur..... vie.... je sais à peine ce que j'allais écrire.... à la solitude religieuse. Toutes les fois que je me rends dans cet endroit, j'appelle cela *visiter mes nones*.

Ce site a quelque chose d'imposant et d'auguste ; un ruisseau coule au travers ; une haute colline, couverte de bois, s'élève brusquement du côté opposé, verse une ombre majestueuse sur tous les environs, et ne permet point à la pensée de s'égarer au delà ; jamais de pieuses solitaires ne trouvèrent une retraite plus propre à les sanctifier. Aujourd'hui ce serait une véritable découverte pour un antiquaire : il n'aurait pas trop d'un mois pour déchiffrer ces

ruines; mais, je ne suis point antiquaire, vous le savez; par conséquent je viens ici dans des vues bien différentes, et que je crois meilleures, c'est-à-dire, pour me déchiffrer moi-même.

Appuyé sur le portail, dans l'attente de la rêverie, je considère le ruisseau qui s'éloigne en murmurant; j'oublie le spleen, la goutte et le monde envieux; ensuite, après avoir fait un tour sous ces portiques délabrés, j'évoque toute la communauté, je prends la plus jolie des sœurs, je m'assieds à côté d'elle sur une pierre que des aunes couvrent de leurs rameaux, et là je fais. Quoi? j'interroge son joli petit cœur que je sens palpiter sous ma main; je devine ses désirs; je joue avec la croix qui pend à son col. En un mot, je lui *fais l'amour*.

Fi! Tristram, vous extravaguez. Point du tout, je vous déclare que je n'extravague point; car, quoique les philosophes, parmi nombre d'autres absurdités, aient dit qu'un homme amoureux n'était pas dans son bon sens, je soutiens, envers et contre tous, qu'il n'est jamais plus raisonnable, ou pour mieux dire, plus conséquent à sa manière de sentir, que lorsqu'il poursuit quelque *Armide*, ou quelque *Angélique* de son invention. Si vous êtes actuellement dans ce cas, je vous pardonne le temps que vous passez loin de moi: mais si ma lettre vous trouve au moment où votre flamme viendra de s'éteindre, et avant que vous

ayez pu en allumer une nouvelle ; et si vous ne prenez tout de suite la poste pour venir me joindre avec mes nones, je ne cesserai de vous gronder en leur nom et au mien ; quoique, après vous avoir bien chapitré, je pense que je me sentirai toujours,

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE II.

Coxwould, 17 juillet, 1764.

Eh bien ! vous avez donc été visiter le siége de l'érudition? si j'avais pu le prévoir, j'aurais fait ensorte que vous y eussiez trouvé quelque chose en manière d'épître, avec une demi-douzaine de lignes de recommandation au principal du collége de Jésus. Ce digne homme était mon surveillant dans mes études : tant que j'ai vécu sous sa direction, il m'a toujours lâché la bride, ce qui prouve son discernement, car je n'étais pas né pour suivre la route commune ; je ne pouvais aller qu'à côté du grand chemin: il avait assez de bon sens pour s'en apercevoir et pour ne pas serrer le licol. En effet, je ne suis nullement propre à l'attelage ; l'amble est ma véritable allure ; et, pourvu que je ne lâche de ruade ni d'éclaboussure sur personne, quelqu'un a-t-il le droit de venir m'arrêter au nom du sens commun? que les bon-

nes gens rient, si tel est leur plaisir, et que grand bien leur fasse; et réellement si, au lieu d'une lettre, j'écrivais un livre, je démontrerais la vérité de ce que je disais une fois à un grand homme d'Etat, orateur, politique, etc. Je disais donc que *toutes les fois que nous sourions, et mieux encore lorsque nous rions complètement, nous ajoutons quelque chose à notre portion de vie.*

Mais, peut-on rester cinq jours à Cambridge? en vérité cela passe les bornes de ma faible intelligence : n'auriez-vous pas mieux employé votre temps, si vous aviez poussé vos courageux bidets vers Coxwould?

Vous vous êtes amusé sans doute à critiquer un trou sur quelques-uns des pans de la maussade architecture de Gibb; à mesurer la façade de la bibliothèque du collége de la Trinité; à examiner les perfections gothiques de la chapelle du collége royal; ou, ce qui vaut mieux, à boire du thé et à parler sentiment avec miss Cookes, ou à déranger M. Gray par une de vos visites enthousiastes.

Mais dites-moi, je vous prie, pendant tout ce temps, que faites-vous de S....? il n'est pas homme à examiner curieusement les pesans murs des colléges ou les portraits moisis de leurs fondateurs, ni à s'égarer, comme moi, sous les saules qui couvrent les bords verdoyans de Cam, pour y évoquer les Muses : il appellerait plutôt un sommelier. Poltron com-

me vous êtes, comment pouvez-vous faire deux lieues ensemble dans la même chaise? c'est sans doute par cette admirable souplesse d'esprit que vous possédez quand il vous plait, quoique cela ne vous plaise pas toujours. En effet, je ne sais pas pourquoi l'on prendrait ses habits de cour pour aller voir des marionnettes; mais, d'un autre côté, l'on ne doit pas se parer exclusivement pour ceux qu'on aime, quoiqu'il y ait quelque chose de noble dans cette façon d'agir. Le monde, mon cher ami, demande un autre système: car, tant que les hommes seront ingrats et faux, cette confiance illimitée, cet héroïsme de l'amitié que je vous ai entendu pousser jusqu'au délire, est d'une conséquence vraiment dangereuse.

Je serais en état de prêcher un sermon là-dessus, et, en vérité, dans ma chaire, je ne serais pas plus sérieux que je le suis actuellement. Ainsi s'évanouissent les projets de cette vie: quand j'ai pris la plume, j'avais l'humeur gaie et semillante; maintenant me voilà devenu grave et solennel comme un concile; mais, pour reprendre ma contenance ordinaire, je n'ai qu'à voir un âne braire sur ma palissade.

Quittez, quittez votre Lincolnshire, et venez dans mon vallon; ne voyez-vous pas que vous obsédez S....? toutefois rappelez-moi tendrement à lui et cordialement à vous-même, car,

je suis bien véritablement, votre, etc.

LETTRE III.

A W. C. *Ecuyer.*

Coxwould, le 5 août, 1764.

Vous voilà donc au temple de S...., où le thé, les conversations érudites vous captivent entièrement. Je commence presque à me faire une idée de cette confusion que vous appelez classique : n'est-ce pas une rage de traiter d'anciens sujets à la moderne, et de modernes sujets à l'antique? ne déraisonnez-vous pas l'un et l'autre, et votre imagination ne vous fait-elle pas accroire que vous êtes à Sinuesse, à côté de Virgile et d'Horace, ou à Tusculum, entre Cicéron et Atticus? oh! quel plaisir pour moi, si, à travers une touffe de lauriers, je vous voyais entouré de colonnes, sous un superbe dôme, parler, en vous enivrant de thé, des hommes qui chantaient les douces inspirations du Falerne!

Que vous devez être un couple bien maussade! en vérité, pour ne pas vous croire un homme perdu, il faut toute la confiance que j'ai dans le pouvoir régénératif de ma société; mais hâtez-vous, mon bon ami; recourez-y promptement : si vous vous proposez de revi-

vre, n'attendez pas que vous soyez à l'agonie pour faire appeler le médecin.

Vous ne savez pas tout l'intérêt que je prends à votre santé. N'ai-je pas ordonné qu'on reblanchit tout le linge, même avant qu'il fût sale, afin que vous puissiez tous les jours en avoir de blanc à table, et une serviette par-dessus le marché? n'ai-je pas fait une espèce de moulin à vent qui m'assourdit de son cliquetis, et cela pour le placer sur mon beau cerisier, afin que les oiseaux écornifleurs ne touchent point à votre dessert? est-il besoin de vous dire qu'à souper, vous aurez de la crême et du caillé? faites bien vos réflexions, et laissez S.... aller tout seul aux sessions de Lincoln, où il pourra disserter sur ses auteurs avec les juges du pays: pendant ce temps-là nous philosopherons et nous sentimentaliserons. Ce dernier mot est né sous ma plume; il est bien à votre service, ou à celui du docteur Johnson. Vous vous assiérez dans mon cabinet, où, comme dans une boîte d'optique, vous pourrez vous amuser à considérer le spectacle du monde, à mesure que j'en offrirai les différens tableaux à votre imagination. C'est ainsi que je vous apprendrai à rire de ses folies, à plaindre ses erreurs, et à mépriser ses injustices. Parmi ces différentes scènes, je vous offrirai une jeune et sensible demoiselle : une douleur amère aura fixé une larme sur sa belle joue. Après avoir entendu le récit de son infortune, vous tirerez un mou-



choir blanc de votre poche pour essuyer ses yeux et les vôtres. Ensuite vous irez vous coucher, non avec la demoiselle, mais avec la conscience d'un cœur susceptible de s'attendrir; vous en trouverez l'oreiller plus doux, le sommeil plus suave, et le réveil plus gracieux.

Vous rirez de mes vestibules attiques, car j'aime les anciens autant qu'on doit les aimer; mais, parmi leurs beaux écrits et leurs vers sublimes, je défie l'admirateur le plus outré de me citer une demi-douzaine d'histoires vraiment intéressantes, et c'est encore beaucoup.

Si vous n'arrivez bientôt, j'aurai fait sans vous un autre volume de Tristram. Que Dieu vous bénisse!

Je suis bien véritablement, votre, etc.

LETTRE IV.

A . . . . .

Coxwould, le 8 août, 1764.

Je suis affligé de votre chute: puisse-t-elle être la dernière que vous ferez dans ce monde! à mesure que je forme ce vœu, mon cœur pousse un profond soupir; et je crois, mon ami, que vous ne le lirez pas sans qu'il vous en échappe un autre.

nous soyons seuls. En un mot, je voudrais être votre *Mentor*, ne fût-ce que pour un pauvre petit mois. Soyez le mien le reste de l'année, et même jusqu'à la fin de mes jours, si cela vous plaît.

Mon cher ami, je ne prétends pas amortir, par un narcotique, cette sensibilité naturelle pour laquelle je vous aime, ni cette bouillante imagination qui prête une grâce si intéressante à la jeunesse polie, mais je désire bien sincèrement vous apprendre à ne pas trop rechercher le monde, et à ne pas vouloir lui plaire plus qu'il ne le mérite. Cependant, ne pensez pas, je vous prie, que je veuille plonger mon jeune *Télémaque* dans une méfiance aveugle et absolue. Loin de vous une passion aussi lâche et aussi vile! je vous jetterais plutôt dans les bras de *Calypso*, afin, du moins, que quelques instans de plaisir fussent mêlées à vos peines; mais entre se fier à tout le monde et ne se fier à personne, on trouve sur la route un point difficile à saisir; et je connais si bien la carte, que je puis mettre le doigt dessus, et vous y conduire sans tâtonner. Je pourrai, je crois, vous donner tant de bonnes raisons, que vous n'hésiterez point à marcher dans cette voie. Je vous y accompagnerai, et, si vous le permettez, je vous servirai de *Cicerone*. Je désire donc beaucoup de vous voir, et de jaser avec vous sur cet objet, ainsi que sur bien d'autres.

5. 8.

Quant à votre incommodité actuelle, qu'elle ne vous inquiète point ; vous pouvez, sans nul inconvénient, arriver à petites journées : je me charge d'être votre garde-malade, votre chirurgien, de faire chauffer tous les soirs votre verjus, d'en étuver votre foulure, et de disserter comme un docteur. Dites-moi donc, je vous prie, le jour où je pourrai vous trouver à Yorck ? en attendant, et toujours, puisse la bonne Providence veiller sur vous ! tel est le vœu sincère de,

votre affectionné, etc.

LETTRE V.

A W. C...... *Ecuyer.*

Mercredi matin.

Vous trouverez, au lieu de moi, cette lettre Hewit ; car j'ai attrappé, je ne sais comment, un très-violent rhume, et je ne puis aller. Comme je voudrais, s'il était possible, vous recevoir avec mes meilleurs yeux, et vous faire le meilleur accueil, je me ménage une sorte de rétablissement pour votre arrivée : cependant la toux ne me laisse aucun relâche, et, dans ce moment, j'ai la voix si enrouée, qu'à peine puis-je me faire entendre de l'autre côté de ma table.

Cette espèce de phthisie me conduira tôt ou tard dans mon dernier gîte, loin de ce triste monde; et peut-être, mon cher ami, plutôt que nous ne pouvons le penser, vous ni moi. Vous direz, sans doute, qu'il faut que je sois bien mélancolique moi-même, pour écrire d'une manière aussi grave! mais, sachant très-bien que la mort se sert de cette maudite toux pour miner ma pauvre machine, ce n'est pas là le cas de plaisanter. A la vérité, j'aime le rire et le divertissement autant qu'aime qui vive, mais je ne m'accoutume pas à l'idée d'être un des figurans de la *danse des morts d'Holbein*. D'ailleurs, ma route est bien avancée; autant vaut dire qu'elle est finie, puisque plus de la moitié de mon temps se passe à tousser. Il est bien incivil: que dis-je? il est, ma foi, bien lâche à ce coquin de temps, de m'enlever les esprits avec lesquels je l'ai tué tant de fois!

Ce n'est pas tout. J'ai encore quarante volumes à écrire; je les ai annoncés de la manière la plus positive; j'en ai pris l'engagement avec vous et avec moi. Cependant, si je ne puis me ravoir de ma maigreur anatomique, comment tiendrai-je ma parole d'auteur, d'honnête homme, et, ce qui est d'une bien plus grande importance, ma parole d'ami? ce n'est pas une besogne susceptible d'être faite par procureur: quand je nommerais cinquante exécuteurs testamentaires, en y joignant encore un

régiment d'administrateurs et de substituts ; ils auraient beau prendre la plume et se mettre à l'ouvrage, ils n'opereraient jamais comme moi.

Mais, comme mon imagination galope ! comme je me laisse entrainer au courant de ma plume ! je suis à cent lieues de l'idée qui voltigeait devant moi lorsque j'ai commencé ma lettre. Je me surprends encore ici dans mon tort : en effet, quel chemin n'y a-t-il pas de la tombe de mon grand père à la mienne ! et c'est pourtant à la sienne que j'aurais désiré vous conduire !

Je sais très-bien que, quoique vous ayez une foulure au pied, vous ne sauriez passer par Yorick sans fourrer la tête dans sa cathédrale, et vous donner le temps de faire le peu de réflexions qu'un tel bâtiment est propre à inspirer : lors donc que vous y serez, dites au bedeau de vous conduire à la tombe de l'archevêque Sterne : c'est le même dont vous avez vu le portrait à Cambridge, et dont vous vous plaisiez à dire que la ressemblance était frappante avec moi : vous trouverez cette même ressemblance dans la statue de marbre qui relève ce monument. Si je mourais dans ce coin du monde, je ne serais pas fâché d'être déposé dans cette partie de l'église, pour y dormir de mon dernier sommeil à côté de mon pieux ancètre.

C'était un bon prélat et un honnête homme.

Si ce qu'on dit de nous deux est vrai, ce que je désire par rapport à lui, mais non pas relativement à moi, je n'ai pas la moitié de ses vertus. Pour me servir d'une expression échappée à table à l'un de ses successeurs, « mes idées sont quelquefois trop *désordonnées* pour un homme qui est dans les *ordres*. » Cependant, quoique je ne tienne pas le haut bout à l'assemblée du clergé de monseigneur, dans le particulier, il me traite on ne peut pas plus cordialement.

Après demain, je compte vous embrasser à ma porte : en attendant, mon cher ami, que Dieu vous bénisse ! Et toujours,

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE VI.

A . . . . . .

Coxwould, lundi matin.

Je vous pardonnerai vos délais, s'il est vrai, comme on me l'a dit, qu'avec votre jambe malade, vous reposez actuellement sur un sofa, dans le salon de mistriss. On ajoute que votre thé, votre café sont préparés par ses deux aimables filles dont l'une a des charmes suffisans pour les trois Grâces ; qu'elles vous chantent des duo et accompagnent leur voix céleste des

sons mélodieux de la harpe; tandis que, couché sur le damas, vous avez l'air de régner sur ce petit monde de raison et de beauté qui vous entoure.

C'est tout au plus, mon bon ami, s'il y a quarante-huit heures que vous connaissez les aimables personnes dont la société vous ravit et vous enchante. Je ne fais cette observation que pour avoir le plaisir de vous en faire une autre, c'est-à-dire que vous avez appris l'art vraiment consolant de vous mettre à votre aise avec les dignes gens, lorsque vous avez le bonheur de les rencontrer. Vanité à part, je puis réclamer l'honneur de vous avoir donné pour maxime que, la vie étant si courte, il faut se dépêcher de former les liens tendres et heureux qui l'embellissent. C'est une misérable perte de temps, un soin vil et méprisable, que de prendre, l'un à l'égard de l'autre, les mêmes précautions qu'un usurier qui, pour prêter moins dessus, cherche une paille dans un diamant qu'on lui donne en gage. Non : si vous rencontrez un cœur digne d'habiter avec le vôtre, et si vous vous sentez réellement vous-même susceptible d'une pareille union, la chose peut être arrangée en cinq heures tout aussi-bien qu'en cinq années.

Salut, ô aimable sympathie! toi qui peux rapprocher deux cœurs, les confondre l'un dans l'autre, et cimenter à jamais cette union que la nature avait préparée par une heureuse

conformité de goûts et d'inclinations ! Garrick m'a écrit un pot-pourri de lettre. J'ai beau la soumettre à tous mes procédés chimiques, je ne puis en extraire un seul atome sympatique. Je suis cependant joyeux de trouver l'occasion de lui faire une courte réponse, afin de pouvoir adresser un long *post-scriptum* à sa *Cara Sposa*.

J'aime Garrick sur le théâtre plus que rien au monde, excepté madame Garrick hors du théâtre ; et s'il était un cœur où je voulusse obtenir une place, ce serait certainement celui de cette femme incomparable ; mais je suis un trop grand pêcheur pour approcher de tant de perfection ; c'est assez pour moi de baiser humblement le seuil de la porte : qu'il me soit du moins permis d'y faire une génuflexion, et d'adresser de loin mon oraison jaculatoire.

Depuis une vingtaine d'années, je me demande souvent à quoi peut aboutir cet esprit d'idolâtrie qui me ramène toujours aux pieds des belles ; et si après avoir eu dans mon jeune temps une jeune fille pour aplatir mon oreiller, je ne pourrais pas en trouver une dans mes vieux jours pour me donner mes pantoufles ; mais je n'ai pas besoin de m'inquiéter, ni de vous inquiéter vous-même de ces sortes de conjonctures, car je sens bien qu'il ne me reste pas assez de vie pour en faire l'essai.

Je reçois à l'instant une lettre de votre ai-

mable hôtesse, qui est déterminée à ne vous laisser partir que lorsque j'irai vous chercher. Demain donc, vers midi, je vous embrasserai, vous, elle, et les demoiselles.

Je suis très-cordialement, votre, etc.

LETTRE VII.

A . . . . . *Écuyer.*

Du château de Crazy.

QUOIQUE je sois persuadé que vous ne me croyiez pas seulement prêt à rire avec ceux qui rient, mais encore à pleurer avec ceux qui pleurent, il est pourtant vrai, mon cher ami, que je n'ai pu m'empêcher de sourire au récit de votre mésaventure; et *Hall*, à qui j'ai communiqué votre lettre, car vous voyez que je suis au château de *Crazy*, en a ri jusqu'aux larmes.

Vous ne devez pas supposer, que dis-je? vous ne pouvez imaginer qu'aucun de nous ait voulu se moquer de votre chagrin, car vous savez que je vous aime, et *Hall* dit que vous êtes un garçon qui promet; mais nous rions de cette aimable simplicité de votre caractère, qui ne se figure pas qu'on puisse être éclaboussé dans un monde rempli de boue. Qu'il a fallu bien peu de temps pour vous enlever cette

heureuse confiance ! car, à quelques piéges, à quelques duperies qu'elle nous expose, je la regarde comme un sentiment délicieux. Vous ouvrez à peine le volume de la vie, et vous êtes tout étonné de trouver une tache à la première page ; mais, hélas ! mon cher, si vous continuez, vous trouverez des pages entières si pleines de taches et de ratures, qu'à peine pourrez-vous en déchiffrer les caractères. Il est triste, je l'avoue, de semer les germes du soupçon dans un cœur qui ne le connaissait point encore ; de ternir la fleur de l'espérance, qui anime l'instant du départ, par l'image des ornières et des dangers qu'on trouvera nécessairement sur la route : mais, d'après notre propre constitution et d'après l'organisation du monde, tel est le devoir de l'amitié. Après tout, s'il ne vous en a coûté que quelques guinées pour vous apprendre à vous tenir sur vos gardes, vous avez fait un bon marché. Consolez-vous donc, et plus de doléances.

Vous me direz peut-être que ce n'est pas la perte, mais uniquement le procédé qui vous indigne, et que vous ne pouvez digérer d'avoir été traité avec autant d'ingratitude. *Hall*, qui rit toujours, m'ordonne de vous dire, pour votre consolation, que celui qui *dupe* est toujours un *coquin*, tandis que celui qui est dupé peut être un *honnête homme* : mais c'est un *cynique* qui administre ses remèdes à sa manière. Quant à moi, si j'avais à vous consoler

la mienne, je vous dirais que la reconnaissance n'est pas une vertu aussi commune qu'elle devrait l'être à tous égards. Cependant, mon cher ami, ne croyez pas que l'ingratitude soit une production des temps modernes ; il paraît qu'elle existait au commencement du monde, et qu'elle continuera de l'avilir jusqu'à ce que nous nous rendions à la vallée de Josaphat. Vous devez avoir lu, je crois même avoir écrit un sermon là-dessus, que de tous les lépreux qui furent guéris, il n'y en eut qu'un qui s'avisa d'aller rendre grâce. Je ne dis pas cela pour vous consoler par le spectacle des misérables coutumes du monde ; mais afin que vous ne soyez pas tenté de vous croire plus maltraité que les autres ; car c'est l'opinion commune des jeunes gens qui, comme vous, sensibles jusque dans la moindre fibre, n'ont jamais éprouvé ce choc, cette collision qui, dans les circonstances fâcheuses, éveille la précaution, ou du moins nous habitue à la patience.

Mais je suis presque certain que, lorsque vous recevrez ma lettre, le sourire enchanteur de quelque beauté vous aura fait oublier vos infortunes Faites-moi part de vos projets pour l'hiver prochain, si toutefois vous en avez formé. Je pense, sauf meilleur avis, que vous pourriez quitter les plaisirs et les brouillards de ce maudit climat, pour aller hiverner avec moi sous le beau ciel du Languedoc. Votre société me ferait du bien ; la mienne ne vous

ferait pas de mal ; je le pense du moins ; et nous arriverions à Londres assez tôt pour voir Renelagh, à l'entrée des beaux jours. Répondez-moi là-dessus, et adressez-moi votre lettre ici, car j'achèverai d'y passer le mois de septembre ; et sur ce, Dieu vous bénisse et vous donne de la patience, si vous en avez besoin.

Je suis,

à vous très-cordialement, etc.

LETTRE VIII.

A W . . . C . . . *Écuyer.*

Coxwould, le 11 juin 1765.

Burton vous a donc dit sérieusement et avec un air fâché, que je m'étais permis, à Bath, de jeter du ridicule sur mes amis les Irlandais ; et qu'à la table de lady *Lepel* j'avais fait rire à leurs dépens une nombreuse compagnie ? Rien n'est plus faux, je vous jure : il faudrait me supposer un autre caractère pour me croire capable de cet excès d'ingratitude. Il n'est pas dans mon chapitre des possibilités de donner à *Burton* une contenance grave, lui dont la physionomie toujours ouverte ne semble faite que pour exprimer le sourire d'un cœur honnête.

Mon intention n'a jamais été de dire quelque chose d'impoli sur son compte. Je n'ai jamais connu personne dont les qualités fussent plus liantes, ni les inclinations plus généreuses. Il m'invita chez lui de la manière la plus gracieuse, car c'était de tout son cœur; et je lui souhaiterais les trésors de Crésus, afin que sa libéralité pût se mettre entièrement à son aise. Les heures les plus délicieuses de ma vie, je les ai passées avec lui et avec les belles femmes de son pays. Il faudrait être fou pour trouver quelque chose à redire en lui ou en elles. Là, j'ai vu la charmante veuve *Moor*, avec laquelle je voudrais passer le reste de mes jours, si les lois ne m'assignaient un autre terrain. La jolie *Gore*, avec sa belle taille et sa figure grecque: elle est née, j'en suis sûr, pour faire le bonheur d'un homme qui saura connaître le prix d'un cœur tendre. Je ne dois pas oublier une autre veuve, l'intéressante madame *Vesey*, avec sa belle voix et ses cinquante autres perfections. Moi, les railler! c'est une chose qu'on ne peut ni dire, ni croire, parce qu'elle est fausse et invraisemblable. A la vérité, j'ai parlé d'elles pendant une heure; mais sans mêler à mes discours rien qui sentît l'épigramme ou le sarcasme. J'ai parlé d'elles comme elles auraient pu désirer que j'en parlasse, le sourire sur les lèvres, l'éloge dans la bouche, la joie dans le cœur et le verre à la main. D'ailleurs, je suis moi-même leur compatriote:

mon père a été long-temps en garnison en Irlande, avec son régiment; et ma mère y était avec lui lorsqu'elle me mit au monde. Veuillez donc bien persuader à toutes ces bonnes gens qu'on m'a du moins mal entendu, car il est impossible que lady *Barrymore* ait voulu me faire parler.

Si vous en trouvez l'occasion, lisez cette lettre à *Burton*: assurez-le de mon estime et de mon respect le plus sincère, ainsi que toute son aimable société; et dites, en ma faveur, quelque chose de tendre et d'agréable à l'oreille de mes jolies provinciales. Ne souffrez pas qu'elles nourrissent davantage un injuste ressentiment contre moi. Si jamais il vous arrive un malheur de cette nature, je saurai vous rendre la pareille.

Je vis ici dans tout le désœuvrement d'un cœur parfaitement libre. Je vous attendrai jusqu'au commencement du mois prochain: si vous n'arrivez point, j'acheverai de passer l'été au château de *Crasy*, ou à *Scarbourough*. Mais, dès le commencement d'octobre, tout-à-fait au commencement, je me propose d'arriver dans la rue de Bond avec mes sermons, et après avoir tout arrangé pour leur publication: alors... Oh! je deviens fou de l'Italie, où vous feriez bien de m'accompagner. J'espère, toutefois, que dans cet intervalle j'aurai le plaisir de vous voir ici. Cela vaut mieux, après tout, que

d'être aux eaux de Bristol à jouer le *Strephon* avec quelques nymphes éthiques; mais faites comme il vous....

Je suis,

bien sincèrement, votre, etc.

LETTRE IX.

A....

Je n'ai pu répondre à votre lettre comme vous le désiriez; car, au moment où je l'ai reçue, j'ai cru que tous mes projets étaient pour long-temps réduits en cendre, où, pour mieux dire, évaporés en fumée. Il n'y avait pas une demi-heure qu'un messager, monté sur un cheval essoufflé, venait de m'apprendre que la maison presbytérale de... était en feu, et qu'elle brûlait comme un tas de fagots. Tandis que je me préparais à revoir ma maison déjà brûlée, votre lettre est arrivée fort à propos: elle m'a bien consolé sur la route, car j'y vois, à n'en pouvoir douter, que s'il ne me restait plus de gite, ni de guenille pour couvrir mon corps, je serais sûr de trouver chez vous un asile et une chemise blanche par-dessus le marché.

Enfin, par la négligence de mon vicaire, de sa femme, ou de quelqu'un des leurs, il faut

que je tire une maison de mon gousset. Ce que je dis est à la lettre, car il faut que je rebâtisse le presbytère à mes frais : autrement l'église d'York, de qui je le tiens originairement, serait obligée de le faire ; et, en bonne raison, cela ne doit pas être. C'est une perte pour moi d'environ deux cents livres, outre ma bibliothèque, etc., etc. Maintenant vous voilà tranquille sur l'emploi que je pourrai faire du produit de mes sermons. Quand vous me témoignâtes vos inquiétudes à cet égard, je vous dis que quelque diable d'accident y mettrait bon ordre : en effet, il m'en pendait un à l'oreille dont je ne parlai point. Il n'est pas survenu, ni rien qui lui ressemble ; mais il peut encore arriver, car j'en sais quelque chose ; et alors c'en est fait de mon fief sermonaire.

Je crains bien à présent qu'il ne faille écrire la plus grande partie de ces sermons dans la maison brûlée, et les débiter plus d'une fois dans l'église à qui elle appartient. Leur produit servira pour un objet qui ne m'était jamais venu dans l'idée : mais tel est le train de ce monde. C'est ainsi que les choses y sont cousues ou plutôt décousues, car je commence à douter que, l'hiver prochain, nous puissions voir le gladiateur mourant. Ce qui m'affecte le plus dans tout ceci, c'est l'étrange conduite de mon pauvre vicaire : ce n'est pas que je prétende qu'il ait mis le feu à la maison ;

Dieu sait que je n'en accuse ni lui ni personne ! mais la chose était à peine arrivée, qu'il a fui comme *Paul* à *Tarse*, dans la crainte de quelque poursuite de ma part.

Je suis grièvement blessé de voir que ce malheureux homme ait pu me supposer capable d'ajouter à ses infortunes ; car, à travers toutes mes erreurs et mes folies, je ne crois pas, dans aucune période de ma vie, avoir rien fait qui puisse autoriser l'ombre d'une pareille supposition. D'ailleurs, il m'enlève toute la consolation que je pouvais tirer de cet accident ; c'est-à-dire, que, puisqu'il avait plu au ciel de le priver d'une habitation, j'aurais eu le plaisir de recueillir dans une autre, lui, sa femme et son enfant. Je pense que c'eût été dans celle où j'aurais vécu moi-même. Enfin, celui qui lit dans mon cœur et qui me jugera sur mes pensées les plus secrètes, celui-là, dis-je, sait que le frisson ne m'a saisi qu'au moment où l'on m'a dit que la crainte de ma colère avait fait prendre la fuite à ce pauvre imbécille.

La famille de C.... a pour moi des bontés outre mesure : elle en a toujours usé de cette manière à mon égard. Ce sont de ces sortes de gens que vous aimeriez à la folie, et je compte bien vous présenter chez eux avant la fin de l'été ; mais, si j'ai bonne mémoire, il me semble que vous connaissez déjà la charmante

fille de la maison : eh bien ! le reste, quoiqu'avec moins de jeunesse, ou moins de beauté, est tout aussi aimable qu'elle. Ne pouvant vous laisser sur un meilleur sujet de méditation, etc., je vais prendre congé de vous. Puisse le ciel vous bénir ! Sous peu de jours vous entendrez parler encore de

votre fidèle et affectionné.

Je vous écris ceci d'York où vous pourrez m'adresser votre réponse.

LETTRE X.

A.... *Ecuyer.*

J'AI reçu, mon cher ami, votre réponse affectueuse. Vous devez savoir qu'elle est telle que je la désirais, et telle que je l'attendais de votre part. J'aurais été bien embarrassé, si vous m'aviez écrit d'un autre style ; mais entendons-nous, s'il vous plaît : mon embarras n'eût été que relativement à vous, car, quoique je sois bien aise que vous me fassiez, de la manière la plus gracieuse, toutes les offres d'une amitié qui ne connaît point de bornes, je suis presque aussi flatté de voir que l'état de mes finances me permette de ne pas les accepter.

J'ai fait marché pour la reconstruction de

mon presbytère ; j'ai pris des arrangemens avec toutes les parties intéressées, et cela d'une manière beaucoup plus satisfaisante que je ne devais l'attendre. J'étais impatient de terminer cette affaire, afin qu'elle ne pût devenir une source de dilapidation pour la fortune de ma femme et de Lydie, car je n'ai pas lieu de croire qu'après ma mort, les..... de..... eussent pour elles plus de bienveillance qu'ils n'en ont eu pour moi ; pour moi qui, n'étant qu'un pauvre vicaire, avais assez d'orgueil pour mépriser leurs révérences, et assez d'esprit pour amuser les autres à leurs dépens : mais que Dieu leur pardonne comme je le fais moi-même ! Ainsi soit-il.

J'ai écrit à *Hall* le récit de mon désastre : il veut, dans sa réponse, que je m'en console avec une *hypothèse*. Tullius, l'orateur, le philosophe, le politique, le moraliste, le consul, etc., etc., etc., adopta certain genre de consolation lorsqu'il perdit sa fille, comme il le dit ingénument à chacun de ses lecteurs ; et, si nous devons l'en croire, ce fut avec succès. Maintenant il faut que vous sachiez que ce *Tullius* était comme mon père ; je veux dire *M. Shandy* ou *Shandy Hall :* les revers qui fournissaient à ce dernier l'occasion de déployer son éloquence, n'étaient pas moins agréables pour lui, que les faveurs qui l'obligeaient à se taire. Ces deux grands hommes étaient fous des hypothèses, et je vais vous en rapporter

une qui n'est ni de Cicéron, ni de mon père, mais du seigneur de *Crazy*.

Vous saurez donc que ce seigneur, mon ami, je puis même ajouter le vôtre, eut un moment de paresse orgueilleuse ; que, dans ce moment, il forma le projet d'avoir un carrosse à la ville pour ménager ses jambes le jour, et le voiturer le soir à Renelagh. Après avoir consulté le sellier, il mit de côté cent quarante livres pour cet objet, et m'en écrivit un mot. Trois mois après, lors de mon arrivée à la ville, je trouve un billet de *lord Spencer* qui m'invite à dîner avec lui le dimanche suivant. A peine avais-je lu ce billet, que le char pompeux me revint dans l'idée. Je sortis donc pour aller m'informer de la santé de *Hall*, et en même temps lui emprunter sa voiture afin de me rendre pontificalement à l'invitation que j'avais reçue. Je le trouvai chez lui : je lui fis une ou deux questions amicales, après quoi je lui présentai ma requête. Il me répondit en souriant qu'il était bien mortifié, mais que sa voiture était partie en poste pour l'Ecosse. Je le regardais fixement, et il riait, non de moi, mais de son *hypothèse ;* et je vais vous en donner l'explication.

Il faut vous dire qu'il reçut une lettre au moment où il donnait les dernières instructions au sellier : dans cette lettre on lui apprenait que son fils, qui était de quartier à *Edimbourgh*, s'était trouvé dans une terrible

dispute, et que, pour en prévenir les suites, il fallait une somme à peu près pareille à celle qu'il destinait à sa voiture. Ainsi les cent quarante livres qui devaient servir à la construction d'un carrosse à Londres, furent employées à réparer les vitres, les lanternes et les têtes brisées à *Edimbourgh;* et *Hall* se consolait en supposant que sa voiture était partie en poste pour l'Ecosse. En voilà beaucoup sur les consolations et les *hypothèses.* Il est fort heureux pour nous de trouver quelque ressource dans notre imagination! Je pourrais m'étendre bien davantage, mais il ne me reste presque plus de papier, et je n'ai que ce qu'il faut de place pour vous témoigner combien je désire que vous n'ayez jamais besoin de recourir à ces petits moyens pour rendre votre vie aussi heureuse qu'elle doit être honorable. Procurez-moi bientôt le plaisir de vous voir : en attendant, et dans tous les temps, que Dieu soit avec vous!

Votre très-affectionné.

LETTRE XI.

A..... *Ecuyer.*

Coxwould.

Vous n'êtes pas le seul à me supposer un prodigieux talent pour la poésie. *Beauclak*, Lock, et je crois aussi *Langton*, se sont exprimés comme vous à ce sujet, et comme vous, ont fondé leur opinion sur le début de l'ode à Julie, dans Tristram Shandy. Si j'y avais ajouté seulement une ligne de plus, j'aurais altéré l'unité de l'épisode, et si j'avais poussé jusqu'à la douzaine, le talent de poëte que je n'ai jamais eu, m'eût été refusé pour toujours, ou, pour mieux dire, on ne l'eût jamais soupçonné.

Hall n'avait pas moins de confiance en mon génie poétique : c'était au point qu'il hasarda de me confier un poëme de sa façon, pour y mettre la dernière main. En effet, je m'escrimai de mon mieux à cette rude tâche ; bref, j'ajoutai quelques soixante ou quatre-vingts lignes que *Hall* appelait de la rimaille, et qu'il avait, je crois, bien baptisées : cependant, pour me servir de son expression, il les laissa subsister comme une curiosité ; c'est ainsi qu'elles furent envoyées à l'imprimeur, et

qu'elles contribuèrent à former la pire de toutes les fusées qu'eût jamais enfantées le cerveau malade de notre ami. Je ne dis pas cela pour diminuer le mérite de votre opinion, en vous faisant voir qu'elle ne vous est point particulière : vous n'avez point à rougir de la conformité de vos idées avec celles de ces grands hommes, dussent-ils se tromper, ainsi que je crois que vous le faites tous dans cette occasion. C'est quelque chose que de s'égarer avec eux, et tout cela....

A la vérité, je fis jadis une épitaphe qui me plaisait assez ; mais la personne qui me l'avait demandée en préféra une de sa composition, qui lui plaisait davantage, et qui me parut bien inférieure à la mienne. Il mit donc celle-ci de côté, pour faire graver la sienne sur un marbre digne d'une meilleure inscription ; car il couvrait la cendre d'un individu dont les aimables qualités étaient au-dessus d'un éloge vulgaire. Je versai cependant une larme sur sa tombe ; et, s'il avait pu la sentir, il l'aurait sans doute préférée à la plus belle épitaphe.

J'ai fait encore une espèce de *Shandinade* lyrique : c'était un drame en vers pour monsieur *Beard*. Il le fit jouer à Renelagh et sur son théâtre, au profit de je ne sais qui. Il m'avait demandé je ne sais quoi de ce genre, et je n'avais su comment le lui refuser ; car, une année auparavant, sans autre liaison, il

m'avait offert très-respectueusement mes entrées au théâtre de Covent-Garden. Ce procédé me flatta d'autant plus, que j'étais depuis long-temps en connaissance avec le souverain de Drury-Lane, avant qu'il m'offrît, non pas l'entré de sa salle, mais de son parterre. Je lui dis à cette occasion, qu'il *représentait* de grandes actions et qu'il en *faisait* de petites : autant il bredouillait et jouait de mauvaise grâce, autant son rival montrait de supériorité. Mais n'en parlons plus : il est si parfait au théâtre, que je n'ai pas besoin de rappeler sa dernière pièce.

Revenons à mon sujet, si je le puis ; car la digression fait partie de mon caractère ; et, quand je suis une fois sorti de mon chemin, il n'est pas en mon pouvoir d'y rentrer comme les autres. Si je n'ai pas le bonheur d'être poëte, le clerc de ma paroisse passe pour tel, non pas absolument dans mon esprit, mais dans celui de ses voisins ; et, ce qui vaut mieux encore, dans le sien. Sa muse est une muse de profession, car elle ne lui inspire que des hymnes, ce qui s'accorde très-bien avec l'office spirituel qu'il remplit. Ses vers, comme ceux de ses confrères *Sternhold* et *Hopkins*, peuvent être récités ou chantés dans les églises. Une cruelle épidémie a ravagé les troupeaux : notre paroisse, surtout, en a beaucoup souffert. C'était un trop beau sujet de cantique pour que notre poëte habitué pût le négliger.

Il se met à l'œuvre ; et, le dimanche suivant, il donne son hymne à la gloire de Dieu. Non-seulement il y chantait la mortalité, mais encore ceux qui en avaient souffert, avec toute la pompe et la dévotion d'une psalmodie rustique. La dernière strophe, la seule que je me rappelle, faillit à mettre ma dévotion hors des gonds ; mais, comme elle semblait river celle de toute l'assemblée, je n'avais pas le plus petit mot à dire. Je vous l'ai gardée pour la bonne bouche ; la voici :

Ici James perd une vache,
John Bland en fait autant ;
Nous mettrons donc notre confiance en Dieu,
Et non dans aucun autre homme.

Votre, etc.

LETTRE XII.

A...... *Ecuyer.*

Coxwould, le mercredi.

Puisque vous le voulez, mon cher ami, je vous envoie l'épitaphe dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Je l'écris de mémoire; et, si je ne me remets pas entièrement l'expression, vous y trouverez du moins ce qu'il y a de plus essentiel, le sentiment qui l'a dictée. Je me souviens bien qu'elle partait du cœur; car j'aimais sincèrement la personne dont les vertus méritaient une meilleure inscription; et qui, conformément au cours ordinaire des choses, n'obtint que la pire : mais voici la mienne :

« Des colonnes et des urnes sculptées n'offrent aux yeux que les vaines images d'une douleur étudiée : le véritable ami pleure sans le secours des arts : il ne songe point à briller dans ses tristes accens : ils seront toujours le cortége d'une pompe funèbre telle que la tienne : ils l'accompagneront tant que la bienveillance aura sur la terre un ami; tant que les cœurs sensibles auront une larme à donner. »

Hall aimait ces vers : je m'en souviens; et il s'y connaît. Il est de bonne foi sur les matières

de sentiment, et ne sait point dissimuler ses sensations. En un mot, c'est un excellent critique; on peut néanmoins lui reprocher d'avoir trop de sévérité dans le jugement, et pas assez de délicatesse dans le goût : il a beaucoup d'humanité; mais, d'une manière ou de l'autre, il s'y trouve un tel mélange de sarcasme, qu'on ne se figure pas qu'il puisse la respecter lorsqu'il écrit. Je connais même plusieurs personnes qui lui supposent un cœur insensible; mais moi qui le connais depuis long-temps et qui le connais bien, je puis vous assurer le contraire. Peut-être n'a-t-il pas toujours la grâce de la charité; mais il en a toujours le sentiment. Enfin, il fait continuellement de bonnes actions, quoique la manière de les faire ne soit pas toujours bonne; voilà le mal : il accompagne le bien qu'il fait d'un ricanement, d'une plaisanterie ou d'un sourire, lorsqu'il faudrait peut-être une larme, ou du moins un air pénétré : c'est sa manière. Son caractère ne sait point parler d'autre langue; et, quoiqu'on pût lui en désirer un autre, je ne vois pas qu'aucun de nous ait le droit de lui faire son procès à ce sujet; car notre manière de sentir fait seule la différence de nos complexions : mais en voilà beaucoup sur cet article.

Je me prépare à rester huit à dix jours à *Scarbourough*. Si vous passez l'automne à *Mulgrave-Hall*, n'oubliez point que Scarbourough est sur votre route. Je vous accompa-

gnerai dans votre visite, de même qu'au château de *Crazy*, puis chez vous, ensuite à Londres, enfin Dieu sait où ; mais ce sera toujours où il lui plaira. C'est parler *cléricalement* : néanmoins, tant mieux pour nous, si nous y pensions toutes les fois que nous le disons ; mais dans le fait, le cœur et les lèvres qui devraient toujours aller de concert, errent quelquefois dans différens coins de l'univers ; cependant chez moi leur union est complète lorsque je vous assure de mon affection : ainsi bonne nuit, et puisse une vision angélique charmer votre sommeil.

Je suis bien véritablement, votre, etc.

LETTRE XIII.

A.... *Ecuyer.*

Scarbourough.

Je ne saurais répondre, mon cher ami, à toutes les choses tendres et obligeantes que vous pensez et dites de moi. Je crois en effet que j'en mérite quelques-unes, et je suis bien aise que vous croyiez que je les mérite toutes. Quoi qu'il en soit, je désire que vous nourrissiez les sentimens que vous avez si chaudement exprimés sur le papier, et cela, par rapport à vous et à la personne qui en est l'objet.

Vos ordres, en général, seront toujours exécutés sans aucune réflexion ; mais, dans cette circonstance particulière, un rayon de prudence s'est avisé, contre son ordinaire, de venir m'éclairer. Je vous demande la permission de réfléchir quelques momens sur le sujet ; et, quand j'aurai consulté la sagesse, le résultat sera, j'en suis sûr, de ne point me prêter à vos sollicitations.

Donner des avis, mon bon ami, c'est la générosité la moins obligeante qu'il y ait au monde, parce qu'en premier lieu, cela ne coûte rien, et qu'ensuite c'est la chose dont la personne à qui on l'offre croit avoir le moins de besoin. Telle est ma façon de penser ; et je crois d'après moi-même, qu'elle ne convient que trop au sujet dont il s'agit entre nous.

Il y a dans le monde de mauvaises têtes et de bon cœurs, de mauvais cœurs et de bonnes têtes. Maintenant, pour ma part, et ne parlant que d'après l'influence de mes propres sensations, je préférerais la famille des bons cœurs avec toutes leurs bévues, leurs erreurs et leurs extravagances ; mais, si j'avais des affaires à traiter, ou des plans à mettre a exécution, donnez-moi la bonne tête : si le bon cœur se trouve dans le marché, tant mieux! mais c'est principalement de la première que je dois m'étayer : que le dernier soit bon ou mauvais, ce n'est pas une chose à considérer absolument. D'après votre système, cela, mon

cher ami, n'est pas tout-à-fait orthodoxe; mais plus vous irez, plus cette opinion se rapprochera de la vôtre.

Sans m'appuyer du côté de la proposition qui pourra blesser la charité, je pense que le pauvre.... est de la famille des mauvaises têtes. Je connais son cœur, et je suis sûr que son embarras actuel provient de ses bonnes qualités; mais, quoique je pense moi-même qu'un bon conseil pourrait être utile en pareil cas, je ne puis me résoudre à conseiller dans cette occasion. Il est impossible de le faire sans avertir le particulier de sa maladie, qui n'est ni plus ni moins qu'une absolument mauvaise tête : alors le malade en offrirait un nouveau symptôme, en jetant mon ordonnance par la fenêtre, et peut-être voudrait-il faire éprouver le même sort à son médecin.

Si vous avez assez d'empire sur son esprit pour l'engager à se mettre sous ma direction, je ferai de mon mieux pour lui. J'emploierai les amers, et je donnerai de bonne grâce la médecine la plus dégoûtante. Nous ne parlerons donc plus de cela maintenant, si vous le voulez bien.

J'écris à la hâte, et sur mon oreiller, afin que vous sachiez le plutôt possible mes sentimens sur une matière dans laquelle vous avez en moi la plus grande confiance; mais je crains que l'événement ne la justifie pas. Adieu donc, et que Dieu vous bénisse!

Je reçus avant hier une lettre de ma pauvre petite Lydie. C'est une aimable écervelée; que Dieu la bénisse également! Encore une fois adieu.

Votre, etc.

LETTRE XIV.

Scarbourough, le 29 août 1765.

Vous subtilisez beaucoup trop, mon cher ami, beaucoup trop en vérité : votre manière de raisonner est ingénieuse; elle produit une suite agréable de sophismes qui figureraient à merveille dans un cercle de philosophes femelles; mais par écrit, on ne les passerait que sur l'éventail de quelque pédante romanesque. Vous fredonnez, lorsqu'une simple modulation ferait un bien meilleur effet sur vous et sur l'esprit sentimental auquel vous pouvez désirer de plaire.

De façon ou d'autre, mon cher camarade, l'empire de l'opinion s'étend sur toute l'espèce humaine; elle ne la gouverne point en bon maître, ou, pour parler d'une manière plus conforme à son sexe, en maîtresse tendre, mais en tyran qui n'ambitionne que le pouvoir, et qui n'aime que la servitude. Elle nous mène par les oreilles, par les yeux, j'ai presque dit

par le *nez*. Elle embrouille l'entendement humain, confond nos jugemens, détruit l'expérience et dirige à son gré nos passions; en un mot, elle dispose de nos vies, et usurpe la place de la raison qu'elle chasse de son poste. C'est une de ces étranges vérités dont le temps seul vous donnera la connaissance mortifiante; vous ajouterez dix fois plus de confiance à ses leçons, qu'à tout ce que je pourrais vous dire actuellement à ce sujet.

Si vous voulez en savoir davantage, et si vous osez courir le risque de braver l'opinion, ce que, par parenthèse, je ne vous conseille point, demandez à . . . . . d'où vient qu'il se soumet avec tant de complaisance à la petite morveuse qui vit avec lui. Vous savez, et tous ses amis savent également, qu'il se prive de plus de la moitié des plaisirs de la vie, par la crainte que cette femme ne l'en punisse, n'importe de quelle manière. Il a de la fortune, de l'intelligence et du courage; il aime la société, dont il fait un des principaux ornemens; cependant, combien de fois ne la quitte-t-il pas au milieu de ses plaisirs! et, pour parler d'une manière plus positive, combien de fois ne quitte-t-il pas nos douces entrevues classiques avant qu'elles soient parvenues à leur degré de vivacité ordinaire; le tout par complaisance pour ce petit objet de honte, qu'il n'a pas le courage de renvoyer sur les bords de l'Wye, où cinquante guinées par an en

feraient la reine du village ! Nous plaignons le pauvre A . . . , nous disputons avec lui, nous l'admirons ; que ne faisons-nous pas ? mais en cela nous nous abusons nous-mêmes ; car le plus sage et le meilleur d'entre nous se laisse gouverner par quelque petite vilaine espèce d'opinion dont la domination est aussi déshonorante, et peut-être plus nuisible, puisqu'elle peut souiller tout le cours de notre vie. Malgré toutes les séductions et les ruses d'une maîtresse, on peut prendre son parti définitif, et la congédier ; mais l'opinion, une fois enracinée, devient partie de nous-mêmes ; elle vit et meurt avec nous. . . . .

Vous direz, sans doute, que je prêche ce matin ; mais vous savez quand et comment appliquer ce que j'écris : je m'en rapporte à vous pour la pratique : si vous ne le faites pas. Mais qu'ai-je à faire de tous ces *si ?* c'est un monosyllabe exceptif, et je le rejette loin de moi.

Nous avons ici B . . : qui me dit vous avoir laissé faisant continuellement la navette de Londres à Richmond. Quelle est sur la colline de Hill la beauté qui vous enchante ? c'est très-mal à vous de ne jamais me faire la moindre confidence sur vos *Dorothées* ou vos *Délies :* je vous proteste bien sérieusement que je ne vous écrirai qu'après que vous m'aurez envoyé l'histoire de *Servage*; il faut que je connaisse l'objet qui vous enchaîne actuellement

sur ces rives ; nommez-moi donc cette naïade.

M. F . . . . , l'apostolique F . . . . , ainsi que l'appelle lady . . . . , dans son voyage de . . . . , me fit entendre que c'était quelque chose de sérieux. Il parla de mariage ; à quoi je répondis : Dieu l'en préserve ! Mais ne vous fâchez pas, je vous prie, de cette exclamation ; elle n'était ni folle, ni chagrine ; elle partait de l'intérêt sincère que je prends à vous, et que vous méritez à tant de titres. Avec vos inclinations, dans la position où vous êtes, je ne crois pas qu'il y ait une seule femme dans les trois royaumes qui puisse faire votre bonheur ; et si vous jugez à propos de m'en demander la raison, une autre fois je vous la donnerai. Maintenant je me borne à vous dire que,

je suis très-cordialement votre, etc.

LETTRE XV.

9 septembre 1765.

Je pense, mon cher ami, que cette lettre pourra vous parvenir et vous agréer, un ou deux jours avant votre départ de la ville : je le désire par cet esprit du misérable amour-propre qui, comme vous le savez, me gouverne et me dirige dans toutes mes actions. Mais, de peur que vous ne goûtiez pas cette raison, je vais

vous en donner une autre qui sera peut-être plus près de la vérité, du moins je l'espère.

J'ai grand besoin de savoir si B . . . . a pris des arrangemens avec *Foley* le banquier, à Paris, comme je le lui avais ordonné, relativement à la remise d'argent qu'il devait faire à madame Sterne. Il faut vous dire que je le soupçonne d'avoir été négligent, non faute de probité, car je le crois aussi honnête créature qu'aucune qui jamais ait porté d'habit, mais peut-être sa caisse n'est-elle pas dans un état propre à répondre à mes intentions : si cela est, je ne demande qu'à savoir la vérité ; mais son silence me fait présumer qu'il craint de me la dire.

J'ai reçu de Toulouse une lettre qui n'est guère propre à me tranquilliser : d'après ce qu'elle contient, j'ai tout lieu de craindre que la source de ma trésorerie ne soit négligée. Je vous prie d'en rechercher la cause, et de la corriger, si vous en trouvez l'occasion, afin que les petits ruisseaux de mes moyens ne soient point obstrués entre Londres et le Languedoc, c'est-à-dire, entre moi, madame Sterne et ma pauvre Lydie.

Elles m'écrivent que, conformément à mes désirs, elles ont tiré sur *Foley*, qui leur a répondu qu'il n'était pas nanti pour faire honneur à leur mandat ; mais que, par rapport à moi, si elles avaient besoin d'argent, il leur en fournirait ; c'est un beau procédé ; j'en suis

presque fier ; cela me jette pourtant dans une incertitude vraiment inquiétante. Je songe à toute la peine que va donner à ces pauvres femmes le fâcheux retard qu'elles souffriront jusqu'à ce que la méprise puisse être rectifiée.

D'ailleurs, c'est une source de propos, de questions, de soupçons; et cependant, ma chère Lydie ne mettra que de la douceur dans ses plaintes ; mais sa mère est femme à lâcher un volume de reproches. Dans le vrai, je ne mérite ni les uns, ni les autres. J'ai calculé les choses du mieux que je l'ai pu pour subvenir à leurs besoins, et pour me mettre moi-même hors d'inquiétude. Cependant ceci ne laisse pas que de jeter dans mon esprit une ou deux pensées malades ; et, dans le moment actuel, je sens diminuer mon goût pour la chevalerie errante.

Je prodigue les paroles, mon cher ami, sur une matière dans laquelle il suffit du moindre avis pour vous mettre en activité. Faites-moi donc l'honneur de m'apprendre, sans aucun délai, que la chose est absolument terminée ; et si B.... retarde la dime d'un seul instant, faites pour moi, mon cher ami, ce que je ferais pour vous en pareille occasion. Sur ce, que Dieu vous bénisse ! mon cœur ne me permet pas de vous faire un seul mot d'apologie, parce que je sens qu'elle ne vous serait point agréable. Encore une fois, adieu !

Très-cordialement votre, etc.

LETTRE XVI.

A . . . . . . *Écuyer.*

Coxwould, le mercredi au soir.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez annoncée de la part du docteur L . . . . ; je vous en fais à tous deux mes remercimens. C'est certainement un homme très-érudit, et un excellent critique. Il devrait bien employer ses heures de loisir sur *Virgile*, ou plutôt, si je m'y connais, sur *Horace*. Il nous donnerait, pour ces deux auteurs, un commentaire tel que nous n'en avons pas, et peut-être tel que nous n'en aurons jamais, s'il ne prend la peine de le faire.

Mais *Tristram Shandy*, mon ami, est fait t construit de manière à braver toute critique : je donnerai le reste de l'ouvrage sur ce plan ; il est au-dessus du pouvoir, ou au-dessous de l'attention d'aucun critique ou hypercritique quelconque. Je ne l'ai façonné sur aucune règle: J'ai laissé mon imagination, mon génie, ou ma sensibilité, nommez-les comme il vous plaira, je leur ai, dis-je, laissé carte blanche, sans m'informer le moins du monde s'il avait jamais existé d'homme qu'on appelât *Aristote*.

Quand j'ai monté sur mon *dada*, il ne m'est jamais venu dans l'idée de savoir

j'allais, ni si je reviendrais dîner ou souper à la maison le lendemain, ou la semaine d'après. Je l'ai laissé prendre sa course, aller l'amble, caracoler, trotter, ou marcher d'un pas triste et languissant, selon ce qui lui plaisait le mieux. C'était pour moi la même chose; car mon caractère était toujours à l'unisson de son allure, quelle qu'elle fût, jamais je ne l'ai touché du fouet ni de l'éperon, mais je lui mettais la bride sur le cou, et il était dans l'usage de faire son chemin sans blesser personne.

Quelques-uns riaient en nous voyant passer, d'autres nous regardaient d'un œil de pitié; de temps en temps quelque passant sensible et mélancolique jetait les yeux sur nous, et poussait un soupir. C'est ainsi que nous avons voyagé; mais mon pauvre *rossinante* ne faisait point comme l'*âne de Balaam;* il ne s'arrêtait pas toutes les fois qu'il voyait une forme angélique sur sa route; au contraire, il poussait droit à elle, et ne fût-ce qu'une jeune fille assise à côté d'une fontaine, qui me laissât désaltérer dans sa cruche, elle était sûrement un ange pour moi.

La grande erreur de la vie, c'est que nous portons nos regards trop loin: nous escaladons le ciel, nous creusons jusqu'au centre de la terre pour y chercher des systêmes, et nous nous oublions nous-mêmes. La vérité repose devant nous; elle est sur le grand chemin; le laboureur marche dessus avec ses souliers ferrés.

La nature brave la règle et le cordeau ; l'art en a besoin pour élever ses édifices, et terminer ses ouvrages : mais la nature a ses propres lois qui sont au-dessus de l'art et de la critique.

Le docteur L..... reconnaît toutefois que mon *sermon sur la conscience* est une composition admirable ; mais il prétend que c'est le dégrader que d'en faire un épisode du *Tristram Shandy*. Maintenant, s'il vous plaît, soyez assez bon pour écouter ma réponse : si cet ouvrage est si parfait, et je le crois tel, parce que le *juge Burnet*, homme de goût et d'érudition, aussi bien qu'homme de loi, désira que je le fisse imprimer ; si ce sermon, dis-je, est si bon, il doit être lu ; les lecteurs lui viennent par milliers depuis qu'il est dans le *Tristram Shandy*, mais le fait est qu'auparavant il n'en trouvait pas un seul.

J'ai répondu au docteur L.... avec tout le respect que méritent son aimable caractère et ses talens admirables ; mais je lui ai dit, en même temps, que mon livre n'était pas écrit pour être chicané par aucune des lois connues de la critique ; que si je croyais jamais faire quelque chose qui fût de leur ressort, je jeterais au feu mon manuscrit, et ne remettrais la plume dans le cornet que pour assurer de l'intérêt le plus cordial et le plus sincère quelque non-critique et non-critiquant ami, tel que vous. C'est ce que je fais dans ce moment : ainsi Dieu vous garde.

Je commence à mettre le nez hors de mon ermitage ; car lord et lady Fauconberg sont arrivés, et portent avec eux, suivant l'usage, un ample magasin de vertus douces, aisées et hospitalières. Je vous désirerais ici pour les partager et pour en augmenter le nombre

LETTRE XVII.

A.... *Ecuyer.*

Lundi au soir.

Vous avez singulièrement frappé mon imagination par le portrait que vous m'avez fait de Lady.... ; la fierté de *Junon* domine chez elle. Viennent ensuite les dons de *Minerve* : quant aux faiblesses de *Cypris*, je ne lui en connais aucune.

Elle a certainement un très-bon esprit ; elle a même des connaissances ; mais ce sont ses manières qui leur donnent tout leur prix. On voit en elle quelque chose d'impérieux, que les uns se contenteraient de mépriser en secret, et que d'autres pourraient contrarier vivement ; mais elle y met tant de grâce, qu'il n'en peut naître aucune impression défavorable dans ceux qui ne font que passer, et, ce qui vaut encore mieux, dans ceux même qui s'arrêtent. Ce

n'est pas tout : elle attire cette espèce de soumission respectueuse qui, même après un long commerce, ne permet pas de faiblir dans l'opinion qu'on a conçue de son mérite.

C'est dans mes conversations et mes différentes entrevues avec cette Lady que j'ai senti tout l'avantage des ornemens extérieurs ; et, réellement, en ce qui regarde le ton de la bonne compagnie, je ne crois pas qu'un jeune homme puisse trouver de meilleure école que son salon, ou, raillerie à part, son cabinet de toilette. C'est vraiment une grande satisfaction pour moi, de me figurer mon jeune ami faisant son cours sous une pareille institutrice.

Il est une époque et une circonstance de la vie, et c'est précisément celle où vous êtes, où, pour achever de former un jeune homme, il ne faut que la société, l'aisance et une légère dose de la tendre amitié d'une femme accomplie. Il me reste encore un mot à vous dire à ce sujet ; mais vous êtes en bonnes mains, et je ne puis que vous en marquer ma satisfaction : il en résultera probablement tous les effets que doivent en attendre les vœux d'un aussi sincère ami que moi.

Depuis que je me connais un peu dans les affaires de ce monde, ma maxime a toujours été que le commencement et la fin de notre éducation avaient également besoin d'une *bonne ;* et, puisque vous êtes assez heureux que d'avoir

Lady pour vous apprendre l'*alphabet* de votre âge, je vous exhorte à l'épeler et à le lire de manière à devenir le charme de toutes les sociétés : vous perdrez, ainsi que je le désire, l'habitude de ne pas généraliser assez votre attention, de la circonscrire à un seul, et de négliger les autres; car, quoique dans le principe il puisse y avoir quelque chose d'aimable dans cette conduite, elle n'est point adaptée au commerce général de la vie.

Lady M. F. peut avancer l'ouvrage, et Lady C., j'en suis sûr, est prête à s'en occuper. Que ne doit donc pas attendre l'amitié, d'un semblable sol, d'une aussi belle saison et d'une pareille culture! Que puis-je faire de mieux que de vous laisser actuellement en si bonne compagnie, et vous prier d'offrir, en reconnaissance, mes complimens respectueux à toutes ces dames? Agréez vous-même l'intérêt le plus cordial de

votre sincère et affectionné, etc.

LETTRE XVIII.

A....

Coxwould, Mercredi à midi.

J'APPRENDS de M. *Phipps* que vous avez pris l'engagement absolu de passer l'été, ou plutôt l'automne, à *Mulgrave-Hall*. J'ai donc tout lieu d'espérer que vous me ferez une visite préalable, et vous ne devez pas douter que je ne l'attende avec une vraie satisfaction.

Toutefois, en disant, ou plutôt en écrivant ceci, je m'adresse à l'excellence de votre cœur, que je ne puis assez admirer, et à cet esprit cultivé dont je conçois les plus grandes espérances. Je connais les plaisirs et les sociétés dont vous serez obligé de faire le sacrifice pour venir passer avec moi quelques jours de l'été; cependant je ne doute nullement de votre visite, et je crois que ce tête-à-tête *Shandien* ne sera pas sans attraits pour vous.

Je me rappelle une circonstance à laquelle je ne puis jamais songer sans m'en estimer plus et vous en aimer mieux; car, outre qu'elle m'est on ne peut pas plus flatteuse, elle annonce que vous possédez une source de sensibilité qui doit rendre votre vie heureuse et honorable, quelque accident qui puisse la tra-

verser: avec cette précieuse qualité, l'infortune ne pourra jamais vous abattre; et, quoique la folie, les passions, le vice même puissent obscurcir ou affaiblir, pour un temps, l'excellence de votre caractère, il ne sera jamais en leur pouvoir de la détruire. Ceci se rapporte à ce léger trait d'une sensibilité délicate qui vous échappa l'hiver dernier; quoique je l'aie raconté plusieurs fois à d'autres avec le plus grand éloge, je ne m'étais pas encore avisé de vous en parler à vous-même; mais le moment est venu de le faire, et mon esprit m'y pousse d'une manière irrésistible. Je me trouve, pour cela, dans des dispositions convenables, et qui, je crois, me sont naturelles.

Vous devez vous rappeler que le mois de janvier dernier vous vîntes me trouver un soir, lorsque j'étais dans mon lit malade, rue de Bond; vous ne devez pas avoir oublié non plus que vous passâtes la nuit entière au chevet de mon lit, remplissant tous les devoirs d'une amitié tendre et pieuse. Je croyais avoir le squelette de la mort à mes talons; je pensais même qu'il allait me prendre à la gorge, et je vous en parlai beaucoup. Enfin, il plut au ciel que ce moment ne fût pas le dernier de ma vie, quoique ce fût bien en conscience que je prophétisasse ma fin lorsque je disais que je ne comptais pas passer l'hiver. Je crois, mon cher ami, vous dis-je, que bientôt je ne serai plus. Je ne le crois pas, répondîtes-vous en

me serrant la main, et poussant un soupir qui, pártant de votre cœur, vint droit au mien ; cependant craignant que la chose ne fût que trop vraie, vous eûtes la bonté d'ajouter : j'espère que vous me permettrez d'être toujours avec vous, afin que je ne perde pas une minute de l'avantage consolant de votre société, tant que le ciel me permet d'en jouir.

Je ne fis aucune réponse ; je ne le pouvais pas : mais mon cœur en fit une alors, et il continuera de la faire jusqu'à ce qu'il soit *une motte de terre de la vallée.*

Voilà d'où je tire la certitude que vous quitterez sans regret le tourbillon du plaisir, pour venir vous asseoir sous mon chèvre-feuille qui se pavane actuellement comme une nymphe du Renelagh, et pour m'accompagner chez mes nones à qui je fais la pension d'une visite tous les soirs. Nous pouvons aller à vêpres avec elles : nous revenons ensuite à la maison, où la crême et le caillé nous attendent ; et nous y rapportons des sentimens mille fois préférables à ceux que peuvent réellement procurer tous les plaisirs et toutes les beautés du monde.

Je travaille à faire deux autres volumes pour amuser, et, comme je l'espère aussi, pour instruire le monde mélancolique et podagre ; j'y déclare solennellement que mon attachement pour des amis tels que vous est le seul motif qui me fasse désirer de me survivre ; mais peut-

être est-ce par cette vanité que mon amour-propre ne me permet pas de nommer stérile; cette vanité, dis-je, qui veut qu'après avoir tressé une couronne pour ma petite gloriole, je finisse encore par y ajouter quelques feuilles.

Venez donc : que je puisse vous lire les pages à mesure qu'elles tomberont de ma plume; et soyez le *Mentor* de *Tristram* comme vous l'avez été d'*Yorick*. A tout événement, je suis sûr que vous n'irez point à Yorck sans passer chez moi : mon triomphe sera complet sur *lady Lepel*, etc.; si je puis vous arracher un mois entier au brillant centre d'attraction qui vous entraîne si naturellement. Sur ce, Dieu vous bénisse, et croyez que je suis avec toute la sincérité possible,

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE XIX.

A......

Bischopthort, vendredi soir.

Je n'ai vu qu'un moment la charmante madame *Vesey*; elle n'en a pas moins essayé de me tourner la tête avec sa belle voix et ses mille autres grâces : quoique casuiste, je ne déciderai point sur quelles raisons elle pour-

rait justifier une pareille tentative; je ne le demanderai pas non plus à mon bon ami l'Archevêque ; car c'est de sa maison où me retient sa bonté hospitalière, que je vous adresse cette lettre.

Je regrette cependant les tours que nous faisions ensemble dans Renelagh lorsqu'il était désert : c'est précisément dans cet état qu'il me plaisait le mieux, parce qu'à chaque sensation délicieuse, il nous était libre d'oublier qu'il y eût dans la salle d'autres personnes que nous.

Vous m'entendez assez, j'en suis sûr, quand je parle de ce sentiment exquis de la perfection du beau sexe; mais je pense que c'est surtout lorsqu'une femme est assise ou marche à votre côté, et qu'elle est tellement maîtresse de toutes vos facultés, qu'il semble qu'il n'y ait que vous deux dans l'univers; lorsque vos deux cœurs étant parfaitement à l'unisson, ou pour mieux dire dans une harmonie complète, rendent les mêmes accords, poussent les fleurs de l'esprit et du sentiment sur une même tige.

Ces heures délicieuses que les cœurs tendres et vertueux savent extraire des saisons mélancoliques de la vie, forment un ample correctif aux peines et aux troubles que les plus heureux d'entre nous sont condamnés à souffrir. Elles versent le jour le plus brillant sur un triste paysage, et forment une

espèce de refuge contre le vent et la tempête.

Avec une compagne chérie, la chaumière que l'humble vertu a construite à côté d'un bosquet de chevre-feuille, l'emporte infiniment sur toute la magnificence des palais des monarques. Dans cette heureuse position, la bruyère odorante a pour nous le parfum de l'Arabie; et Philomèle dût-elle refuser de venir s'établir sur les branches de l'arbre solitaire qui nous ombrage, pourvu que j'entende la voix de ma bien aimée, elle suffit à mon extase; le son harmonieux des sphères célestes n'y pourrait rien ajouter.

Il y a quelque chose de singulièrement satisfaisant, mon cher ami, dans l'idée de se dérober au monde; et, quoiqu'elle ait toujours été d'une grande consolation pour moi, je n'en ai jamais été plus fier que lorsque j'ai pu l'effectuer au milieu même de la foule. Cependant, lorsque cette foule nous presse et nous entoure, je ne connais que le pouvoir magique de l'amour qui puisse produire cette espèce d'*aberration :* l'amitié, quelle que soit l'étendue de son empire, la pure amitié n'a pas ce privilége. Il faut un sentiment plus énergique pour plonger l'ame dans cet oubli délicieux. Hélas! il est aussi doux qu'il est de peu de durée; car, comme une sentinelle vigilante, le souci, toujours alerte et toujours envieux, nous arrache bientôt à ce délire enchanteur.

Quant à vous, mon ami, la réalité se mêle quelquefois à vos songes; et moi, tout en jouissant de votre bonheur, j'exerce mon imagination à m'en créer le simulacre. Je m'assieds donc sur le gazon; je m'y place en idée à côté d'une femme charmante, aussi aimable, s'il est possible, que madame V...; je cueille des fleurs et j'en forme un bouquet que j'arrange sur son sein; je lui raconte ensuite quelque histoire tendre et intéressante : si ses yeux se mouillent à mon récit, je prends le mouchoir blanc qu'elle tient dans sa main, j'en essuie les larmes qui coulent sur ses belles joues, je m'en sers également pour essuyer les miennes : c'est ainsi que la douce rêverie donne des ailes à l'heure paresseuse; elle verse un baume consolant dans mes esprits, et me dispose à rejoindre mon oreiller.

Désirer que le souci ne plaçât jamais ses épines sur le vôtre, ce serait sans doute former des vœux inutiles; mais vous souhaiter la vertu qui en émousse les pointes, et la continuité des sensations qui quelquefois les arrachent, n'est pas, je crois, un souhait indigne de l'amitié avec laquelle,

Je suis, votre très-affectionné, etc.

P. S. Lydie m'écrit qu'elle a fait un amant. Pauvre chère fille!

LETTRE XX.

A...... *Ecuyer.*

Dimanche au soir.

N'IMAGINEZ pas, mon cher, et ne souffrez pas, je vous prie, qu'aucun esprit froid et méthodique vous persuade que *la sensibilité est un mal.* Vous n'avez pas eu à vous plaindre de vous en être rapporté à moi sur d'autres objets. Vous pouvez donc m'en croire lorsque je dis que la sensibilité est un des premiers biens de la vie et le plus bel ornement de l'homme.

Vous ne vous expliquez pas entièrement avec moi, ce qui, par parenthèse, n'est pas très-joli de votre part; mais, d'après le contenu de votre lettre, que j'ai maintenant sous les yeux, je suppose que vous avez été dupe de quelque personnage artificieux : je suis même tenté de croire qu'il s'agit de quelque *adroite C......*; et que, plein du tour qu'on vous a joué, l'esprit piqué, l'amour-propre en alarmes, vous voulez, permettez-moi de vous le dire, que votre sensibilité soit la victime de votre humeur. Et ce qu'il y a de pire encore, c'est que vous m'écrivez comme si vous vous croyiez réellement

de sang-froid, dans toutes les prétendues observations que vous m'adressez à ce sujet.

Soyez bien sûr, mon cher ami, que si je ne regardais les sentimens que renferme votre dernière lettre comme l'effet d'un moment de délire; si je pouvais me persuader que vous les eussiez écrits dans un temps de calme et de réflexion, je vous croirais perdu sans retour, et je bannirais toute espérance de vous voir jamais parvenir à quelque chose de grand et de sublime.

J'allais presque vous dire et pourquoi ne le ferais-je pas? qu'il y a une sorte de duperie aimable, qui l'emporte autant sur la lourde précaution de la sagesse du monde, que le son de la basse sur celui d'un âne qui brait de l'autre côté de ma palissade.

Si j'entendais quelqu'un se glorifier de n'avoir jamais été dupe, je craindrais fort que, dans un temps ou un autre, il ne fournit l'occasion de le regarder comme une ame basse et un plat coquin.

Cette doctrine vous paraitra fort étrange; mais, quoi qu'il en soit, je ne rougis pas de l'adopter. Que diriez-vous d'un homme qui ne serait ni humain, ni généreux, ni confiant? Ce que vous en diriez, je le conçois; vous penseriez qu'un tel homme est propre aux trahisons, aux piéges, aux rapines. Cependant la duperie, la fraude, nommez-les comme il vous plaira, sont continuellement aux trousses des vertus

dont nous venons de parler; elles les suivent comme leur ombre. Semblable à tous les autres biens de ce monde, la vertu, quoique le plus précieux de tous, est cependant d'une nature mixte; ses inconvéniens, si toutefois ils méritent ce nom, forment la base sur laquelle repose l'importance de ses fonctions et la supériorité de son essence.

La sensibilité se montre souvent sous une apparence de folie; mais sa folie est aimable; ce n'est pas que j'approuve ses excès, ou l'obéissance aveugle à l'impulsion qui les produit: cependant j'embrasserais de bon cœur celui qui ôterait son manteau de dessus ses épaules pour en envelopper un malheureux qui grelote et qui n'a rien pour se couvrir.

La *discrétion* est une qualité bien froide, je ne serais pourtant pas fâché que vous en eussiez assez pour diriger votre sensibilité sur des objets convenables, mais ne l'étendez pas plus loin; un pas de plus pourrait vous être funeste; il serait possible qu'il arrêtât la source vivifiante de toute vertu; cette source qui, j'en suis sûr, ne cessera pas de couler dans votre ame, et ne souffrira pas qu'une mortelle aridité vous dessèche le cœur.

En effet, la sensibilité est la mère de toutes ces impressions délicieuses qui donnent une couleur plus brillante à nos joies, et nous font verser des larmes de ravissement. Des hommes



plus sages que moi pourront vous instruire sur cette matière, et vous dire combien elle mérite d'occuper notre pensée.

Je vous laisse donc à vos propres méditations. Je leur souhaite une heureuse issue, ainsi qu'à tout ce que vous entreprendrez, et suis bien véritablement,

votre très-affectionné, etc.

LETTRE XXI.

A. . . . .

Rue de Bond, jeudi matin.

Vous voulez donc bien, mon cher ami, vous fâcher contre les journalistes? Je n'ai pas à beaucoup près cette complaisance; mais, comme ce n'est que pour moi que vous prenez de l'humeur, je vous en fais, ainsi que je dois, mille et mille remercîmens.

Je ne sais en vérité pas à qui je suis redevable d'un aussi généreux service. Je serais fort embarrassé de dire si je le dois à toute la société, ou au morosisme de quelque individu. Je n'ai jamais fait pour cela la moindre perquisition. Après tout, qu'en résulterait-il? Voudrais-je leur donner dans mes écrits l'immortalité qu'il ne trouveront jamais dans les leurs?

Laissons les ânes braire comme il leur plaît : je traiterai leurs seigneuries à ma manière comme elles le méritent, et cette manière leur plaira moins qu'aucune autre.

Il existe une malheureuse classe de gens qui cherchent continuellement à faire de la peine à ceux qui valent mieux qu'eux ; mais ma coutume a toujours été de ne pas me formaliser des éclaboussures qu'on jette sur mon habit ; car elles n'en ont jamais passé la doublure, surtout celles qu'ont lancées cette envie, cette ignorance et ces caractères pervers qui se trouvent à une aussi grande distance de mes écrits.

Je me réjouis pour vingt bonnes raisons que je vous déduirai dans la suite, de ce que Londres se trouve sur votre chemin, entre le comté d'Oxford et Suffolk ; et l'une de ces raisons, je vais vous la dire maintenant : c'est que vous pouvez m'être d'un très-grand secours ; je désirerais donc que vous vous disposassiez à me rendre un bon office, si je ne savais fort bien que vous êtes toujours prêt à le faire.

La ville est si déserte, que, quoique j'y sois depuis vingt-quatre heures, je n'ai vu que trois personnes de connaissance ; Foote, au spectacle ; sir Charles Davers, au café de Saint-James, et Williams qui, comme un oiseau de passage, prenait son vol pour Brigthelmstone, où l'on m'a dit qu'il fait sa cour à une femme

charmante, avec tout le succès que ses amis peuvent lui souhaiter.

L'unique chose qu'on pouvait désirer à nos courses d'Yorck, était de se trouver dans la salle du bal, et non en rase campagne. La pluie ne voulut jamais se prêter aux divertissemens de la course ; elle déchaîna contre eux tous les réservoirs du ciel. Ce contre-temps n'influa point sur les autres amusemens ; leur gaieté n'en fut pas du tout altérée. J'avais promis à certaine personne que vous y seriez, et vous m'êtes redevable de quelques reproches que j'ai essuyés pour vous.

Quoique je ne vous aie pas encore parlé de ma santé, je ne me porte pas bien du tout ; et, si l'hiver me surprend dans ce pays-ci, je ne verrai jamais d'autre printemps : c'est donc pour m'en aller vers le Midi que je vous prie d'arriver promptement de l'Ouest.

Hélas ! hélas ! mon ami, je commence à sentir que toute ma force s'épuise dans ces luttes annuelles avec cette parque maudite qui sait tout aussi-bien que moi que, malgré mes efforts, elle finira par nous battre tous : en effet, elle a déjà brisé la visière de mon casque ; et la pointe de ma lance n'est plus ce qu'elle était autrefois ; mais, tant que le ciel voudra bien me laisser la vie, j'attends aussi de sa bonté la force nécessaire pour en tolérer les peines ; et j'espère qu'il me conservera jusqu'au

dernier soupir cette sensibilité pour tout ce qui est bon et honnête ; car, lorsqu'elle possède entièrement notre ame, je pense qu'elle forme un ample correctif à la grande somme de nos erreurs.

Croyez donc que je serai sensible à votre amitié tant que je pourrai l'être à quelque chose ; et j'ai tout lieu de me flatter que vous m'aimerez, non-seulement jusqu'à mon dernier jour, mais qu'encore, après ma mort, vous garderez la mémoire de

votre toujours fidèle et affectionné, etc.

LETTRE XXII.

A ....

Dimanche matin.

Si vous désirez avoir le portrait de ma figure diaphane, qui, par parenthèse, ne mérite pas les frais de la toile, je m'y prêterai volontiers ; car il m'est doux de songer que, lorsque je reposerai dans la tombe, mon image pourra du moins me rappeler quelquefois à votre amitié sympathique.

Mais il faut que vous fassiez vous-même la proposition à *Reynolds :* je vais vous dire pourquoi je ne puis m'en charger. *Reynolds* a déjà



fait mon portrait ; et, lorsque j'ai voulu m'acquitter avec lui, il a refusé mon argent, disant, pour me servir de sa flatteuse expression, que c'était un tribut que son cœur voulait payer à mon génie. Vous voyez que la façon de penser de cet artiste égale au moins la supériorité de son talent.

Vous voyez en même temps mon embarras, et la nécessité de vous charger de la proposition, si toutefois il s'agit de recourir au génie de *Reynolds*. Si l'impatience de votre amitié, que vous exprimez d'une manière si touchante, veut bien attendre que nous allions à Bath, nous pourrions employer le pinceau de votre favori *Gainsborough*.

Et pourquoi pas celui de votre petit ami *Cosway*, qui va d'un pas rapide à la fortune et à la célébrité? Enfin, il en sera ce que vous voudrez, et vous arrangerez la chose comme il vous plaira.

Dans tous les cas, je me régalerai de mon buste lorsque j'irai à Rome, pourvu toutefois que *Nollikens* ne me fasse pas une demande incompatible avec l'état de mes finances. La statue que vous admirez tant, et qui décore le monument de mon aïeul l'archevêque, à la cathédrale d'Yorck ; cette statue, dis-je, m'a, je crois, fait naître la fantaisie d'avoir la mienne. Ce morceau de marbre, que ma vanité, car souffrez, s'il vous plaît, que je mette cela sur

son compte, que ma vanité me destine, la main de l'amitié pourra le placer sur ma tombe, et peut-être sera-ce la vôtre. En voilà bien long sur ce chapitre.

Mais je suis né pour les digressions : je vous dirai donc, sans autre préambule, et après avoir bien réfléchi, que lord . . . . est d'un caractère bas et rampant. S'il n'était que fou, je dirais : Ayez pitié de lui ; mais il a justement assez d'esprit pour être responsable de ses actions, et pas assez pour reconnaître la supériorité de ce qui est véritablement grand sur ce qui est petit. Si jamais il s'élève à quelque chose de bon et d'honnête, je consens que, de mon vivant et même après ma mort, on m'accuse de trafiquer du scandale, et d'être un méchant homme ; mais n'en parlons plus, je vous prie. Il est temps que je vous quitte pour me rendre dans un endroit où je devrais être depuis une heure. Dieu vous bénisse donc, et croyez-moi pour la vie,

Très-cordialement, votre, etc.

LETTRE XXIII.

A . . . .

Lundi matin.

L'HISTOIRE, mon cher ami, qu'on vous a débitée comme très-authentique, est absolument fausse, ainsi que bien d'autres. Je n'ai jamais eu de démêlé avec M. *Hume*, c'est-à-dire, de dispute sérieuse qui sentit l'emportement ou la colère. En effet, on m'étonnerait fort, si l'on me disait que *David* (Hume) se fût jamais pris de querelle avec quelqu'un; et, si j'étais forcé d'en convenir, rien ne pourrait me déterminer à croire que le tort ne fût pas du côté de son adversaire; car, de ma vie, je n'ai rencontré d'homme plus poli ni plus doux. S'il a fait des prosélytes par son scepticisme, il l'a dû plutôt à l'aimable tournure de son caractère, qu'à la subtilité de sa logique. Comptez là-dessus : c'est un fait.

Je me souviens bien que nous plaisantâmes un peu à la table de lord *Hertford* à Paris; mais, de part et d'autre, il n'y eut rien qui ne portât l'empreinte de la bienveillance et de l'urbanité. J'avais prêché le même jour à la chapelle de l'ambassadeur : *David* voulut faire un peu la guerre au *prédicateur*; le prédica-

teur, de son côté, n'était pas fâché de rire avec l'*infidèle ;* nous rimes effectivement un peu l'un et l'autre, toute la société rit avec nous ; et, quoi qu'en dise vôtre conteur, il n'était ûrement pas présent à cette scène.

Il n'y a pas plus de vérité dans le récit qui me fait prêcher un sermon injurieux pour l'ambassadeur dans la chapelle même de son excellence ; car lord Hertford me fit l'honneur de m'en remercier à plusieurs reprises. Il y avait, je l'avoue, un peu d'inconvenance dans le *texte ;* et c'est tout ce que votre narrateur peut avoir entendu de propre à justifier son récit. S'il s'endormit immédiatement après que je l'eus prononcé, je lui pardonne. Voici le fait :

Lord *Hertfort* venait de prendre et de meubler un hôtel magnifique ; et, comme à Paris la moindre chose produit un engouement passager, il était de mode dans ce moment-là de visiter le nouvel hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre : personne n'y manquait. Ce fut, pendant quinze jours au moins, l'objet de la curiosité, de l'amusement et de la conversation de tous les cercles polis de la capitale.

Il m'échut en partage, c'est-à-dire, je fus prié de prêcher le jour de l'inauguration de la chapelle de ce nouvel hôtel. On vint m'en prier au moment où je finissais ma partie d'wisch avec *Thornhills ;* et, soit que la nécessité de me préparer, car je devais prêcher le lendemain,

m'enlevât trop brusquement à mon amusement de l'après-dîné, soit toute autre cause que je ne prétends pas déterminer, je me trouvai saisi de cette espèce d'humeur à laquelle vous savez que je ne puis jamais résister; et il ne me vint dans l'esprit que des textes malheureux : vous en conviendrez vous-même en lisant celui que je pris.

« Et Hezekia dit au prophète : Je leur ai « montré mes vases d'or et mes vases d'argent, « et mes femmes et mes concubines, et mes « boîtes de parfums; en un mot, tout ce qui « était dans ma maison, je le leur ai montré. « Et le prophète dit à Hezekia : Vous avez agi « très-follement. »

Ce texte étant puisé dans la sainte Écriture, ne pouvait nullement offenser, quelque mauvaise interprétation que voulussent y donner les malins esprits. Le discours en lui-même n'avait rien que de très-innocent, et il obtint l'approbation de *David Hume.*

Mais je ne sais comment je remplis des pages entières à ne parler que de moi seul : la seule chose qui puisse justifier en moi cet égoïsme épistolaire, c'est lorsque j'assure un aimable caractère, ou un fidèle ami, comme je le fais maintenant à votre égard, que je suis d'elle, de lui, ou de vous,

Très-affectueusement, l'humble serviteur.



LETTRE XXIV.

A . . . . *Écuyer.*

Mercredi matin.

Croyez-moi, mon cher ami, je n'ai que très-peu de foi aux docteurs. Il y a plusieurs années que quelques-uns des plus célèbres de la faculté m'assurèrent que je ne vivrais pas trois mois, si je continuais mon genre de vie. Le fait est que, depuis treize ans, je brave leur décision, en faisant précisément ce qu'ils m'ont défendu. Oui, j'ai l'effronterie d'exister encore, quoique avec toute ma maigreur; et ce ne sera pas ma faute si je ne continue à les faire mentir aussi long-temps que je l'ai déjà fait.

Je crois que c'est le lord *Bàcon* qui observe; du moins quelque soit l'auteur de cette observation, elle n'est pas indigne du grand homme que je viens de citer; il observe, dis-je, que les médecins sont de vieilles femmes qui viennent à côté de notre lit, se mettre aux prises avec la nature, et qui ne nous quittent que lorsqu'ils nous ont tués ou que la nature nous a guéris.

Il y a dans l'art de guérir une incertitude qui se moque de l'expérience et même du génie. Ce n'est pas que je prétende proscrire

absolument une science qui produit quelquefois de bons effets. Je pense même que cette science, considérée abstractivement, doit l'emporter sur toutes les autres : mais je ne suis pas toujours le maître de me contenir quand je songe au sot orgueil de ceux qui la professent, et qui sortent des gonds lorsque vous ne lisez pas les étiquettes des fioles qui contiennent la matière de leurs ordonnances, avec le même respect que si elles étaient écrites de la propre main de *Saint-Luc*.

Déesse de la santé, fais que je boive ton breuvage salutaire à la source pure qui jaillit sous tes lois ! Accorde-moi de respirer un air balsamique, de sentir les douces influences du soleil vivifiant. Ami, je le ferai ; car, si je ne vous vois dans quinze jours, le seizième je prendrai le coche de Douvres, et j'irai, sans vous, chercher les bords du Rhône, où vous me suivrez ensuite, si cela vous plaît ; si vous ne le faites point, voyez quelle différence : tandis que le jour de Noël vous vous couvrirez d'habits bien chauds, et ferez préparer un grand feu pour vous prémunir contre les brouillards, je m'assiérai sur le gazon à la douce chaleur du grand foyer de la nature, qui éclaire, vivifie et réjouit tous les êtres.

Faites bien vos réflexions, je vous prie, et que j'en apprenne bientôt le résultat, car je ne veux pas perdre un autre mois à Londres ; fût-ce même par complaisance pour vous, ou dans



la vue de vous avoir pour compagnon de voyage, ce qui, je dois en convenir, me serait absolument personnel.

En attendant, et toujours, Dieu vous bénisse!

Je suis, très-cordialement, votre, etc.

LETTRE XXV.

A.... *Ecuyer.*

Mercredi à midi.

Je me trouve toujours quelque fâcheuse affaire sur les bras : ce n'est pas, comme le soupçonnent quelques personnes de bonne humeur, faute de prendre assez de soin de ne pas blesser les gens; je n'en eus jamais le désir, mais uniquement faute d'être entendu. Pope a très-bien peint l'embarras d'être réduit

A s'escrimer
sans second et sans juge.

Je pense que la citation est exacte. En effet, un homme peut assez bien se tirer d'affaire sans second. Le génie, loin d'en avoir besoin, pourrait quelquefois en être embarrassé; mais n'avoir pas de juge; c'est une mortification qui pénètre jusqu'au vif ceux qui sentent ou



imaginent, ce qui revient à peu près au même, qu'un jugement impartial et équitable serait leur récompense.

N'être jamais compris, et, ce qui en résulte naturellement, voir tous ses discours défigurés par l'ignorance, est cent fois pire que d'être calomnié malicieusement. Le plus souvent, et presque toujours, la calomnie est un hommage que le vice paie à la vertu, et la folie à la sagesse. L'homme sage voit d'un œil de pitié les efforts du calomniateur : ils tournent à son avantage; semblable au philosophe qu'on dit avoir élevé un monument à sa propre gloire, avec les pierres que lui lançait la malignité de ses compétiteurs.

La vertu sans la bonne réputation est une chose trop ordinaire pour qu'on doive en être surpris, quoiqu'on ne puisse s'empêcher d'en déplorer l'injustice : mais, comme elle tient en quelque sorte à l'ordre général de la Providence, l'espérance et la résignation peuvent nous la faire supporter. Quant à ce qui n'intéresse que médiocrement la réputation, on peut pardonner à celui qui se moque des tournures qu'on donne le plus souvent aux intentions les plus honnêtes.

Je puis vous assurer bien positivement que je n'eus jamais moins d'amour-propre, ni moins d'envie de déployer mes talens, quels qu'ils soient, que dans la circonstance qui a



produit tant de fâcheries. Loin de montrer de la sévérité, j'étais tout complaisance et bonne humeur; mes esprits étaient à l'unisson de chaque pensée généreuse et riante; en un mot, j'avais si peu l'idée d'offenser *surtout les Dames* qu'il n'y eut peut être jamais de moment dans ma vie ou je fus plus disposé à m'armer de toutes pièces, et à monter sur mon palefroi pour aller soutenir la cause de la beauté molestée ou captive. Cependant me voilà précisément regardé comme le monstre que j'étais prêt à combattre et à détruire.

Veuillez donc bien, de la manière que vous croirez la meilleure, faire part de toutes ces observations à madame H....; dites-lui qu'elle a fait seulement ce que bien d'autres ont fait avant elle, c'est-à-dire, qu'elle a *mal conçu*; ou, comme il pourait y avoir de l'équivoque dans ce mot, qu'elle m'a *mal entendu*.

Je suis prêt à faire mon apologie dans toutes les règles; et si la dame qui en sera l'objet est disposée à m'accorder un sourire, je recevrai le retour de sa faveur avec toute la reconnaissance qu'elle mérite; mais si elle présume qu'il soit plus à propos de se tenir toujours pour offensée je ne manquerai pas de la citer au supplément de mon chapitre des droits et des injustices des femmes; et quoique, d'après une certaine combinaison des circonstances, je ne puisse jamais faire comprendre ce chapitre à

mon oncle Tobie, je l'expliquerai si bien à tout le monde, qu'on pourra le lire en courant.

D'ailleurs, je ne suis pas intelligible pour tous. Il y a quelques esprits qui n'ont nullement besoin d'avoir la clef de mes discours ou de mes ouvrages; et ceux-là, je parle des esprits, sont du premier ordre. Ceci me donne quelque consolation; et cette consolation augmente de poids et de mesure lorsque je pense que vous êtes de ce nombre.

Mais le papier et la claquette du facteur m'avertissent de faire ce que j'aurais dû faire à l'autre page : c'est de prendre congé de vous; adieu donc, et que Dieu vous bénisse!

Je suis très-cordialement, votre, etc.

LETTRE XXVI.

A.....

Jeudi 1 novembre.

Si j'étais ministre d'état au lieu d'être curé de campagne; ou plutôt, quoique je ne sache lequel est le meilleur des deux, si j'étais souverain d'un pays, non comme *Sancho-Pança*, sans avoir aucune volonté à moi, mais avec tous les priviléges et toutes les immunités qui appartiennent à cette place, je ne souffrirais

pas que l'homme de génie fût déchiré, humilié, ou même sifflé par celui qui ne pourrait pas rivaliser avec lui. Cela signifie que je ne permettrais point que les sots d'aucune espèce osassent se montrer dans mes états. . .

Quoi! direz-vous, n'y aurait-il pas quelque exception pour l'ignorant et le non-lettré? aucun quartier à part pour ceux que la science n'aurait point illuminés; ou dont l'indigence aurait étouffé le génie? Mon cher ami, vous ne m'entendez pas parfaitement : ne supposez pas, je vous prie, qu'on soit *sot* pour n'être pas *instruit*, ni que, pour être *instruit*, on ne puisse pas être *sot*.

Je ne tire pas mes définitions des lieux communs du collége, ni du *péricrane* épais et moisi des compilateurs de dictionnaires, mais du grand livre de la nature, qui est le volume du monde et le code de l'expérience. J'y trouve qu'un *sot* est un homme (car maintenant je ne suis pas d'humeur à confondre les femmes dans cette définition), est un homme, dis-je, qui se croit autre chose que ce qu'il est dans la réalité et qui ne sait comment faire un bon usage de ce qu'il est.

C'est la manière d'adapter les *moyens* à la *fin* qu'on se propose, qui caractérise une intelligence supérieure. La chétive haridelle dont *Yorick* a depuis si long-temps fais son unique monture, si une fois on la met dans le droit chemin, arrivera plus tôt au terme de son

voyage que le meilleur coureur de *Newmarket*, qui aura pris à gauche.

Souvent la *sagesse* ne sait ni lire ni écrire, tandis que la *folie* vous cite des passages de toutes les langues mortes et de la moitié des vivantes. Veuillez donc bien, je vous prie, ne pas vous former une mauvaise, c'est-à-dire, une fausse idée, de ce royaume de mon invention ; car si jamais je le possède, vous pouvez être sûr que vous y aurez un bon traitement, et que vous y vivrez à votre aise, comme le feront tous ceux qui y vivront avec honneur. Mais au point.

Au point, ai-je dit? Hélas! il y a tant de *zig-zags* dans ma destinée, qu'il m'est impossible de filer droit en écrivant une pauvre lettre, encore une lettre d'ami; et je ne la recommencerai pourtant pas; car il m'arrive une visite que je ne puis renvoyer, qui m'oblige à finir une page ou deux, peut-être même trois, plus tôt que je ne l'aurais fait. Je vais donc plier ma lettre telle qu'elle est, en ajoutant seulement un Dieu vous bénisse! ce qui, toutefois, est le désir le plus constant et le plus sincère de

Votre affectionné, etc.

LETTRE XXVII.

A......

Dijon, 9 novembre 1769.

Mon cher ami,

Je vous recommande, non pas peut-être par-dessus tout, mais très-certainement par-dessus beaucoup de choses, de vous servir de votre propre intelligence, un peu plus que vous ne le faites ; car, croyez-moi, une once de celle-ci vous sera plus avantageuse qu'une livre de celle des autres. Il y a une sorte de timidité qui, comme objet de spéculation, rend la jeunesse aimable ; mais, vu l'humeur actuelle du monde, c'est, dans la pratique, une chose vraiment incommode, pour ne pas dire dangereuse.

Il existe, au contraire, une mâle confiance qu'on ne saurait avoir trop tôt, parce qu'elle provient du sentiment des bonnes qualités que l'on possède et des heureuses acquisitions que l'on a faites : il n'est pas moins à propos de s'en parer aux yeux du monde, que de prendre un casque au jour du combat. Nous en avons besoin comme d'une protection, contre les insultes et les outrages des autres; car, dans les

circonstances qui vous sont particulières, je ne la considère que comme une qualité purement défensive, propre à empêcher que vous ne soyez culbuté par le premier ignorant, le premier sot, ou l'insolent faquin qui verra que votre modestie étouffe votre mérite.

Mais je ne vous dis ceci qu'en passant. J'en laisse l'application à votre propre discernement et à votre bon sens, dont je n'écrirai pas tout ce que je pense, ni ce qu'en pensent quelques autres personnes qui le jugent favorablement.

Depuis que j'ai mis le pied sur le continent, je me trouve tellement mieux, que ma vue seule vous ferait du bien, et vous en auriez encore davantage à m'entendre; car j'ai recouvré ma voix dans ce climat régénérateur. Loin d'avoir de la peine à me faire entendre de l'autre côté de la table, je serais maintenant en état de prêcher dans une cathédrale.

Tout le monde est ici dans l'ivresse du contentement. La vendange a été très-abondante, et elle est maintenant sous le pressoir. Tous rayonnent de plaisir, et toutes les voix sont au ton de la joie. Quoique j'aille aussi vite qu'il m'est possible d'aller, et que, malgré cela, la mort me talonne au point qu'il ne me paraît pas prudent de prendre le temps de jeter un regard en arrière, je ne puis cependant résister à la tentation de sauter hors de ma chaise, et de passer tout le soir sur un banc

à considérer les danses que forment ces fortunés habitans, après les travaux de la journée. C'est ainsi que, par un bienfait de la Providence, sur les vingt-quatre heures, ils trouvent le secret d'en passer au moins deux ou trois à oublier qu'il existe dans ce monde quelque chose qui ressemble au travail et aux soucis.

Cet innocent oubli de la peine est l'art le plus heureux de la vie; et la philosophie, avec tout son attirail de préceptes et de maximes, n'a rien qui lui soit comparable. En effet, je suis convaincu que la joie modérée et réglée sur de bons principes, est parfaitement agréable à l'être bienfaisant qui nous a créés; qu'on peut rire, chanter, et même danser, sans offenser le ciel.

Je ne pourrai jamais, non, je le dis bien positivement, il ne sera jamais en mon pouvoir de croire qu'on nous ait envoyés dans ce monde pour le traverser mélancoliquement. Tout ce qui m'entoure m'assure le contraire. Les danses et les concerts rustiques que je vois et que j'entends de ma fenêtre, me disent que l'homme est fait pour la joie. Aucun cerveau fêlé de moine Chartreux, tous les moines Chartreux du monde, ne me feraient jamais revenir de cette opinion.

Swift dit, *vive la bagatelle!* Moi je dis, *vive la joie*, qui, j'en suis sûr, n'est point

bagatelle. C'est, à mon avis, une *chose sérieuse*, et le premier des biens pour l'homme.

Puissiez-vous, mon cher ami, continuer d'en avoir toujours une ample provision dans votre magasin! Qu'il ressemble à la *cruche de la veuve*, c'est-à-dire, qu'il ne soit jamais à sec!

J'attends de recevoir quelque nouvelle de vous de *Lyon*, et c'est de là que je vous en enverrai d'ultérieures sur mon compte : en attendant, et dans tous les temps, Dieu vous bénisse! croyez que

je serai toujours bien véritablement et affectueusement votre, etc.

LETTRE XXVIII.

A......

Lyon, 15 novembre.

J'ai fait la route la plus délicieuse, quoique dans une *désobligeante*, et par conséquent seul. Mais, quand le cœur et l'esprit sont dans une parfaite harmonie, et lorsque chaque sensation subordonnée se met bien à l'unisson, il ne se présente aucun objet qui ne produise le plaisir. D'ailleurs, tel est le caractère de ce peuple fortuné; vous voyez le sourire sur tous

les visages, et de tout côté vous entendez les accens de la joie. Au moment où je vous écris, j'ai sous ma fenêtre une bonne femme qui joue de la vielle à un groupe de jeunes gens qui dansent avec une gaieté bien plus apparente, et je crois aussi plus *réelle*, que ne peut l'être celle de vos brillantes assemblées d'*Almack*.

J'aime ma patrie autant que peut l'aimer aucun de ses enfans, je connais toute la solidité des vertus caractéristiques du peuple qui l'habite; mais, dans le jeu du bonheur, il ne fait pas sa partie avec la même attention, on n'y réussit pas aussi-bien qu'on le fait dans ce pays-ci. Je n'entrerai point dans l'examen de la différence physique ou morale qu'on remarque entre les deux nations; cependant, je ne puis m'empêcher d'observer que, tandis que le Français possède une gaieté de cœur, qui toujours affaiblit et quelquefois dissipe le chagrin, l'Anglais en est encore à l'ancien temps des Français, et continue à se divertir *moult tristement*.

Combien de fois, dans nos *assemblées d'Yorck*, n'ai-je pas vu un couple au-dessous de trente ans danser avec autant de gravité que s'il eût fait un travail mercenaire dont il eût craint de ne pas être payé : tandis qu'ici je vois des jeunes gens brûlés du soleil et des filles de travail quitter un assez maigre dîner, le cœur palpitant de joie, pour s'agiter au son du haut-

bois, et frapper la terre en cadence avec leurs sabots.

On ne me persuadera jamais qu'il n'y ait point une Providence, et une Providence gaie qui gouverne ce pays-ci. Avec tous les biens imaginables, nous sommes toujours graves, et, dans le chagrin, nous ne savons que raisonner avec nous-mêmes, tandis qu'ici sans presque d'autre bien *que le soleil*, on est content de son état.

Mais l'Etre bon qui nous a tous créés, donne à chacun une portion de bonheur, conformément à sa sagesse et à son plaisir; car rien n'est au-dessous de sa vigilante Providence : *elle modère même l'haleine des vents pour l'agneau privé de sa toison.*

Ces réflexions m'ont fait perdre de vue mon objet; car ce n'est que pour me plaindre que j'ai rapproché la chaise de la table et mis la plume dans l'encrier : c'était mon unique dessein, parce que j'ai envoyé plusieurs fois à *poste restante* sans qu'on ait pu me rapporter une lettre de vous. Quoique je sois dans la plus grande impatience de continuer mon voyage vers les *Alpes*, et qu'il me soit impossible de tranquilliser mon esprit jusqu'à ce que j'aie reçu de vos nouvelles; cependant, par un effet de mon caractère sympathique, le contentement et la bonne humeur des gens qui m'environnent a tellement pris sur moi, que

je reste ici, dans mon habit noir, avec mes pantoufles jaunes, aussi tranquille que si j'y étais à demeure, et que je n'eusse plus de chemin à faire. Dieu sait pourtant le joli tour qui me reste à décrire avant que je puisse vous embrasser.

Vous savez que je ne suis pas dans l'usage d'effacer quelque chose ; sans quoi je raturerois les douze dernières lignes que je viens d'écrire ; car, au moment où je les terminais, votre lettre et deux autres viennent de m'arriver et de me satisfaire sur tous les points. Réellement si je pensais que vous vinssiez me surprendre, je traînerais encore. A tout événement nous nous rencontrerons à *Rome*, à *Rome*, et demain matin je prends des ailes pour y accélérer mon arrivée.

Je désire sincèrement que ma lettre puisse vous dépasser, c'est-à-dire, que vous soyez en chemin avant qu'elle soit arrivée en Angleterre. Dans tous les cas, mon cher garçon, nous nous verrons à Rome. Jusqu'alors portez-vous bien : là, et partout ailleurs, je serai toujours

Votre très-fidèle et très-affectionné, etc.

LETTRE XXIX.

A......

Rue de Bond.

Je crains bien d'avoir fini, pour le reste de mes jours, de plaisanter, de rire et d'amuser les autres, soit hommes, femmes ou enfans, et de devenir grave et solennel, dispensant la stupide sagesse comme on a prétendu jusqu'ici que je départais la folie à mes paroissiens et à mes paroissiennes.

A vous dire le vrai, je commençai cette lettre hier matin, et je fus interrompu par une demi-douzaine d'oisifs qui vinrent me chercher pour m'associer a leur paresse et pour rire avec eux. L'un d'eux me força de dîner chez lui avec sa sœur qui me parut un être du premier ordre, et qui fait quelque chose d'absolument semblable à la résolution avec laquelle j'ai commencé cette lettre, indigne de la plume qui l'écrit.

En bonne foi, cette femme est charmante au delà de toute expression; c'était elle qui avait préparé le thé : elle m'en présenta une tasse plus délicieuse que le nectar.

Pour le dire en passant, elle désire extraordinairement de faire votre connaissance; ce

n'est pas, vous pouvez m'en croire, d'après le compte que je lui ai rendu de vous, mais d'après les éloges que lui en ont faits des personnes qu'elle dit être de la première classe. Vous pouvez être bien sûr cependant que je ne les ai pas désavoués, et que mon témoignage ne vous a pas été contraire. Lors donc que vous le désirerez, je vous présenterai pour que vous ayez l'honneur de lui baiser la main, et d'augmenter la liste des fidèles qui vont en adoration dans le temple d'un si rare mérite.

Je pense réellement que s'il y a sur la terre une femme propre à faire votre bonheur et à vous inspirer de l'amour, par-dessus le marché, ce qui, je crois, serait l'unique moyen de vous rendre heureux, je pense, dis-je, que cette tâche est réservée à ce caractère enchanteur. En effet, si vous commandiez à mon faible pinceau de vous décrire la beauté dont la tendresse pourra vous guérir des maux de cœur et des inquiétudes sans nombre qui vous assailliront infailliblement sur le passage de la vie, je choisirais cette excellente et divine créature. Mon esprit de *chevalerie errante* lui a déjà dit qu'elle était ma *dulcinée ;* mais je déposerai bien volontiers mon armure, et je briserai ma lance pour faire votre *ange* conservateur de la *dame de mes pensées.*

Je crois n'avoir pas besoin de vous rappeler

mon affection pour vous ; il m'est justement venu quelques idées à votre sujet, qui m'ont tenu éveillé la nuit dernière, lorsque j'aurais dû être enseveli dans un profond sommeil ; mais je me réserve de vous les communiquer au coin de mon feu, ou du vôtre, et je voudrais bien ce soir vous avoir auprès du mien. Je ne crois pas de ma vie avoir rien désiré aussi ardemment.

Au nom de la fortune, dites-moi donc, je vous prie, ce qui peut vous retenir à cinquante lieues de la capitale, dans un temps où, pour votre propre intérêt, j'aurais un si grand besoin de vous ?

Je vous entends vous écrier, qu'est-ce que tout cela signifie ? je vous vois presque déterminé à jeter ma lettre au feu, parce que vous n'aurez pu y trouver le nom de la belle. Mon bon ami, je suis parfaitement en règle sur cet article ; car vous pouvez être sûr que mon intention n'a jamais été de confier son nom à cette feuille de papier. Je vous ai parlé de la divinité ; le reste vous le trouverez inscrit sur l'autel.

Je ne fus jamais plus sérieux que je le suis dans ce moment-ci ; prenez donc bien vite la poste pour vous rendre dans cette ville : j'en serai parti si vous n'arrivez bientôt, et alors je ne sais ce que deviendront toutes les bonnes intentions que j'ai *maintenant* pour vous ; à

la vérité, je ne crains pas d'en manquer dans le temps futur ; car, dans tous les événemens, dans toutes les circonstances, et partout,

Je suis très-cordialement et très-affectueusement votre, etc.

LETTRE XXX.

A......

Vendredi.

Peut-être, mon cher ami, c'est pour vous le temps de chanter, et je m'en réjouis ; mais ce n'est pas pour moi celui de danser.

Vous reconnaîtrez à la manière dont cette lettre est écrite, que si je figure dans ce genre, ce doit être à la danse d'*Holbein*.

Depuis ma dernière lettre, un autre vaisseau s'est brisé dans ma poitrine, et j'ai perdu assez de sang pour abattre l'homme le plus robuste : il est donc plus facile d'imaginer que de décrire ce que cette révolution a produit sur mon individu décharné et flanqué de toutes sortes d'infirmités. En effet, ce n'est qu'avec peine et seulement dans quelques intervalles de repos, qu'il m'est possible de traîner ma plume. Sans le grand empressement de *mes esprits* qui

m'aident pour quelques minutes de leur précieux mécanisme, il n'eût pas été en mon pouvoir de vous remercier du tout; je ne puis cependant le faire comme je le devrais, pour vos quatre lettres restées si long-temps sans réponse, et notamment pour la dernière.

J'ai réellement cru, mon bon ami, que je n'aurais plus le plaisir de vous voir. Le hideux squelette de la mort semblait avoir pris son poste au pied de mon lit, et je n'avais pas le courage de m'en moquer comme je l'ai fait jusqu'ici : je baissais donc patiemment la tête, sans la moindre espérance de la relever jamais de dessus mon oreiller.

Mais, de manière ou d'autre, la mort a, je crois, pour le moment, changé de visée, et j'espère que nous pourrons encore nous embrasser une fois. La seule chose que je puisse ajouter, c'est que tant que je vivrai, je serai toujours

votre très-affectionné, etc.

LETTRE XXXI.

A.....

Rue de Boud, le 8 mai.

En lisant votre dernière lettre, j'ai senti le degré d'énergie auquel peut s'élever une passion tendre et honnète. L'histoire que vous me racontez doit être placée parmi les relations les plus touchantes des misères, et en même temps des efforts heureux de la bienveillance humaine. Il se trouva que je l'avais hier dans ma poche, en déjeunant avec mistriss M.... et, faute de pouvoir lui donner quelque chose d'aussi bon de mon propre fonds, je lui lus en entier votre lettre, mais ce n'est pas tout; car, ce qu'il y eut de plus flatteur (c'est-à-dire, de plus flatteur pour vous) c'est qu'elle voulut la lire elle-même; ensuite elle me pria de ne pas différer l'occasion de vous présenter vous à sa table, et à vous celle qui en est la maitresse. Je lui parlai de l'incivile distance de quelques centaines de milles, au moins, qui se trouvent entre nous; mais je promis et je jurai, car je fus obligé de faire l'un et l'autre, que, dès que je pourrais me saisir de votre main, je vous conduirais à son *vestibule.* Je commence réellement à croire que, par vous, j'obtiendrai quelque crédit.

Je n'ai pas à peine de me persuader que l'amour soit sujet à des paroxismes violens, comme la fièvre ; mais tant de plaisir accompagne cette passion : en général, elle produit des sympathies si douces ; quelquefois elle est si promptement, et souvent si facilement guérie, qu'en vérité je ne puis plaindre ses disgrâces du même ton de pitié dont j'accompagne mes visites consolatrices à des infortunes moins ostensibles. Dans la triste et dernière séparation des amis, *l'espérance* nous console par la perspective d'une éternelle réunion, et la *religion* nous porte à y croire : mais, dans l'histoire mélancolique que vous rapportez, je vois ce qui m'a toujours paru le spectacle le plus désespérant que puisse offrir la sombre région des misères humaines. Je me figure la pâle contenance de quelqu'un qui a vu les plus beaux jours, et qui succombe au désespoir de les voir renaître. L'homme abattu par une infortune non méritée, et privé de toute espèce de consolation, est dans un état sur lequel l'ange de la pitié verse le trésor de ses larmes.

Je ne vous envie point, mon cher enfant, non je ne vous envie pas vos sentimens, car je suis sûr que je les partage ; mais si je pouvais vous envier une chose qui vous fait tant d'honneur, et qui m'engage à vous aimer, s'il est possible, plus que je ne le faisais auparavant, ce serait le petit édifice de consolation et de bonheur que vous avez construit dans les pro-

fondeurs de la misère. Peut-être n'occupera-t-il que peu de place dans ce monde, mais, semblable au grain de seneve, il croitra et portera sa tête dans les cieux, où l'esprit qui l'a érigé vous élèvera vous-même un jour.

Robinson vint me prendre hier pour me mener dîner, place Berkeley; et, tandis que je m'habillais, je lui donnai votre lèttre à lire. Il la sentit comme il le devait : non-seulement il me pria de vous dire quelque chose de flatteur de sa part, mais lui-même il dit mille choses agréables sur votre compte pendant et après le dîner, et but à votre santé. Se trouvant même échauffé par le vin, il parlait haut, et menaçait de boire de l'eau comme vous le reste de ses jours.

Mais, tandis que je vous raconte tant de belles choses pour flatter *votre vanité*, souffrez, je vous prie, que j'en dise quelqu'une qui puisse flatter la mienne. Ce n'est ni plus ni moins qu'une élégante écritoire de table, en argent, avec une devise gravée dessus, qui m'a été envoyée par *lord Spencer*. La manière dont ce présent m'a été fait, ajoute infiniment à sa valeur, et exalte en moi le sentiment de la reconnaissance. Je n'ai pu remercier comme je l'aurais dû; mais j'ai fait de mon mieux en écrivant les témoignages de ma gratitude, et j'ai promis à sa grandeur que de toute la vaisselle de la famille *Shandy*, cette pièce étant celle qu'elle

estime le plus, ce serait aussi, bien certainement, la dernière dont elle se déferait.

J'avais une autre petite affaire à vous communiquer; mais la claquette du facteur m'avertit de vous dire adieu. Dieu vous bénisse donc, et vous conserve tel que vous êtes; ce qui, par parenthèse, n'est pas vous souhaiter peu de chose; mais c'est un souhait que j'adresse à vous, et pour vous, avec la même vérité qui guide ma plume lorsque je vous assure que je suis le plus sincèrement, et le plus cordialement,

Votre fidèle ami, etc.

LETTRE XXXII.

A.....

Rue de Bond.

Nos affections ont quelque chose de liant, mon cher ami, qui, malgré tous ses inconvéniens, car je lui en connais mille, répand un charme inexprimable sur le caractère de l'homme. Être dupe des autres qui presque toujours sont pires, et très-souvent plus ignorans que nous, non-seulement c'est une chose humiliante pour notre amour-propre, mais il arrive aussi très-fréquemment qu'elle est ruineuse

pour notre fortune. Néanmoins le soupçon porte sur la figure et, qui pis est, dans l'esprit l'empreinte d'un caractère si détestable, qu'il me serait toujours impossible de m'en accommoder; et, toutes les fois que j'observe de la méfiance dans un cœur, je ne vais plus frapper à sa porte; loin de chercher à m'y établir, je ne lui fais pas même une visite du matin, lorsqu'il m'est possible de m'en dispenser.

Niger est, hunc tu, Romane, caveto (*).

Cette espèce de facilité doit certainement nous laisser découverts contre les astuces des fripons et des coquins; et ces sortes de gens, on les rencontre, hélas! dans les haies, à côté des grands chemins; ils viennent même chez nous sans que nous ayons la peine de les faire appeler. Il est difficile de saisir l'heureux milieu qui se trouve entre l'excès de la bonhomie et le misérable égoisme: cependant Pope dit que *lord Bathurst* le possédait à un degré supérieur, et je le crois. Je dois même le croire pour mon honneur, car j'ai été l'objet des bontés et des attentions généreuses de ce vénérable lord: comme je n'ai jamais eu cette heu-

(*) Il est noir: Romain, crains d'en approcher.

reuse qualité, je ne puis que vous la recommander, sans ajouter aucune instruction sur un devoir dans lequel moi-même je ne puis me citer en exemple. Ceci n'est pas tout-à-fait à la manière des prêtres, mais il n'est pas question d'eux.

B.... est exactement une de ces innocentes et inoffensives créatures qui ne pestent ni ne se fâchent jamais : les différens tours qu'on lui joue, il les supporte avec la patience la plus évangélique, et il s'est arrangé de manière à perdre tout, plutôt que cette disposition bienveillante qui fait le bonheur de sa vie. Mais comment se le proposer entièrement pour modèle? car vous savez, comme moi, que, lorsqu'une fois on a gagné sa confiance, on peut le tromper dix fois le jour, si ce n'est pas assez de neuf. Les vrais amis de la vertu, de l'honneur, et de tout ce qu'il y a de mieux dans la nature humaine, devraient bien former une phalange autour d'un semblable individu, pour le sauver du manége des fripons, et des entreprises des scélérats.

Il y a une autre espèce de duperie, pour laquelle il me serait impossible d'avoir la moindre commisération, et qui provient de ce qu'on vise continuellement à faire que les autres soient dupes de nous. Ce n'est point cet esprit aimable et confiant que je vous ai déjà recommandé, mais une disposition présomptueuse, méchante et perfide qui, pour avoir été conti-

nuellement engagée dans de misérables tricheries, finit par être dupe d'elle-même ou de ceux qu'elle se proposait de duper.

N'en doutez pas, le meilleur moyen d'être dupe soi-même, c'est de vouloir toujours *duper les autres.*

La ruse n'est point une qualité honorable, c'est une espèce de sagesse bâtarde que les fous mêmes peuvent quelquefois mettre en pratique, et qui sert de base aux projets des fripons. Mais, hélas! combien de fois ne trahit-elle pas ses sectateurs à leur propre honte, si ce n'est à leur ruine.

Quoique, dans certaines occasions, on puisse quelquefois se servir innocemment du stratagème, je suis toujours tenté de soupçonner la cause pour laquelle on l'emploie; car, après tout, je suis sûr que vous conviendrez avec moi que, lorsque l'artifice ne peut pas être regardé *comme un crime*, la nécessité qui l'exige doit du moins être considérée *comme un malheur.*

C'est le contenu de votre lettre qui m'a fait prendre ce ton *socratique;* et, s'il me restait assez de papier, je sauterais à quelque autre objet pour varier la scène; mais je n'ai d'espace que pour vous dire que dimanche dernier j'allai dîner rue de *Brook*, où, non-seulement de vieilles gens, mais, ce qui vaut mieux, des *Beautés virginales* dirent une infinité de

choses agréables sur votre compte. On me conduisit ensuite aux *bâtimens* d'*Argyl ;* mais les beautés virginales n'étaient pas de la partie. Dieu me pardonne donc, et vous bénisse, maintenant, et dans tous les temps. *Amen.*

Je suis bien véritablement et cordialement, votre, etc.

LETTRE XXXIII.

A.....

Coxwould, 19 août, 1765.

Parmi vos caprices, mon cher ami, car vous en avez aussi-bien que *Tristram*, celui dont l'attrait est le plus doux, c'est sans doute ce nouveau genre d'esprit romanesque qui, si vous eussiez vécu dans les temps reculés, eût fait de vous le plus parfait chevalier errant qui jamais ait brandi lance ou porté visière.

Le même esprit qui vous entraine maintenant aux eaux de Bristol pour y donner le bras à quelque femme étique, et lui éviter la peine de puiser elle-même l'eau thermale ; cet esprit, dis-je, vous eût, dans les premiers temps, fait traverser les forêts et combattre les monstres pour les intérêts de quelque *dulcinée* que vous auriez à peine vue ; ou peut-être arborer

la croix, et parcourir en brave et pieux chevalier, les terres et les mers de la *Palestine*.

A vous dire le vrai, vous êtes trop enthousiaste : si vous étiez né pour vivre dans quelque autre planète, je pourrais me prêter à toutes ces brillantes et magnifiques puérilités; mais je ne le ferai point dans le monde chétif et misérable que nous habitons, dans ce monde où règne la médisance et la perfidie; non, en vérité, je ne le ferai pas. Je prévois très bien, et je ne fais pas cette prédiction sans qu'il m'échappe un soupir : je prévois que cette manie vous conduira dans mille pièges, et quelques-uns d'entre eux seront tels qu'il ne vous sera pas facile d'en sortir; ils vous enlèveront votre fortune, et vos agréables divertissemens; qu'importe, pourrez-vous dire? il me semble même vous entendre parler ainsi; c'est qu'alors vous seriez perdu pour vos amis.

Car si l'inconstante fortune vous enlève votre superbe palefroi avec son harnois doré, tandis que vous serez dessus; ou si, tandis que vous dormirez sous un arbre au clair de la lune, il s'échappe lui-même, et trouve un autre maître; en un mot, si vous êtes dépouillé par quelques misérables voleurs de grands chemins de la société, je suis persuadé que nous ne vous verrons plus; vous irez dans quelque endroit écarté prendre l'habit d'ermite, et faire tous vos efforts pour oublier des amis qui ne cesseront jamais de vous regretter.

Cet esprit enthousiaste est bon en lui-même ; mais il n'en est point, quel qu'il soit, qu'il faille contenir davantage, ou régler avec plus de discernement.

Le printemps prochain, nous irons, s'il vous plaît, à la fontaine de Vaucluse : nous penserons à *Pétrarque*, et, ce qui vaut mieux, nous évoquerons sa belle *Laure*. J'ai tout lieu de penser que ma femme qui, par parenthèse, n'est point *Laure*, voudra être de la partie ; mais elle amènera ma pauvre petite *Lydie* que son tendre père aime bien autrement qu'une *Laure*.

Répondez-moi sur ces différens objets, et Dieu vous bénisse !

Je suis, avec la sincérité la plus cordiale, votre affectionné, etc.

LETTRE XXXIV.

A . . . . . *Écuyer.*

Dimanche au soir.

Il est une espèce d'offense qu'un homme peut, qu'il doit même pardonner : mais tel est l'honneur jaloux du monde, qu'il faut venger ce qu'on appelle communément un affront, lorsqu'il provient de quelqu'un qui marque. Laissez-moi cependant vous rappeler que la dureté du cœur n'est pas digne de votre colère, et avilirait votre vengeance. La porter sur un être semblable, ce ne serait pas, comme *saint Paul,* regimber contre l'aiguillon, mais, ce qui est bien pire, contre un caillou. Vous avez donc eu raison, mon cher ami, de laisser tomber la chose comme vous l'avez fait.

Aussi loin que mes observations ont pu s'étendre, j'ai toujours remarqué qu'un cœur dur était un cœur lâche. Le courage et la générosité sont des vertus amies ; et, lorsqu'on est doué de la dernière, par une suite de l'organisation du cœur, la première vient naturellement s'y établir.

Si je découvre un homme capable d'une bassesse, si je le vois impérieux et tyrannique, s'il tire avantage de la faiblesse pour l'oppri-

mer, de la pauvreté pour l'écraser, de l'infortune pour lui faire outrage, ou s'il court toujours après des excuses sans jamais remplir ses devoirs, un tel homme se fût-il d'ailleurs tiré de cinquante duels avec honneur, je conclus hardiment que c'est un lâche. Ne point refuser le combat, n'est nullement une preuve de bravoure; car nous connaissons tous des lâches qui se sont battus, qui même ont triomphé; mais un lâche ne fit jamais une action noble ou généreuse : vous pouvez donc, d'après mon autorité, qui peut-être n'est pas la plus mauvaise, vous pouvez, dis-je, soutenir qu'un homme dur ne fut jamais brave, c'est-à-dire qu'un tel homme, vous pouvez à bon droit l'appeler un lâche, et s'il prend mal votre décision, ne vous en inquiétez pas. *Tristram* endossera son armure, dérouillera son épée, et viendra vous servir de second dans le combat.

Maintenant, mon bon ami, souffrez que je vous demande comment il peut se faire que votre imagination se soit depuis peu mise dans le dortoir. Je pensais que les noms de *Pétrarque* et de *Laure*, et le site enchanteur de la fontaine de Vaucluse que toutes les ames tendres regardent comme leur séjour classique; je pensais, dis-je, que ces différens objets devaient vous inspirer une effusion de sentiment dont chaque page de votre dernière lettre m'aurait offert des ramifications : point du tout, vous me saluez d'une enfilade de raisonnemens

sur l'honneur, que vous ne pouvez avoir puisés que dans les conversations de quelques jeunes lords à grandes perruques, et de quelques vieilles ladys à vertugadins, qui, depuis si long-temps, si long-temps, habitent la longue galerie de . . . .

Toutefois, quand cette belle compagnie vous ennuiera, lorsque vous serez las de vous promener sur un plancher natté, vous pouvez venir ici contempler les feuilles de l'automne, et vous amuser à me voir faire un ou deux autres volumes, pour tâcher, s'il est possible, d'alléger le spleen du monde mélancolique; car, malgré toutes ses erreurs, je veux encore qu'il m'ait cette obligation : s'il ne le veut pas, je l'abandonnerai à votre commisération. Ainsi, portez-vous bien, et Dieu vous bénisse.

Je suis votre très-affectionné, etc.

LETTRE XXXV.

A lady C.... H....

Samedi à midi.

Me voilà maintenant devant mon bureau, prêt à écrire : faudra-t-il qu'entre la quarante et la quarante-cinquième année de ma vie, je me permette encore une indiscrétion ? Je m'en rapporte à vous, madame, et vous laisse, s'il vous plaît, le soin d'imaginer le reste. Voyez s'il me convient, dans cet âge avancé, de m'adresser aux charmes qui résultent de l'heureuse combinaison de la jeunesse et de la beauté.

Si vous regardez ceci comme très-présomptueux, je renoncerai à ces beautés du printemps de la vie, pour ne m'attacher qu'aux qualités de tous les temps, dont le charme durable a le pouvoir d'effacer les rides et de métamorphoser les cheveux blancs en boucles de jais. Vous réunissez ce double mérite, madame ; et, partout où j'ai entendu prononcer votre nom, j'ai vu qu'on vous l'accordait généralement : je ne me souviens pas même qu'on ait jamais accompagné votre éloge d'aucune de ces espèces de *mais* que l'envie sait placer à propos pour jeter du louche sur ce qu'il y a de plus parfait.

Mais, tandis que, par une sorte de miracle, vous subjuguez l'envie, et la forcez à vous respecter, il est possible que quelquefois vous encouragiez involontairement ses attaques sur d'autres. Pour ma part, rien n'est plus certain; on est jaloux de moi jusqu'à la vengeance, quand on sait la manière gracieuse dont vous avez accueilli ma demande : mais, en pareille occasion, l'envie, loin de flétrir mes lauriers, ne fait qu'y ajouter un nouveau lustre ; c'est une cicatrice glorieuse dont je suis aussi fier qu'un héros patriote peut l'être de la sienne.

Mais, pour me renfermer dans mon sujet, souffrez, madame, que je vous remercie le plus cordialement de m'avoir permis de solliciter l'honneur de votre protection ; car je n'entreprendrai point de vous remercier de me l'avoir accordée ; c'est une chose qui n'est pas en mon pouvoir : mes lèvres et ma plume regardent comme impossible de rendre tout ce que mon cœur sent en pareille occasion. Peut-être un jour quelqu'un de la famille de *Shandy* sera-t-il assez éloquent pour vous offrir un hommage qui ne peut dans ce moment trouver d'expression équivalente à son énergie : telle est la position

Du plus fidèle, du plus obéissant et du plus humble de vos serviteurs, etc.

LETTRE XXXVI.

A . . . . . .

Mercredi, après neuf heures du soir, et n'étant pas trop bien.

Je conviens, mon cher ami, que la femme est un animal timide; mais dans certaines positions, les animaux de ce caractère sont plus dangereux que ceux que la nature a doués d'un courage supérieur. Je vous conseille donc, sans parler de mille autres raisons, de faire ensorte de n'avoir jamais de femme pour ennemie: ce n'est pas que je vous suppose capable d'offenser le sexe le plus aimable; au contraire, je vous crois plus propre et plus disposé que tout autre à lui plaire et à lui être utile; et c'est peut-être à cause de cela même que je vous avertis de ne pas vous attirer sa colère; car j'ai plus d'une fois observé chez vous de la disposition à concentrer toutes vos affections dans un cercle particulier; vous inquiétant fort peu des autres; et, relativement aux femmes, c'est manquer à toutes celles qui ne se trouvent point comprises dans la classe privilégiée.

Il y a quelque chose d'aimable, peut-être même quelque chose de noble dans le motif d'une pareille conduite; mais elle est trop dé-

licate pour un monde tel que le nôtre ; car, quoique la vie y soit si courte, on peut cependant vivre assez pour s'apercevoir des inconvéniens et des disgrâces de cette méthode. Celui qui s'attache uniquement à un objet, ou même à un petit nombre, peut se trouver bientôt délaissé par l'effet de l'ingratitude, du caprice, ou de la mort; et il se présente de mauvaise grâce, quand la nécessité le force de chercher ailleurs une tendresse et une société qu'il a d'abord paru dédaigner.

Si une petite société d'amis choisis pouvait avoir la certitude de ne pas se dissoudre et de descendre à la fois dans la même tombe, votre théorie actuelle ne formerait pas seulement un système galant, il serait encore doux et praticable ; cependant, mon cher ami, cela ne peut pas être ; et vivre seul quand nos amis ne sont plus, ce n'est qu'une vie de mort, qui me paraît bien plus triste qu'une mort réelle.

Mais, pour revenir à mon sujet, la femme est un animal timide ; et, laissant de côté toute autre considération, je suis sûr, d'après la générosité de votre caractère, que vous ne chercherez jamais à faire de la peine à aucune. En effet, je ne découvre aucune situation possible qui puisse justifier un mauvais procédé envers les femmes. Car, soyez sûr, et je puis là-dessus vous citer ma propre expérience, dont je ne suis pas médiocrement fier ; soyez sûr

qu'une passion exclusive pour un individu du sexe, quelles que puissent en être les perfections, si elle vous rend indifférent envers les autres; soyez sûr, dis-je, que cette passion ne fera jamais complétement votre bonheur; elle pourra vous donner quelques momens très-courts d'un ravissement tumultueux, après quoi, sorti de ce délire, vous vous trouverez en butte à toutes les peines d'un esprit inquiet et chagrin.

Les femmes exigent au moins des attentions; elles les regardent comme un droit de naissance dont les sociétés polies ont gratifié leur sexe; et, quand on les en prive, elles ont certainement lieu de s'en plaindre, et elles le font: il n'en est aucune qui ne soit disposée à se venger; ce qui prouve qu'elles ne veulent nullement être méprisées. Il serait très-fâcheux pour moi d'entendre dire dans un cercle de femmes, que mon ami est d'un caractère singulier, bizarre, insocial, désagréable, etc.; et je crois que, s'il l'entendait lui-même, ce portrait ne l'amuserait pas. Je ne prétends pas toutefois, et je vois bien que vous ne me supposez point une erreur aussi grossière, je ne prétends pas qu'il faille avoir pour toutes les mêmes égards, ceci est bien loin de mon système; *mais, d'un autre côté, je soutiens qu'il ne faut pas les négliger toutes pour une seule*, car il est rare que l'affection d'une seule puisse dédommager de l'inimitié des autres. N'en aimez

qu'une, si cela vous plait, et autant qu'il vous plaira, mais soyez agréable à toutes.

A travers une haie de femmes, l'amour peut vous conduire sûrement à celle qui possède votre cœur, sans que vous déchiriez le falbala d'aucune. Le temps de saluer toutes celles que vous rencontrez sur la route, fait que vous arrivez un peu moins vite aux genoux de la plus chérie; mais, si je ne me trompe, pendant cet intervalle, votre sensibilité s'élève par degrés à ce haut ton de ravissement que vous devez éprouver en vous y précipitant.

Nous avons tous assez d'ennemis, mon cher, par le cours inévitable des événemens humains, sans en accroître le nombre en négligeant les plus simples devoirs de la vie civile.

En outre, pour pénétrer plus avant dans votre cœur, permettez-moi de vous faire observer que la charité et l'humanité qui, par parenthèse, ne font qu'une même chose, sont regardées comme la base des qualités qui constituent ce qu'on appelle un homme bien né. Si vous contractiez donc l'habitude de négliger la dernière, vous courriez le risque de vous voir refuser l'autre que vous considérez comme l'ornement le plus précieux du caractère de l'homme, et je suis persuadé que cette imputation vous blesserait au vif.

Vous pouvez appeler tout cela des bagatelles; mais, mon cher enfant, ne les négligez pas:

car, croyez-moi, les bagatelles sont souvent d'une grande importance dans les différentes positions de la vie.

Vous vous êtes plu fréquemment à me dire, en manière d'éloge, que, dans mes narrations, j'étais naturel jusqu'à la minutie. En effet, lorsque je parle de tirer un mouchoir blanc pour essuyer une larme sur la joue d'une belle affligée, ou d'attacher une épingle à une pelotte, etc. Je suis bien supérieur à tout autre écrivain ! Appliquez-vous donc, je vous prie, cette observation à vous-même, et procurez-moi l'occasion de vous rendre éloge pour éloge. Tel est le vœu sincère de votre ami.

Et sur ce, Dieu vous bénisse, et dirige vos meilleurs sentimens aux meilleures fins.

Je suis votre très-affectionné, etc.

La claquette du facteur me dit que je n'ai pas le temps de relire ma lettre; mais je garantis à nos deux cœurs qu'il n'y a rien dont l'un ou l'autre ait à rougir.

LETTRE XXXVII.

A Madame V . . . .

Lundi matin.

Quand tout le monde, ma belle dame, se porte en foule dans les jardins pour entendre la musique des fusées et des pétards, et voir l'air éclairé par des feux d'artifice, je suis bien flatté, délicieusement flatté, que vous vouliez bien vous contenter d'errer nonchalamment avec moi dans le Renelagh vide, et que vous joigniez à cette complaisance celle de me faire entendre les sons enchanteurs de votre voix qui fut sans doute formée pour les chérubins. Comment avez-vous pu l'acquérir? Je n'en sais rien; il n'entre pas même dans mon plan d'en faire la recherche; je suis toujours charmé de trouver une émanation de l'autre monde dans quelque coin de celui-ci : n'importe d'où elle vienne, mais principalement lorsqu'elle se manifeste par l'entremise d'un organe féminin, l'effet en doit être plus puissant, parce qu'il est toujours plus delicieux.

Maintenant, après cette légère effusion de mon esprit, qui peut-être est un peu plus terrestre qu'il ne devrait l'être, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de m'excuser si, conformément à l'engagement

que j'en avais pris, je ne me rends pas ce soir à votre salon de compagnie : le fait est que mon rhume m'a saisi si violemment à la gorge, que, quoique je pusse entendre votre voix, il me serait impossible de vous dire l'effet qu'elle produirait sur mon cœur. A peine puis-je me faire entendre quand je demande mon gruau.

Par la longue connaissance que j'ai de ma machine valétudinaire, je me trouve maintenant au fait de toutes ses allures : je prévois qu'il faudra que je la ménage pendant une semaine au moins, pour pouvoir en faire usage une journée. Toutefois, dimanche prochain, je compte que je pourrai m'envelopper dans mon manteau, et me faire voiturer dans votre appartement, où j'espère que j'aurai assez de voix pour vous assurer de l'estime sincère et de l'admiration que je sens pour vous, soit que je puisse vous le dire, soit que je ne le puisse pas. Les rhumes et les catarrhes peuvent nouer la langue; mais le cœur est au-dessus des petits inconvéniens de sa prison, et quelque jour il leur échappera tout-à-fait. Jusqu'à cette époque, je vous demande la permission d'être toujours

Le plus fidèle, le plus obéissant et le plus humble de vos serviteurs, etc.

LETTRE XXXVIII.

A . . . . . .

Dimanche au soir.

Le monde met si peu de différence entre le pauvre en esprit et le pauvre en fortune ; sur dix il y en a neuf, même sur cent, quatre-vingt-dix-neuf qui se ressemblent si bien, qu'en pratiquant les vertus du premier, on est généralement sûr d'acquérir tout le crédit, ou plutôt le discrédit du second.

Peu de personnes, mon cher, ont le tact assez fin pour discerner dans les caractères les différentes nuances qui les distinguent ; et, je suis fâché de le dire, mais il y en aura toujours très-peu qui soient assez humains pour se faire un devoir d'employer leur discernement à connaître le cœur.

Cette modération de caractère, qui toujours est la compagne du mérite réel, se concilie l'amitié du petit nombre ; mais, en même temps, elle est propre à être non-seulement la dupe, mais le mépris de la multitude. On suppose que celui qui n'étend pas au loin ses prétentions, n'en a aucune, ou du moins que des circonstances honteuses l'empêchent de les annoncer. L'ignorant, le présomptueux, le suffisant ne croiront jamais que l'homme modeste,



puisse avoir le moindre mérite. Comme ils ne portent que des habits de clinquant, ils n'examinent pas si les autres en ont de meilleure qualité ; ce qui, par parenthèse, est assez naturel.

Les méchans n'imaginent point qu'on ait assez de conscience ou de vertu pour ne pas se servir de ses talens quand leur exercice ne s'accorde point avec l'honnêteté ; si on les emploie sans éclat, ils soupçonnent toujours quelque motif artificieux ou bas ; de manière que l'homme modeste et pieux n'a que très-peu de chances pour ce qu'on appelle dans le monde bonne fortune : en effet, chrétiennement parlant, on ne lui promet que bien peu de chose dans cette courte vie ; de pareilles vertus se proposent des récompenses plus durables à la fin des siècles ; c'est dans cette espérance qu'ils placent leur consolation et leurs plaisirs. Hélas ! sans cette espérance, comment pourraient-ils supporter une foule de circonstances fâcheuses qui pèsent continuellement sur eux, et qui chassent le sourire pour y substituer les larmes ?

On vient m'interrompre ; sans quoi je présume qu'au lieu d'une lettre, vous alliez avoir un sermon ; mais c'est un soir de dimanche, et par conséquent, avec un Dieu vous bénisse ! je finirai par me dire

Votre affectionné, etc.

LETTRE XXXIX.

A . . . . . .

Samedi au soir.

Je viens, mon ami, d'avoir une autre attaque, et, quoique j'en sois remis en grande partie, elle m'a du moins averti d'une chose, qui est, que si je suis assez téméraire pour hasarder de passer l'hiver à Londres, je ne verrai jamais d'autre printemps (1).

Mais il en sera ce qu'il pourra, ma famille étant maintenant en Angleterre, et moi, me proposant de publier mon voyage sentimental qui, je le pense avec vous, sera le plus répandu de mes ouvrages, je ne vois pas trop comment il me serait possible de contrarier mes intérêts, mes affections et ma vanité, au point de tourner ma figure vers le sud avant le mois de mars. Si j'arrive à cette époque, je pense que j'en imposerai à la mort pour sept à huit mois de plus : alors je pourrai la laisser dans les brouil-

(1) Il mourut en effet le printemps suivant, dans son appartement, rue de Bond.

lards, et me sauver dans les lieux où je l'ai bravée si souvent, qu'il est à présumer qu'elle ne voudra pas m'y relancer encore. Cette idée réjouit mes esprits : ce n'est pas, croyez-moi, que la mort en elle-même me fasse de la peine ; mais il me semble que pendant une douzaine d'années je pourrais encore faire un usage tolérable de la vie.

Toutefois, la volonté de Dieu soit faite. D'ailleurs je vous ai promis, et je puis ajouter à ma charmante amie, madame V...., de lui faire une visite en Irlande, et je pense aussi que vous voudrez bien m'accompagner.

Ce n'est pas parce que je vous dois sa connaissance, ce qui cependant doit être compté pour quelque chose; ce n'est pas non plus sa voix enchanteresse, ni parce qu'elle est venue elle-même, sous la forme d'un ange consolateur, me donner de la tisanne pendant ma maladie, et jouer au piquet avec moi, dans la crainte, comme elle le disait, que la conversation ne m'échauffât trop, et que je ne pusse résister à la tentation de causer. Ces motifs sont très-puissans sans doute; cependant ils ne sont pas la cause première de la grande affection que j'ai pour elle. Je l'aime, parce que c'est un esprit à l'unisson de toutes les vertus, et un caractère du premier ordre; de ma vie je n'ai rien vu qui lui soit comparable pour les grâces;

et, jusqu'au moment où je l'ai aperçue, je n'aurais pu me figurer que la grâce pût être aussi parfaite dans toutes ses parties, ni si bien appropriée aux dons les plus heureux de la jeunesse, sous le régime immédiat d'un esprit supérieur; car je réponds bien que l'éducation, quoique appelée à terminer l'ouvrage, n'a joué qu'un rôle très-secondaire dans la composition de son caractère : ses plus grands efforts ont été de soigner quelque bout de draperie, ou plutôt, ils se sont perdus dans cet ensemble de belles qualités qui domine toutes les perfections accessoires.

En un mot, quelque envie que j'eusse de m'embarquer, si, au moment du départ, une femme pareille me faisait un signe de la main, il est sûr que je ne partirais pas.

Cependant le monde me tue absolument; si vous en étiez instruit, vous en seriez affligé; je le sais; et je désire ne pas vous occasionner une larme inutile. Il suffit à votre pauvre Yorick de savoir que vous en verserez plus d'une quand il ne sera plus; mais j'espère que, quoique ma mort, en quelque temps qu'elle arrive, ait quelque chose d'affligeant pour vous, vous pourrez aussi trouver quelque chose de consolant dans mon souvenir, quand je reposerai sous le marbre.

Mais pourquoi parler de marbre ? c'est sous la terre que je dois dire :

Car, qu'on me couvre de terre, *ou* de pierre,

Cela m'est égal,
Cela m'est égal.

Jusqu'alors, du moins, je serai toujours, dans la plus grande sincérité,

Votre très-affectionné, etc.

FIN DES LETTRES DE STERNE.

PENSÉES

DIVERSES.

On peut se rendre indigne de la faveur, parce que l'homme a le droit d'en disposer ; mais il n'en est pas ainsi de la charité, car Dieu la commande.

Je fis un jour l'épitaphe suivante, pour une femme babillarde : « Ci git madame.... qui, le 10 d'août 1764, se tut. »

Ceux qui parlent sans cesse de leur santé, ressemblent aux avares qui entassent toujours de l'argent, sans avoir jamais l'esprit d'en jouir.

Quand je vois mourir un honnête homme, et vivre tant de scélérats, je sens bien emphatiquement la force de ce passage des psaumes : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur.*

Il n'y a rien de tel dans la vie que le vrai

bonheur ; la plus juste définition qu'on en ait donnée est celle-ci : c'est un acquiescement tranquille à une douce illusion.

Quelqu'un s'exprimait fort heureusement, en faisant l'apologie de son épicuréisme ; il disait que malheureusement il avait contracté la mauvaise habitude d'être heureux.

Les procureurs sont aux avocats ce que les apothicaires sont aux médecins ; mais les premiers ne commercent pas par *scrupules*.

L'intelligence divine n'a pas besoin de raisonnemens : les propositions, les prémices et les déductions ne lui sont pas nécessaires. Dieu est purement *intuitif* ; il voit d'un clin d'œil tout ce qui peut être. Toutes les vérités ne sont en lui qu'une seule idée, tous les espaces qu'un point, l'éternité même qu'un instant. Voilà l'idée la plus philosophique qu'on puisse se faire de Dieu. Ces qualités conviennent à lui seul ; et tout autre être que l'Être éternel serait malheureux de les posséder. Plus de recherches, d'espérance, de variété, de société : les plaisirs d'un pareil Être, s'il n'était pas Dieu, se réduiraient à la pure sensualité.

J'avais un protecteur qui publia les bonnes intentions qu'il avait pour moi, et qui se paya ainsi d'avance de ma reconnaissance. Un homme généreux peut être comparé au datif de la grammaire latine, qui n'a point d'arti-

cles, et qui ne déclare son cas qu'à la fin de la phrase.

Nous pouvons imiter la divinité dans quelques-unes de ces facultés ; mais nous pouvons l'égaler dans celle de sa miséricorde. Nous ne pouvons pas donner, mais nous pouvons pardonner comme elle.

La différence des jugemens que nous portons entre la cécité et la mort, dérive de la différente position dans laquelle nous les jugeons. Nous préférons la cécité quand nous sommes en compagnie ; la mort est plus heureuse quand nous sommes seuls.

L'homme sobre, quand il s'est enivré, a la même stupidité que l'ivrogne, quand il est sobre.

Un esprit chaste, comme une glace pure, est terni par le moindre souffle.

Quelques orthodoxes assurent que la vertu des anciens participe de la nature du péché, parce qu'elle n'a pas été éclairée de la lumière de la révélation. Ainsi donc Socrate, Platon, Sénèque, Epictète, Titus et Marc-Aurèle, ne sont que de misérables pécheurs qui croient faussement avoir fait du bien aux hommes, mais qui n'ont réellement qu'allumé du charbon pour eux-mêmes. S'il me fallait convertir un de ces malheureux, il faudrait donc que je commençasse par le dépouiller de toute charité, bienveillance et vertu ; que je le laissasse quelque

temps se refroidir; et que je le livrasse ensuite, ainsi nu au catéchisme du clerc, et aux verges du maître d'école de la paroisse. J'espère que cette bonne idée, bien orthodoxe, me vaudra pour le moins un doyenné.

L'algèbre est la métaphysique de l'arithmétique.

Le savoir est le dictionnaire des sciences; mais le bon sens est leur grammaire.

On fait usage des mots *arts* et *sciences*, sans saisir avec précision leur différence. Je crois que la science est la connaissance de l'universalité, l'abstraction de la sagesse; que l'art est la pratique de la science. La science *est la raison*, et l'art *en est le mécanisme.* La science est *le théorème;* et l'art *le problème.* Mais, direz-vous, la poésie est un art, et il n'est point mécanique. La poésie n'est ni un art ni une science: elle ne s'apprend pas; c'est un souffle du créateur sur notre ame, c'est une inspiration, c'est enfin le génie.

Le ton positif et tranchant est une absurdité. Si vous avez raison, il diminue votre triomphe; si vous avez tort, il ajoute à la honte de votre défaite.

Un original est un monstre qu'on admire plus qu'on ne l'estime.

Le désir est une passion dans la jeunesse

et un vice dans la vieillesse : quand il sollicite, il est pardonnable ; quand on le sollicite, il est vil.

On peut comparer le vin aux amis : le nouveau est tout potable ; le vieux est plus généreux, mais il a du marc.

La Providence a sûrement donné la mauvaise humeur aux vieillards et aux malades, par compassion pour les amis et les parens qui doivent leur survivre ; il était naturel qu'elle cherchât à diminuer le regret de leur perte.

Pardonner à ses ennemis est le plus grand effort de la morale païenne : rendre le bien pour le mal était une vertu réservée au christianisme.

La potence, ainsi que l'arbre défendu du paradis terrestre, donne la mort et la science.

La vérité dans un puits et la vérité dans le vin, signifient la même chose : il ne faut dire son secret qu'à un homme sobre.

Les bons écrits sont comparables au vin : le bon sens en est la force, et l'esprit, la saveur.

Le respect pour nous-mêmes, voilà la morale : la déférence pour les autres, voilà les manières.

Les amoureux s'expriment fort bien quand ils parlent d'échanger leurs cœurs. La passion

enchanteresse de l'amour dénature effectivement le caractère des deux sexes. Elle donne de l'esprit à la bergère, de la douceur au berger; elle échange enfin entre eux le courage et la timidité.

Quand le malheur est suspendu sur ma tête, je m'écrie : *Dieu, préserve-m'en.* Quand il me frappe : *Dieu soit loué.*

Le courage et la modestie sont les deux vertus les moins équivoques, parce que l'hypocrisie ne saurait les imiter.

Elles ont encore cette propriété, qu'elles s'annoncent en nous par la même couleur.

Les hommes sont comme les plantes : les unes aiment le soleil, et les autres l'ombre.

Il y a deux sortes d'écrivains moraux : les uns font de l'homme un ange et les autres une bête. Ils ont tous tort : l'un argumente du meilleur, et l'autre du pire des hommes. Le docteur Young les concilie ainsi : « Nous « ne pouvons avoir une trop haute idée de « notre nature, et une trop basse de nous-« mêmes. »

Les rois sont plus malheureux que leurs sujets : l'habitude accoutume au malaise, tandis que la fatigue de régner devient chaque jour plus pénible. Ce qui m'a le plus surpris dans l'histoire, c'est d'y rencontrer si peu d'abdications. Une douzaine ou deux, tout au

plus, de rois, sont descendus volontairement de leur trône : et encore quelques-uns s'en sont repenti !

Le mensonge est la plus insupportable poltronerie. C'est craindre les hommes et braver Dieu.

Les franc-penseurs sont généralement ceux qui ne pensent jamais.

Zoroastre, selon Pline, rit le jour de sa naissance, et Thomas Morus le jour de sa mort : quel est le plus extraordinaire des deux ?

Il y a eu des femmes célèbres dans toutes les sectes philosophiques ; mais rien n'a égalé le mérite des pythagoriciennes : il fallait se taire et garder le secret.

Solon privait les pères de leur autorité sur les bâtards, par une raison très-curieuse : ils avaient été pères pour leur plaisir, ils étaient récompensés par le plaisir de l'avoir été.

Hucheson, grand mathématicien, damne ou sauve les hommes, par des équations d'algèbre *en plus et en moins*. Il fallait que saint Pierre, selon lui, sût bien les mathématiques ; et je ne connais que saint Mathieu, dans le ciel, qui, en sa qualité de financier, pût assister à un pareil compte.

Je demandai à un ermite, en Italie, com-

ment il pouvait vivre seul, dans une chaumière élevée sur la cime d'une montagne, à un mille de toute habitation ; il me répondit aussitôt : *La Providence est à ma porte.*

Dans le monde, vous êtes sujet aux caprices de chaque extravagant : dans votre bibliothèque, vous soumettez les hommes célèbres aux vôtres.

Une bonne comparaison doit être aussi courte et aussi concise que la déclaration d'amour que fait un roi.

J'ai connu un brave soldat, qui me confiait le secret de son courage, en ces termes : Dans un combat, au premier feu, je me figurais être un homme mort ; je combattais, tout le long du jour, dans cette idée, sans apercevoir seulement le danger. Mon illusion ne cessait que quand je rentrais dans ma tente : je revenais des limbes ; je vis encore, me disais-je !

J'admire la philosophie de celui qui pardonne ; mais j'aime le caractère de celui qui sent.

Au commencement du seizième siècle, un prêtre ayant trouvé dans un autenr grec, ce passage : *ουκ εστιν αυλος*, *l'ame est immatérielle*, et ayant vu dans son lexicon que *αυλος* signifiait *flûte*, il composa, dans un exercic

académique, quinze argumens, tout au moins, pour prouver que l'ame était un sifflet.

Les Juifs envoyèrent des ambassadeurs à Cromwel, pour savoir s'il n'était pas le vrai Messie.

Le pape Jules II lisait la Bible quand on lui apprit la défaite de son armée par les Français : il la jeta par terre pour témoigner à Dieu son ressentiment.

L'ancienne Rome se rendit la *maîtresse*, (ce mot est pire que celui de *maître*) de l'univers, sous ses consuls, par la même méthode que la nouvelle a continué d'employer sous ses pontifes. Le bien de la république était le prétexte de Rome ancienne; le bien de l'Église est celui de la moderne. D'après ce principe, auquel les autres sont subordonnés, tous les vices, l'oppression et la fausseté, quand ils favorisent la domination, deviennent ou des vertus publiques, ou des fraudes pieuses.

Par un des canons, si l'on accuse un cardinal de fornication, il faut produire soixante-dix témoins : à ce compte, il doit caresser une fille en plein marché, pour être convaincu.

Combien le système de l'amour platonique serait beau, s'il pouvait se réaliser ! que ses extases seraient pures et séraphiques ! deux cœurs fidèles, doucement agités dans la même

sphère d'attraction, le même sistole, le même diastole, sujets au même flux et reflux, et se rapprochant toujours plus près l'un de l'autre, par la compulsion la plus agréablement insensible, comme les asymptotes d'une hyperbole, sans jamais coïncider ensemble et rencontrer le point de contact!

Rien ne rappelle si puissamment notre ame que l'infortune. Les fibres tendues se relâchent; alors l'ame égarée se retire en elle-même, s'assied toute pensive, et admet en silence la salubrité des réflexions. Si nous avons un ami, nous pensons aussitôt à lui; si nous avons un bienfaiteur, ses bontés pressent alors sur notre cœur. Grand Dieu! n'est-ce pas par cette raison, que ceux qui t'ont oublié dans leur prospérité, reviennent à toi dans leurs chagrins? quand ils abattent nos esprits affligés, à qui pouvons-nous plus sûrement recourir qu'à toi, qui connais nos besoins, qui tiens en dépôt nos larmes dans ton sein, qui vois nos moindres pensées, et qui entends chaque soupir mélancolique qui échappe à notre découragement.

Vers le milieu du treizième siècle, et sous le pontificat de Grégoire IX, il arriva un singulier événement. Le comte de Gleichen fut fait prisonnier dans un combat contre les Sarrasins, et condamné à l'esclavage. Comme il fut employé aux travaux des jardins du sérail, la fille du sultan le remarqua. Elle

jugea qu'il était homme de qualité, conçut de l'amour pour lui, et lui offrit de favoriser son évasion s'il voulait l'épouser. Il lui fit répondre qu'il était marié ; ce qui ne donna pas le moindre scrupule à la princesse accoutumée au rit de la pluralité des femmes. Ils furent bientôt d'accord, cinglèrent et abordèrent à Venise. Le comte alla à Rome, et raconta à Grégoire IX chaque particularité de son histoire. Le Pape, sur la promesse qu'il lui fit de convertir la Sarrasine, lui donna des dispenses pour garder ses deux femmes.

La première fut si transportée de joie à l'arrivée de son mari sous quelque condition qu'il lui fût rendu, qu'elle acquiesça à tout, et témoigna à sa bienfaitrice l'excès de sa reconnaissance. L'histoire nous apprend que la Sarrasine n'eut point d'enfans, et qu'elle aima d'amour maternel ceux de sa rivale. Quel dommage qu'elle ne donnât pas le jour à un être qui lui ressemblât !

On montre, à Gleichen, le lit où ces trois rares individus dormaient ensemble. Ils furent enterrés dans le même tombeau chez les bénédictins de Pétersbourg ; et le comte qui survécut à ses deux femmes, ordonna qu'on mît sur le sépulcre, qui fut ensuite le sien, cette épitaphe qu'il avait composée.

« Ci gissent deux femmes rivales, qui s'ai-
« mèrent comme des sœurs, et qui m'aimèrent

« également. L'une abandonna Mahomet pour « suivre son époux, et l'autre courut se jeter « dans les bras de la rivale qui le lui rendait. « Unis par les liens de l'amour et du mariage, « nous n'avions qu'un lit nuptial pendant notre « vie ; et la même pierre nous couvre après « notre mort. »

FIN DES PENSÉES DIVERSES ET DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.


430.005



